

-- Resterai-je longtemps caché?

— Quatre heures tout au plus, parce qu'à sept heures on ferme la porte de la rue et on ne l'ouvre plus qu'à ceux qui sonnent.

— Si, dans l'endroit où je serai, il m'arrivait de tousser, pourrais-je être entendu?

— Oui, cela se pourrait.

— Voilà une grande difficulté. Tout le reste n'est rien ; mais n'importe, je risquerai tout pour me procurer le plus grand bonheur que j'aie jamais désiré. Tout est accepté.

Le lendemain je fis ma visite à la veuve, et Hélène, en me reconduisant, me fit voir entre les deux escaliers une porte fermée. A sept heures, me dit-elle, vous la trouverez ouverte, et, quand vous serez entré, vous vous enfermerez au verrou. Quand vous viendrez, ayez soin de saisir pour entrer un moment opportun où personne ne puisse vous voir.

A six heures trois quarts j'étais enfermé dans ma niche, où je trouvai un siège : circonstance heureuse, car sans cela je n'aurais pu ni m'y coucher, ni m'y tenir debout. C'était un véritable trou, et je connus à l'odeur qu'on y enfermait des jambons et des fromages ; mais il n'y en avait pas alors, car j'eus soin de tâtonner à droite et à gauche, afin de m'orienter un peu dans cette profonde obscurité. Portant avec précaution mes pieds de tous côtés, je sentis une molle résistance, j'y portai la main et je reconnus un linge. C'était une serviette dans laquelle il y en avait une seconde, et deux assiettes au milieu desquelles était un beau poulet rôti et du pain. Tout à côté je trouvai également une bouteille et un verre. Je sus gré à mes belles amies d'avoir pensé à mon estomac ; mais j'avais copieusement diné, et un peu plus tard par précaution ; je remis à faire honneur à cet ambigu jusqu'aux approches de l'heure du berger.

A neuf heures je me mis à l'œuvre, et comme je n'avais ni tire-bouchon ni couteau, je fus obligé de casser le goulot de la bouteille, au moyen d'une brique qu'heureuse-

ment je pus arracher du pavé vermoulu qui me supportait. C'était du vin vieux de Neufchâtel délicieux ; en outre, mon poulet était truffé à souhait : et ces deux stimulants me prouvèrent que mes deux nymphes avaient quelques idées de physique ou que le hasard s'était mis en frais pour me bien servir. J'aurais passé mon temps assez patiemment dans cette niche sans la visite assez fréquente de quelque rat qui s'annonçait par son odeur rebutante et qui me causait des nausées. Je me souvenais que le même désagrément m'était arrivé à Cologne dans une circonstance analogue.

Enfin dix heures sonnèrent ; et une demi-heure après j'entendis la voix du pasteur, qui descendit en causant : il recommandait à Héléne de ne pas faire de folies avec sa nièce pendant la nuit, et de dormir tranquilles. Je me rappelai alors ce M. Rose qui, vingt-deux ans auparavant, sortait à la même heure de chez M^{me} Orio, à Venise, et, portant un regard sur moi-même, je me trouvais bien changé, sans être plus raisonnable ; mais si j'étais moins sensible au plaisir, les deux beautés qui m'attendaient me semblaient bien supérieures aux nièces de M^{me} Orio.

Dans ma longue carrière libertine, pendant laquelle mon penchant invincible pour le beau sexe m'a fait mettre en usage tous les moyens de séduction, j'ai fait tourner la tête à quelques centaines de femmes dont les charmes s'étaient emparés de ma raison ; mais ce qui m'a constamment le mieux servi, c'est que j'ai eu soin de n'attaquer les novices, celles dont les principes moraux ou les préjugés étaient un obstacle à la réussite, qu'en société d'une autre femme. J'ai su de bonne heure qu'une fille se laisse difficilement séduire faute de courage ; tandis que, lorsqu'elle est avec une amie, elle se rend avec assez de facilité ; les faiblesses de l'une causent la chute de l'autre. Les pères et mères croient le contraire, mais ils ont tort. Ils refusent ordinairement de confier leur fille à un jeune homme, soit pour un bal, soit pour une promenade, mais ils cèdent si la jeune personne a pour chaperon une de ses amies. Je le leur répète, ils ont tort ; car si le jeune

homme sait s'y prendre, leur fille est perdue. Une fausse honte les empêche l'une et l'autre d'opposer une résistance absolue à la séduction, et, dès que le premier pas est fait, la chute est inévitable et rapide. Que l'amie se laisse dérober la plus légère faveur pour n'avoir pas à en rougir, elle sera la première à pousser son amie à en accorder une plus grande ; et, si le séducteur est adroit, l'innocence aura fait, sans s'en douter, trop de chemin pour pouvoir reculer. D'ailleurs plus une jeune personne est innocente, plus elle ignore les voies et le but de la séduction. A son insu, l'attrait du plaisir l'attire, la curiosité s'en mêle, et l'occasion fait le reste.

Il se peut, par exemple, que, sans Héléne, je fusse parvenu à séduire la savante Hedvige ; mais je suis certain que je ne serais jamais venu à bout d'Héléne si elle n'avait vu sa cousine m'accorder des licences et prendre avec moi des libertés qu'elle regardait sans doute comme contraires à la pudeur et au décorum d'une fille bien élevée.

Puisque, sans me repentir de mes exploits amoureux, je suis loin de vouloir que mon exemple serve à pervertir le beau sexe, qui à tant de titres mérite nos hommages, je désire que mes observations puissent servir la prudence des pères et mères, et par là mériter au moins leur estime.

Un peu après le départ du pasteur, j'entendis frapper trois petits coups à la porte de ma cachette. J'ouvris, et une main douce comme un satin s'empara de la mienne. Tous mes sens tressaillirent. C'était la main d'Héléne ; elle m'avait électrisé, et ce moment de bonheur m'avait déjà payé de ma longue attente. — Suivez-moi doucement, me dit-elle à demi voix dès qu'elle eut refermé la petite porte ; mais, dans mon heureuse impatience, je la pressai tendrement dans mes bras, en lui faisant sentir l'effet qu'elle faisait sur moi par sa seule présence ; je m'assurai aussi de sa parfaite docilité. — Soyez sage, me dit-elle, mon ami, et montons doucement. Je la suivis à tâtons, et au bout d'une longue galerie obscure, elle m'introduisit dans une chambre sans lumière qu'elle referma sur nous : puis elle en ouvrit une autre éclairée, dans la-

quelle j'aperçus Hedvige presque déshabillée. Elle vint à moi les bras ouverts dès qu'elle m'aperçut, et, m'embrassant avec ardeur, elle me témoigna la plus vive reconnaissance de la patience que j'avais eue dans un aussi triste gîte. — Ma divine Hedvige, lui dis-je, si je ne vous avais pas aimé à la folie, je ne serais pas resté un quart d'heure dans cette affreuse cachette; mais il ne tient qu'à vous de m'y faire passer quatre heures chaque jour pendant tout le temps que je resterai ici. Mais ne perdons pas de temps, mes amies; allons nous coucher.

— Couchez-vous tous deux, dit Héléne; moi, je passerai la nuit sur le canapé.

— Oh! pour cela, ma cousine, s'écria Hedvige, n'y pense pas; notre destinée doit être parfaitement égale.

— Oui, divine Héléne, oui, lui dis-je en allant l'embrasser; je vous aime également l'une et l'autre, et toutes ces cérémonies ne servent qu'à nous faire perdre un temps précieux, pendant lequel je pourrais vous témoigner ma tendre ardeur. Imiter-moi. Je vais me déshabiller et me mettre au milieu du lit. Venez vite à mes côtés, et vous verrez si je vous aime comme vous méritez d'être aimées. Si nous sommes sûrs ici, je vous tiendrai compagnie jusqu'à ce que vous me disiez de m'en aller; mais je vous demande en grâce de ne pas éteindre la lumière.

En un clin d'œil, tout en philosophant sur la honte avec la savante théologienne, je me présentai à leurs yeux dans la nudité d'un autre Adam. Hedvige, en rougissant, peut-être craignant de perdre à mes yeux avec plus de retenue, laissa tomber le dernier voile de la pudeur en citant saint Clément d'Alexandrie, qui dit que la honte ne gît que dans la chemise. Je vantais hautement ses beautés, la perfection de ses formes, dans l'objet d'encourager Héléne qui se déshabillait lentement: mais un reproche de mauvaise honte que lui adressa sa cousine fit plus d'effet que toutes les louanges que je lui prodiguais. Voilà enfin cette Vénus dans l'état de nature, fort embarrassée de ses mains, couvrant de l'une une partie de ses charmes les plus secrets, de l'autre l'un de ses seins, et paraissant confuse de tout

ce qu'elle ne pouvait cacher. Son embarras pudique, ce combat entre la pudeur expirante et la volupté m'enchantait.

Hedvige était plus grande qu'Hélène, sa peau était plus blanche et sa gorge double de volume; mais Hélène avait plus d'animation, des formes plus suaves, et sa gorge taillée sur le modèle de la Vénus de Médicis.

Enhardie peu à peu et mise à l'unisson de sa cousine, nous passâmes quelques instants à nous admirer; puis nous nous couchâmes. La nature parlait impérativement et nous ne demandions qu'à la satisfaire. Coiffé d'une calotte d'assurance dont je ne craignais point la fracture, je mis Hedvige au rang des femmes; et, quand le sacrifice fut achevé, elle me dit en me couvrant de baisers que le moment de douleur n'était rien en comparaison du plaisir.

Hélène, plus jeune qu'Hedvige de six ans, eut bientôt son tour; mais la plus belle toison que j'aie jamais vue opposait quelque obstacle: elle l'écarta de ses deux mains, et, jalouse des succès de sa cousine, quoiqu'elle ne pût être initiée à l'amoureux mystère sans une douloureuse effraction, elle ne poussa que des soupirs de bonheur, répondant à mes efforts et semblant me défier de tendresse et d'ardeur. Ses charmes et ses mouvements me firent abrégér le doux sacrifice; et, quand je sortis du sanctuaire, mes deux belles virent que j'avais besoin de repos.

L'autel fut purifié du sang des victimes, et une salutaire ablution fut faite en commun, enchantés de nous servir réciproquement.

Mon existence se renouvela sous leurs mains agiles et curieuses, et cette vue les remplit de joie. Je leur dis alors combien j'avais besoin de renouveler mon bonheur pendant tout le temps que je serais à Genève; mais elles me dirent en soupirant que c'était impossible. — Dans cinq ou six jours peut-être nous pourrons nous ménager une autre fête pareille; mais ce sera tout.

— Invitez-nous, me dit Hedvige, à souper demain à votre auberge, et le hasard peut-être nous offrira l'occasion d'un doux larcin.

J'adoptai cet avis.

Nous étant remis en train, connaissant ma nature et les trompant à volonté, je les comblai de bonheur pendant plusieurs heures, passant de cinq ou six fois de l'une à l'autre avant d'épuiser ma force et d'arriver au paroxysme de la jouissance. Dans les intervalles, les voyant dociles et désireuses, je leur fis exécuter les postures les plus difficiles de l'Arétin, ce qui les amusa au delà de toute expression. Nous prodiguâmes nos baisers à tout ce qui faisait notre admiration; et dans un moment où Hedvige collait ses lèvres sur la bouche du pistolet, la décharge partit et inonda son visage et son sein. Elle en fut toute joyeuse, et s'amusa à contempler, en physicienne avide de connaître, la fin de cette éruption qu'elle trouvait merveilleuse. La nuit nous parut courte, quoique nous n'en eussions point perdu une minute, et le matin au point du jour, il fallut nous séparer. Je les laissai couchées et j'eus le bonheur de sortir sans être vu de personne.

Après avoir dormi jusqu'à midi, je me levai, et, ayant fait ma toilette, j'allai faire une visite au pasteur, auquel je n'épargnai point l'éloge de sa charmante nièce. C'était le plus sûr moyen de l'engager à venir souper le lendemain aux Balances.—Nous sommes en ville, lui dis-je : ainsi nous pourrions rester ensemble tant que nous voudrions; mais tâchez d'amener l'aimable veuve et sa charmante fille. C'est ce qu'il me promit.

Le soir, j'allai voir le syndic et les trois amies, qui nécessairement me trouvèrent un peu froid. Je prétextai un fort mal de tête. Je leur dis que je donnais un souper à la savante, et je les invitai à y venir avec le syndic; mais j'avais prévu que celui-ci s'y opposerait, parce que cela aurait fait jaser.

J'eus soin que les vins les plus exquis fussent la partie principale de mon souper. Le pasteur et son ami buvaient bien, et je flattai leur goût de mon mieux. Quand je les vis au point où je les voulais, la tête un peu prise et tout occupés de leurs anciens souvenirs, je fis signe aux deux belles, qui sortirent comme pour aller chercher une retraite. Ayant fait semblant de la leur indiquer en sortant avec

elles, je les fis entrer dans une autre chambre en leur disant de m'attendre.

Étant rentré, et trouvant mes deux anciens tout occupés d'eux-mêmes et s'apercevant à peine que j'étais là, je fis du punch, et, après leur en avoir servi, je dis que j'allais en porter aux demoiselles qui s'amusaient à voir des estampes. Je ne perdus pas un instant, et je fis plusieurs apparitions qu'elles trouvèrent très-intéressantes. Ces plaisirs volés ont un charme inexprimable. Quand nous fûmes à peu près satisfaits, nous rentrâmes ensemble, et je me mis à redoubler le punch. Hélène vanta les estampes à sa mère, et l'excita à les aller voir avec nous. Je ne m'en soucie pas, dit-elle. — Eh bien, reprit Hélène, allons les voir encore. Trouvant la ruse délicieuse, je sortis avec mes deux héroïnes, et nous fîmes des prodiges. Hedvige philosophait sur le plaisir, et me disait qu'elle ne l'aurait jamais connu si je n'avais pas fait par hasard la connaissance de son oncle. Hélène ne parlait pas; mais plus voluptueuse que sa cousine, elle se pâmait comme une colombe, et s'animait de nouveau pour mourir l'instant d'après. J'admire cette fécondité étonnante, quoique assez commune; elle passa quatorze fois de la vie à la mort pendant le temps que je mis à une seule opération. Il est vrai que j'étais à ma sixième course, et que, pour jouir de son bonheur, je ralentissais quelquefois mon élan.

Avant de nous séparer, je leur promis d'aller voir tous les jours la mère d'Hélène, pour avoir l'occasion d'apprendre quelle serait la nuit que je pourrais encore passer avec elles avant mon départ de Genève. Nous nous séparâmes à deux heures du matin.

Trois ou quatre jours après, Hélène me dit en deux mots qu'Hedvige coucherait ce jour-là avec elle et qu'elle laisserait sa porte ouverte à la même heure.

— J'irai.

— Et moi j'irai vous y enfermer; mais vous serez à l'obscur à cause de la servante qui pourrait découvrir la lumière.

Je fus exact, et à dix heures sonnantes je les vis venir toutes joyeuses. J'ai oublié de vous prévenir, me dit Hélène,

que vous trouveriez ici un poulet. J'avais faim, je le dévorai en un instant; et puis nous nous livrâmes au bonheur.

Je devais partir le surlendemain. J'avais reçu deux lettres de M. Raiberti. Il me disait, dans l'une, qu'il avait suivi mes instructions quant à la Corticelli; et dans la seconde, que probablement elle danserait à gages pendant le carnaval, comme première figurante. Je n'avais plus rien à faire à Genève, et M^{me} d'Urfé, selon nos conventions, m'attendait à Lyon. Il fallait que j'y allasse. Dans cet état, la nuit que j'allais passer avec ces deux charmantes filles était ma dernière affaire.

Mes leçons avaient fructifié, et mes deux élèves étaient passées maîtresses dans l'art de goûter et de communiquer le bonheur; mais, dans les intervalles, la joie faisait place à la tristesse. Nous allons être malheureuses, mon ami, me disait Hedvige, et nous serions prêtes à te suivre si tu voulais te charger de nous.—Je vous promets, mes chères amies, de revenir avant deux ans, leur dis-je; et elles n'eurent pas à attendre si longtemps. Nous nous endormîmes à minuit, et, nous étant réveillés à quatre heures, nous recommençâmes nos ébats jusqu'à six. Une demi-heure après je les quittai exténué de fatigue, et je restai toute la journée au lit. Le soir j'allai voir le syndic et ses jeunes amies. J'y trouvai Hélène, qui sut feindre de n'être pas plus affligée que les autres à cause de mon départ; et, pour mieux cacher son jeu, elle permit au syndic de lui donner des baisers comme aux autres. Pour moi, imitant sa ruse, je la priai de faire mes adieux à sa docte cousine, en m'excusant de ne pas aller prendre congé en personne.

Je partis le jour suivant de grand matin, et le lendemain au soir j'arrivai à Lyon. Je n'y trouvai pas M^{me} d'Urfé; elle était allée en Bresse, où elle avait une terre. Je trouvai une lettre dans laquelle elle me disait qu'elle serait bien aise de m'y voir, et je m'y rendis sans perdre un instant.

Elle me reçut à son ordinaire, et je lui annonçai de suite que je devais me rendre à Turin pour y attendre Frédéric Gualdo, alors chef des rose-croix, et je lui fis révéler par

l'oracle qu'il viendrait à Marseille avec moi et que là il la rendrait heureuse. D'après cet oracle, il ne fallait donc pas qu'elle pensât à retourner à Paris avant de nous avoir vus. L'oracle lui dit encore qu'elle devait attendre de mes nouvelles à Lyon avec le petit d'Aranda, qui me fit mille caresses, me suppliant de l'emmener avec moi à Turin. On pense bien que je sus éluder ses prières.

De retour à Lyon, M^{me} d'Urfé eut besoin de quinze jours pour me trouver cinquante mille francs qui pouvaient m'être nécessaires pour cet heureux voyage. Pendant ces quinze jours je fis bonne connaissance avec M^{me} Pernon, et je dépensai beaucoup d'argent chez son mari, riche fabricant, pour me faire une garde-robe élégante. M^{me} Pernon était belle et spirituelle. Elle avait pour amant un Milanais, nommé Bono, qui faisait les affaires d'un banquier suisse appelé Sacco. Ce fut par la voie de M^{me} Pernon que Bono fit donner à M^{me} d'Urfé, par son banquier, les cinquante mille francs qu'elle me remit. Elle me remit aussi les trois robes qu'elle avait promises à la Lascaris, mais que la Corticelli n'a jamais vues. L'une de ces robes était en martre zibeline d'une rare beauté. Je partis de Lyon équipé comme un prince, et je partis pour Turin, où j'allais trouver le fameux Gualdo, qui n'était autre que le perfide Ascanio Pogomas que j'avais fait partir de Berne. Je pensais qu'il me serait facile de faire jouer à ce bouffon le rôle que je lui destinais. Je fus cruellement trompé, comme on le verra.

Je ne pus m'empêcher de rester un jour à Chambéry pour y voir ma belle recluse. Je la trouvai belle, tranquille et contente, mais encore affligée d'avoir perdu sa jeune pensionnaire, qu'on avait mariée.

Arrivé à Turin au commencement de décembre, je trouvai à Rivoli la Corticelli, que M. le chevalier de Raiberti avait prévenue de mon arrivée. Elle me remit une lettre de cet homme aimable, dans laquelle il m'indiquait la maison qu'il avait louée pour moi, ne voulant pas descendre à l'auberge, et dans laquelle j'allai m'établir sans retard.

CHAPITRE VIII.

Mes vieilles connaissances. — La dame Piacenza. — Agathe. — Le comte Borromée. — Un bal. — Lord Percy.

La Corticelli, douce comme un agneau, me quitta en entrant à Turin. Je lui promis d'aller la voir, et je me rendis à mon logement, que je trouvai convenable sous tous les rapports.

L'aimable chevalier de Raiberti ne tarda pas à venir me voir, et, après m'avoir rendu compte des dépenses qu'il avait faites pour la Corticelli, il me remit le reste de l'argent que je lui avais envoyé.

— Je suis riche en fonds, lui dis-je, et j'ai l'intention de donner souvent à souper à mes amis; auriez-vous un bon cuisinier sous la main?

— J'ai la perle des artistes culinaires, me dit-il, et vous pourrez l'avoir tout de suite.

— Vous êtes la perle des hommes, M. le chevalier! Arrêtez-moi cette merveille; prévenez-le que je suis difficile, et arrangez le prix qu'il lui faudra par mois.

J'eus en effet un excellent cuisinier dès le même soir.

— Vous ferez fort bien, me dit Raiberti, d'aller faire une visite au comte d'Aglié; il sait déjà que la Corticelli vous appartient, et je dois vous prévenir que la dame Piacenza, chez qui elle demeure, a l'ordre formel de ne vous laisser jamais seul avec cette jeune fille quand vous irez lui faire visite.

Je trouvai cet ordre fort plaisant; mais comme la Corticelli ne m'intéressait plus, je ne m'en plaignis pas; tandis que l'honnête chevalier, qui m'en croyait amoureux, avait l'air de me plaindre. Sa conduite depuis qu'elle est ici, me dit-il, est irréprochable.

— Cela me fait plaisir.

— Vous pourrez, ajouta le chevalier, lui faire donner

quelques leçons par Dupré; il est maître de ballets, et sans doute qu'ainsi il lui fera danser quelque pas de deux pendant le carnaval.

Je promis à ce brave homme de faire tout ce qu'il me conseillait; ensuite je me rendis chez le vicaire.

Il me reçut fort bien, me fit compliment sur mon retour à Turin, puis il ajouta d'un air riant: Je vous prévien que je suis instruit que vous entretenez une danseuse; mais je vous avertis que l'honnête femme qui la tient en pension a l'ordre le plus précis de ne lui permettre de recevoir aucune visite qu'en sa présence.

— Cela me plaît beaucoup, monsieur, lui répondis-je, et d'autant plus que je ne crois pas sa mère fort rigide. M. le chevalier Raiberti, à qui j'ai recommandé cette jeune personne, connaissait mes intentions, et je suis enchanté qu'il les ait si bien remplies. Je désire que cette jeune fille se rende digne de votre protection.

— Comptez-vous passer ici le carnaval?

— A peu près, au moins si Votre Excellence le trouve bon.

— Cela ne dépend absolument que de votre bonne conduite.

— A quelques peccadilles près, ma conduite est toujours à l'abri du reproche.

— Il y a des peccadilles que nous ne tolérons pas ici. Avez-vous vu le chevalier Osorio?

— Je compte lui rendre mes devoirs aujourd'hui ou demain.

— Je vous prie de lui faire mes compliments.

A ces mots, il sonna, me fit sa révérence, et je sortis.

Le chevalier Osorio me reçut à son bureau des affaires étrangères, et me fit l'accueil le plus gracieux. Après lui avoir rendu compte de la visite que je venais de faire au vicaire, il me demanda en riant si j'étais disposé à me soumettre docilement à la loi qui me défendait de voir ma maîtresse en liberté.

— Oui, lui dis-je, car je ne me soucie pas de l'objet.

Me regardant alors d'un air fin :

— Votre insouciance, ajouta-t-il, pourra bien ne pas plaire beaucoup à l'honnête gardienne qui est chargée de la surveiller.

C'était m'en dire assez ; mais il était vrai que l'obligation où je me trouvais de ne voir la Corticelli qu'en présence d'un cerbère me faisait grand plaisir. Aimant un peu le scandale, je savais que cela ferait parler, et j'étais curieux des suites.

De retour chez moi, je trouvai Passano le Génois, mauvais poète et mauvais peintre que j'avais destiné au rôle de rose-croix parce qu'il avait une de ces figures singulières qui inspirent de prime abord, sinon le respect, au moins une certaine crainte, une gêne indéfinissable, mais qui n'est autre chose que le pressentiment naturel de trouver sous cette forme ou un coquin adroit ou un érudit au cœur sec et à l'humeur morose.

Je le fis souper avec moi, et je lui assignai un logement au troisième en lui enjoignant de ne sortir de sa chambre que lorsque je le ferais appeler. Pendant le repas, je le trouvai conteur insipide, ignorant, méchant et buveur ; je me repentai déjà de m'en être chargé, mais c'était fait.

Le lendemain, curieux de voir comment la Corticelli était logée, j'allai lui faire ma première visite, emportant avec moi une pièce d'étoffe de Lyon pour robe d'hiver.

Je la trouvai avec sa mère dans la chambre de son hôtesse qui me dit, en me voyant entrer, qu'elle était très-flattée de me voir chez elle, et qu'elle serait ravie de me voir souvent à diner. Je la remerciai sans beaucoup de compliments, et j'adressai la parole à la fille avec assez d'indifférence.

— Montrez-moi votre chambre, lui dis-je.

Elle m'y mena avec sa mère, et la gardienne ne se fit pas attendre.

— Voilà, lui dis-je, de quoi vous habiller pour l'hiver.

— Est-ce un présent de la marquise ?

— Non, c'est un don que je vous fais.

— Mais je dois avoir trois robes qu'elle m'a données.

— Vous n'avez pas oublié à quelles conditions; nous parlerons de cela un autre jour.

Elle déploya l'étoffe, qu'elle trouva à son goût, mais il lui fallait des garnitures. La Piacenza offre ses bons offices, et dit que si l'on veut elle fera venir la marchande de modes qui demeure tout près. J'acquiesçai d'un coup de tête, et dès qu'elle fut sortie pour donner ses ordres, la signora Laura me dit qu'elle était bien fâchée de ne pouvoir me recevoir que dans les chambres de l'hôtesse.

— Je croyais, lui repartis-je, que votre vertu en serait enchantée.

— J'en remercie Dieu soir et matin.

— Hypocrite effrontée! lui dis-je en la regardant avec mépris, qui ne vous connaît pas peut s'y laisser prendre.

Quelques minutes après, voilà Victorine et une autre jeune fille qui entrent avec des cartons.

— Êtes-vous encore chez M^{me} R...? lui dis-je.

— Oui, monsieur, répondit-elle en rougissant.

Quand la Corticelli eut choisi ce qu'elle trouva à sa convenance, je dis à Victorine de saluer sa maîtresse de ma part, et de lui dire que j'irais la payer.

L'hôtesse avait également envoyé chercher une faiseuse de robes, et tandis qu'elle prenait mesure, la Corticelli me dit, en me montrant sa taille, qu'elle avait besoin d'un corset. Je plaisantai sur la grosse évanouie dont elle m'avait menacé, plaignant le comte N... d'être privé des douceurs de la paternité. Ensuite, lui ayant donné l'argent qui pouvait lui être nécessaire, je m'en allai. En m'accompagnant, elle ne manqua pas de me demander si elle aurait bientôt le plaisir de me revoir.

— Si c'est un plaisir, lui dis-je, j'ignore quand je serai disposé à vous le procurer; cela dépend du caprice et de l'occasion.

Il est certain que si j'avais encore été amoureux ou simplement curieux de cette fille, je ne l'aurais pas laissée un instant dans cette maison, mais je répète que je ne l'étais aucunement. Cependant une chose me piquait au suprême degré: c'était que, malgré mon air, cette jeune

friponne pût me supposer tolérant au point de croire que j'avais oublié sa conduite passée.

En sortant de chez la Corticelli, j'allai faire des visites à mes banquiers, entre autres à M. Martin, dont la femme était célèbre par l'esprit et la beauté.

Je rencontrai le juif maquignon qui m'entraîna chez sa fille Lia. Je la trouvai belle encore, mais mariée et la taille trop arrondie. Le mari me fit grand accueil ainsi que sa femme ; mais elle ne m'inspirait plus de curiosité, et je ne cherchai plus à la voir.

Je trouvai M^{me} R... impatiente de me revoir depuis que Victorine lui avait porté de mes nouvelles. Je m'assis à son comptoir et j'eus le plaisir de lui entendre passer en revue toutes les histoires galantes de Turin. De toutes les demoiselles que vous avez vues chez moi, me dit-elle, il ne me reste plus que Victorine et Caton ; mais j'ai remplacé les autres.

— Victorine a-t-elle trouvé quelqu'un qui l'ait opérée ?

— Non, elle est toujours comme vous l'avez laissée, mais un seigneur qui en est amoureux doit la faire partir pour Milan.

Ce seigneur était le comte de Pérouse, avec lequel je fis bonne connaissance trois ans après à Vienne. J'en parlerai quand il en sera temps. M^{me} R... me dit d'un air affligé que, par suite de quelques rencontres fâcheuses avec la police, elle avait dû promettre au comte d'Aglié de ne plus envoyer ses ouvrières que chez les dames, et qu'ainsi, si j'en trouvais quelqu'une à mon goût, il faudrait que je me la procurasse en la menant à quelque fête, après m'être introduit chez les parents. Elle me les fit voir dans la salle où elles travaillaient ; mais aucune ne me parut mériter des démarches fatigantes.

Elle me parla de la dame Piacenza ; et quand je lui eus dit que j'entretenais la Corticelli et à quelles dures conditions je m'étais soumis, elle jeta les hauts cris, et me força à rire de bon cœur par une foule de plaisanteries mordantes qu'elle débita à ce sujet.

— Vous êtes là en de bonnes mains, mon cher monsieur,

me dit-elle ; je connais le gibier, et croyez-moi, cette femme est non-seulement un espion de d'Aglié, mais encore une pourvoyeuse de profession ; sa réputation est faite par toute la ville, et je m'étonne que le chevalier Raiberti ait colloqué votre maîtresse en de pareilles mains. Elle s'apaisa quand je lui dis que le chevalier avait eu de bonnes raisons pour en agir ainsi, et que j'avais les miennes pour être bien aise que la Corticelli se trouvât plutôt là que partout ailleurs.

Notre conversation fut interrompue par un chaland qui vint lui demander des bas de soie. L'entendant parler de danse, je lui demandai s'il pouvait m'indiquer où demeurerait le sieur Dupré, maître de ballets.

— Personne ne le pourrait aussi bien que moi, monsieur, car voilà Dupré à votre service.

— Je sais gré au hasard qui me fait vous rencontrer. M. le chevalier Raiberti m'a parlé de vous ce matin ; il m'a fait espérer que vous aurez la complaisance de donner des leçons de danse à une jeune figurante que je connais.

— M. de Raiberti m'a parlé de cela ce matin ; vous devez être M. le chevalier de Seingalt.

— Précisément.

— La demoiselle pourra venir chez moi tous les matins à neuf heures.

— Non, c'est vous qui aurez la bonté d'aller chez elle ; mais aux heures qui vous conviendront. Je vous payerai, et j'espère que vous la mettrez en état de paraître parmi vos meilleures élèves. Je vous prévient qu'elle n'est pas novice.

— Monsieur, j'irai la voir aujourd'hui, et je vous dirai demain ce que je puis en faire ; mais vous ne trouverez pas déplacé que je vous dise mon prix ; je prends trois livres de Piémont par leçon.

— Je trouve votre prix fort modeste. Demain je passerai chez vous.

— Vous me ferez honneur. Voici mon adresse. Si vous venez l'après-midi, vous verrez la répétition d'un ballet.

— Est-ce qu'on ne répète pas au théâtre ?

— Je vous demande pardon ; mais au théâtre, personne ne peut y entrer quand on répète. C'est l'ordre du vicaire.

— Ce vicaire se mêle de bien des choses.

— De trop.

— Mais chez vous, vous pouvez recevoir qui bon vous semble ?

— Sans aucun doute ; mais je ne pourrais pas recevoir les danseuses, si je n'avais pas ma femme, que M. le vicaire connaît et en qui il a beaucoup de confiance.

— Vous me verrez à la répétition.

Ce malencontreux vicaire au nez emplâtré avait imaginé un système d'espionnage terrible contre tous ceux qui aiment le plaisir ; mais il faut bien avouer aussi qu'en dépit de lui l'amour lui jouait d'assez bons tours. La volupté même, loin de perdre à la gêne que ce tyran lui imposait, y gagnait tout le piquant que l'adresse ajoute au plaisir. Et il en sera de même aussi longtemps que les hommes auront des passions et les femmes des désirs. Aimer et jouir, désirer et chercher à satisfaire ses désirs, tel est le cercle dans lequel l'humanité se meut et dont on ne peut la faire sortir ; car lorsqu'elle est gênée dans les voies naturelles, comme en Turquie, elle se jette dans des sentiers détournés qui conduisent au même but, mais au détriment de la morale et des mœurs.

Je trouvai chez la bonne Mazzoli deux messieurs auxquels elle me présenta, après leur avoir dit mon nom. L'un, fort vieux, fort laid, et décoré de l'Aigle-Blanc, était le comte Borromée ; l'autre, encore jeune, sémillant, était le comte A. B. de Milan. Je sus d'elle-même, après leur départ, que ces deux seigneurs lui faisaient une cour assidue pour plaire au chevalier Raiberti, dont ils avaient besoin pour obtenir des privilèges pour leurs terres sujettes à la juridiction sarde.

Le comte milanais n'avait pas le sou, et le maître des îles Borromées n'était guère mieux monté que lui. Ruiné pour et par les femmes, ne pouvant plus vivre à Milan, il s'était retiré dans la plus belle de ses îles sur le lac Majeur, où il jouissait d'un printemps perpétuel et de fort peu

d'aisance. Je lui ai fait une visite à mon retour d'Espagne; mais j'en parlerai quand j'en serai là de mes aventures, de mes bonnes rencontres, de mes plaisirs, de mes revers et surtout de mes imprudences; car tout cela s'entremêle dans ma vie, et les imprudences dominant.

Le propos étant tombé sur mon logement, la remuante Mazzoli me demanda si j'étais content de mon cuisinier. Je lui répondis que je n'en avais pas encore fait l'essai, mais que je me proposais de le mettre à l'épreuve le lendemain si elle voulait me faire l'honneur de souper chez moi avec des messieurs.

L'invitation fut acceptée, et elle me promit d'engager son chevalier, qui, prévenu d'avance, ne dînerait pas, car sa santé l'obligeait à ne faire qu'un repas par jour.

J'allai chez Dupré, comme je le lui avais annoncé. J'y vis les danseurs et les danseuses de l'Opéra, ces dernières accompagnées de leurs mères, qui se tenaient à l'écart affublées de mantelets et de manchons. En les passant en revue avec les airs d'un grand seigneur, j'en remarquai une, chose fort rare, encore fraîche et belle, et qui me fit bien augurer de sa fille, quoique le fruit ne ressemble pas toujours à l'arbre qui l'a porté.

Dupré me présenta à sa femme, jeune et jolie comme un ange, mais qui, étant poitrinaire, avait dû quitter le théâtre. Elle me dit que, si la Corticelli voulait s'appliquer et être docile, son mari en ferait une virtuosa, car elle paraissait taillée pour danser supérieurement. Pendant que je m'entretenais avec elle, la défunte Lascaris, se donnant un air de favorite, accourut vers moi pour me dire qu'elle avait besoin de rubans et de blonde pour se faire des bonnets. Les jeunes danseuses se mirent à se parler à l'oreille, et moi, devinant les propos qu'elles échangeaient, sans rien répondre à la jeune étourdie, je tirai de ma poche douze pistoles de Piémont, et, les donnant à Dupré, je lui dis que c'était pour trois mois de leçons; que je les lui payais d'avance avec plaisir, en lui recommandant les progrès de sa nouvelle écolière. Tant d'argent payé d'avance causa un étonnement général, et moi, je jouis sans faire semblant

de rien. Aujourd'hui je sens que c'était une faiblesse ; mais j'ai promis la vérité dans ces Mémoires qui ne verront le jour que quand je ne le verrai plus, et je tiens ma promesse. J'ai toujours été avide de distinctions, et j'ai toujours aimé à m'attirer les regards ; mais je me dois à moi-même d'ajouter que, si parfois j'ai voulu humilier quelqu'un, ce n'a été que des sots et des orgueilleux, car pour l'ordinaire je n'ai voulu que me rendre l'accès des jouissances plus facile.

J'allai m'asseoir à l'écart pour mieux pouvoir observer cet essaim de jeunes filles, et je ne tardai pas à me fixer sur une dont l'ensemble me frappa. Belle taille, traits fins et délicats, air noble et décent, et avec cela un maintien de patience qui m'intéressa au suprême degré. Elle était partenaire d'un danseur qui, lorsqu'il n'en était pas content, lui disait des grossièretés qu'elle supportait sans répondre, mais on pouvait distinguer sur ses traits mobiles l'expression du mépris tempérée par la douceur qui était répandue sur tout son être.

Attiré par l'instinct vers la jolie femme que j'avais observée parmi les mères, je lui demandai à qui appartenait la jolie danseuse qui m'intéressait.

— Je suis sa mère, monsieur, me répondit-elle.

— Vous, madame ? Vous n'en avez pas l'apparence.

— J'étais fort jeune quand je l'eus.

— Je n'en doute pas. D'où êtes-vous ?

— Je suis Lucquoise, monsieur, et, qui plus est, veuve et pauvre.

— Comment pouvez-vous être pauvre, belle et jeune, avec un ange pour fille ?

Elle me donna un coup d'œil significatif, mais ne me répondit rien. Je compris sa réserve et je demeurai auprès d'elle sans parler. Un moment après, Agathe, c'était le nom de sa fille, vint lui demander un mouchoir pour s'essuyer le visage. — Permettez-moi, lui dis-je, mademoiselle, de vous offrir le mien. Il était tout blanc et parfumé d'essence de rose ; mais, après l'avoir flairé elle voulut me le rendre. — Vous ne vous en êtes point servie, lui dis-je ;

servez-vous-en. Elle obéit, puis elle me le présenta en me faisant une révérence de remerciement. — Vous ne pouvez me le rendre, belle Agathe, que lorsque vous l'aurez fait laver. Elle sourit et le remit à sa mère, en me donnant un coup d'œil de reconnaissance que je jugeai de bon augure.

— Me permettez-vous, mademoiselle, de vous faire une visite chez vous ?

— Je ne pourrais vous recevoir, monsieur, qu'en présence de la femme chez laquelle nous sommes logées.

— Cette maudite restriction est donc générale à Turin ?

— Oui ; M. le vicaire en use ainsi avec tout le monde.

— J'aurai donc le plaisir de vous revoir ici.

Le soir j'eus le meilleur souper que j'aie peut-être fait de ma vie, si j'en excepte ceux que je fis pendant mon séjour dans cette ville. Mon cuisinier était digne de Lucullus ; mais, sans rien lui ôter de son habileté culinaire, il faut rendre au pays la justice qu'il mérite ; toutes les productions y sont délicieuses : gibier, poisson, volaille, viande de boucherie, légumes de toute espèce, fruits, laitages et truffes, tout y est digne de paraître sur la table des gastronomes les plus friands ; et les vins du pays peuvent facilement y être préférés aux vins étrangers par les plus fins gourmets. Quel dommage qu'une ville comme Turin n'offre pas aux étrangers une liberté parfaite ! Il est vrai que l'on pourrait désirer encore quelque chose de plus distingué dans la bonne société, plus de loyauté dans toutes les classes, et cette aménité que l'on trouve dans plusieurs villes de l'Italie et surtout en France.

Il est évident que la beauté des femmes, qui sont généralement belles à Turin, est due en grande partie à la pureté de l'air qu'on y respire et à l'excellence des aliments.

Il ne me fut pas difficile d'engager M^{lle} Mazzoli et les deux comtes à me faire le même honneur tous les jours ; mais le chevalier Raiberti ne put s'engager à rien, il me promit seulement de venir en ami toutes les fois qu'il le pourrait.

Au théâtre de Carignan, où l'on jouait l'opéra-buffa, je vis Redegonde, cette Parmesane avec laquelle je n'avais pu nouer une intrigue à Florence. M'ayant aperçu dans le parterre, elle m'adressa un sourire, ce qui m'autorisa à lui écrire un billet le jour suivant pour lui offrir mes services, si sa mère avait changé de façon de penser. Elle me répondit que sa mère était toujours la même, mais que, si je pouvais engager la Corticelli à venir souper chez moi, elle pourrait y venir avec elle; mais que sans doute il faudrait que les mères fussent de la partie. Je ne lui répondis pas, car les conditions étaient trop peu de mon goût.

Je reçus une lettre de M^{me} du Romain, qui m'en envoyait une de M. le duc de Choiseul pour M. de Chauvelin, ambassadeur de France à Turin. Le lecteur peut se rappeler que j'avais connu cet aimable seigneur à Soleure et que j'en avais été parfaitement accueilli; mais je voulais qu'il me connût à meilleur titre, et c'est pourquoi j'avais prié M^{me} du Romain de m'envoyer cette lettre.

M. de Chauvelin me reçut le mieux du monde, et, après m'avoir fait les reproches les plus obligeants d'avoir pu croire qu'une recommandation me fût nécessaire auprès de lui, il me présenta à sa charmante épouse, qui m'accueillit avec la plus flatteuse cordialité. Trois ou quatre jours après, il m'invita à dîner, et je trouvai chez lui le résident de Venise, M. Imberti, qui me dit qu'il était bien fâché de ne pouvoir me présenter à la cour. M. de Chauvelin, informé de la raison, s'offrit à me présenter lui-même; mais je crus devoir décliner son offre avec reconnaissance. Cela me ferait beaucoup d'honneur sans doute, mais le résultat serait qu'on m'observerait davantage dans cette ville, où mille argus épient les démarches les plus indifférentes, et je serais plus gêné dans mes plaisirs.

Le comte Borromée continuait à honorer mes soupers, tout en conservant une certaine dignité; car, comme il y venait avec la demoiselle Mazzoli, il n'avait pas l'air de descendre en laissant soupçonner qu'il en avait besoin,

mais le comte A. B. y allait franchement, et cela me plaisait. Il me dit un jour que la complaisance que j'avais de le souffrir excitait en lui un profond sentiment de reconnaissance envers la Providence ; car, comme sa femme ne pouvait pas lui envoyer de l'argent, il ne pouvait pas payer son diner à l'auberge, et que, sans ma bonté, il se serait vu souvent exposé à souffrir de faim. Il me montrait les lettres de sa femme et, me parlant de son mérite : J'espère, me disait-il, que vous viendrez demeurer chez moi à Milan et que vous lui rendrez justice. Il avait été au service d'Espagne, et sa femme, Espagnole, devait être une brune piquante de vingt-cinq à vingt-six ans. Le comte lui avait écrit que je l'avais aidé plusieurs fois de ma bourse et que j'avais mille bontés pour lui, ce qui l'avait engagée à m'écrire pour me témoigner sa reconnaissance, et me prier, quand j'arriverais à Milan, d'aller loger chez elle. Cette Barcelonaise écrivait avec esprit, et sa correspondance m'intéressa bientôt à tel point, que je lui promis formellement de faire le voyage à Milan, quand ce ne serait que pour avoir l'honneur de lui rendre mes hommages.

J'avoue que, dans cette promesse, je fus vaincu par ma curiosité ; car, sachant cette famille pauvre, je n'aurais jamais dû me mettre à même de lui être à charge, ou m'exposer à payer cher son hospitalité. Cependant je dirai pour mon excuse qu'en pareil cas la curiosité tient de bien près à l'amour. Je me figurais cette comtesse douée de toutes les qualités qui peuvent rendre un homme heureux ; je me la représentais sensible comme une Anglaise, vive et passionnée comme une Espagnole, gracieuse et caressante comme une Française ; et, comme j'avais assez bonne opinion de mon mérite, je ne me surprenais pas un moment à douter qu'elle ne répondrait pas à l'amour que je lui témoignerais. Dans mes douces illusions, j'allais exciter la jalousie des deux sexes de Milan, d'ailleurs j'avais beaucoup d'argent, il me tardait de briller en faisant de la dépense.

Cependant je ne manquais pas un jour la répétition de

Dupré, et je ne tardai pas à devenir éperdument amoureux de la jeune Agathe. M^{me} Dupré, séduite par plusieurs présents, reçut de bonne grâce la confiance que je lui fis de ma passion; et, retenant à diner Agathe et sa mère, elle m'avait procuré l'occasion d'entretenir cette charmante personne en tête-à-tête. J'en avais profité pour exprimer mes sentiments, et j'avais obtenu quelques légères faveurs, mais c'était si peu de chose, et ces tête-à-tête duraient si peu, que mes désirs, loin de s'éteindre, ne faisaient que s'accroître.

Agathe ne cessait de me dire que tout le monde savait que j'entretenais la Corticelli, et que, pour tout l'or du monde, elle ne voulait pas que l'on pût dire que, dans la contrainte où j'étais de ne voir ma maîtresse qu'en présence de son hôtesse, elle était mon pis-aller. J'avais beau lui jurer que je n'aimais pas la Corticelli et que je ne l'entretenais que pour ne pas compromettre M. Raiberti, il m'était impossible de lui faire entendre raison; elle avait ses projets: elle voulait une rupture formelle, elle voulait que l'on sût à Turin que je n'aimais qu'elle et que je lui avais fait le sacrifice de sa rivale. A cette condition, elle me promettait son cœur, et tout ce qui s'ensuit en pareille circonstance.

Je l'aimais trop pour ne pas tâcher de la satisfaire, puisque ma satisfaction dépendait de la sienne. Dans cette idée, j'engageai Dupré à donner un bal à mes frais dans quelque maison hors de la ville, et d'engager à y venir tous les danseurs et danseuses qui étaient engagés à Turin pour le carnaval. Il n'y aurait que les danseuses de profession qui pourraient danser, et les danseurs auraient des billets à un ducat. Chaque cavalier aurait le droit d'amener une dame, pour souper et être spectatrice seulement.

Pour engager Dupré à exécuter mon projet, je lui dis que je me chargeais du buffet et de tous les rafraîchissements, et que, pour qu'il trouvât beaucoup d'amateurs, il pouvait annoncer que rien ne serait épargné pour satisfaire la société. Je me chargeai également des voitures et

chaises à porteurs pour toutes les virtuoses ; mais personne ne devait savoir que je fusse pour quelque chose dans cette dépense. Dupré, vaincu par l'espoir d'un bon bénéfice, se mit à l'œuvre sans retard. Il trouva une maison convenable, invita les virtuoses et distribua une cinquantaine de billets.

Agathe et sa mère savaient seules que j'étais l'auteur du projet, et que j'en faisais les frais en grande partie ; mais le lendemain du bal, toute la ville était dans le secret.

Agathe n'avait pas une robe convenable pour paraître avec avantage ; je chargeai M^{me} Dupré d'y pourvoir à mes frais, et je fus bien servi. On sait que, quand ces sortes de gens puisent dans la bourse d'autrui, ils ne mesurent pas ; mais alors c'était ce que je voulais. Enfin Agathe s'engagea à ne danser les contredanses qu'avec moi et à ne rentrer à Turin qu'en compagnie de M^{me} Dupré.

Le jour du bal, comme Agathe devait s'habiller chez la Dupré, je restai à diner pour assister à sa toilette. Sa robe était d'une étoffe de soie très-riche et nouvellement sortie des manufactures de Lyon, et la garniture, dont la jeune fille ne connaissait pas le prix, était d'un point d'Alençon de toute beauté. M^{me} R..., qui l'avait posée, avait eu ainsi que M^{me} Dupré ordre de ne rien dire.

Quand Agathe fut prête à partir, je lui dis que les boucles d'oreilles qu'elle portait ne répondaient pas à sa parure. C'est vrai, dit la Dupré, et c'est grand dommage. — Malheureusement, dit la mère, ma pauvre fille n'en a pas d'autres. — J'ai ici de belles girandoles de stras que je puis vous prêter, leur dis-je : elles sont très-brillantes.

J'avais mis à dessein dans ma poche les pendants d'oreilles que M^{me} d'Urfé avait destinés à la Lascaris, lorsqu'elle l'appelait sa nièce. Je les présente, et je vois l'admiration sur tous les traits. On jurerait que ce sont de superbes diamants, dit la Dupré. Je les mis aux oreilles d'Agathe, qui, en se mirant, s'écria qu'elle ferait envie à toutes les danseuses, car certainement on prendrait ses girandoles pour des pierres fines. Je ne dis rien.

Étant rentré chez moi, je fis une brillante toilette, et puis je me rendis au bal, où je trouvai ma belle Agathe qui dansait avec lord Percy, fils de la duchesse de Northumberland, jeune fou qui dépensait follement des sommes immenses.

Je remarquai avec plaisir plusieurs belles dames de Turin, qui n'étant que spectatrices, pouvaient s'imaginer que l'on donnait le bal pour elles, comme la mouche qui croyait qu'elle seule traînait le coche. Tous les ministres étrangers s'y trouvaient, et M. de Chauvelin entre autres, qui me dit que, pour que rien ne manquât à la fête, il aurait voulu y voir ma belle gouvernante de Soleure.

Le marquis et la marquise de Prié y étaient aussi. Le marquis ne se souciait pas de danser, était occupé à faire une partie de quinze avec un joueur impoli qui ne permettait pas à sa maîtresse de voir ses cartes. Elle me vit, mais elle fit semblant de ne pas me connaître: le tour que je lui avais joué à Aix était bien fait pour lui tenir au cœur.

Les menuets ayant cessé, Dupré annonça la contre-danse, et je vis avec plaisir le chevalier de Ville-Follet se mettre en tête avec la Corticelli. Je pris Agathe, qui avait mille peines à se défaire de lord Percy, qui voulait absolument qu'elle dansât avec lui, quoiqu'elle lui répétait qu'elle était engagée pour toute la nuit.

Elle me dit en riant que tout le monde prenait les girandoles pour des diamants et qu'elle en convenait.

On dansa alternativement des menuets et des contre-danses, puis les rafraichissements circulèrent abondamment pour les dames. Je vis avec plaisir un buffet fourni comme celui d'un prince. Les Piémontais, grands calculateurs, trouvaient que Dupré devait y perdre, car les bouchons de champagne faisaient un feu roulant.

Ayant besoin de repos, j'invitai Agathe à s'asseoir auprès de moi, et je lui parlais de mon amour quand M^{me} de Chauvelin arriva avec une autre dame. Je me levai pour lui faire place, et Agathe m'imita; mais cette charmante dame la retint auprès d'elle, charmée de sa beauté et fai-

sant l'éloge de sa robe et surtout de la garniture. La dame qui était avec elle loua les girandoles, et dit qu'il était bien dommage que ces pierres perdissent leur éclat au bout d'un certain temps. M^{me} de Chauvelin, qui s'y connaissait, dit qu'elles ne les perdraient jamais, car elles étaient fines et de la plus belle eau.

— On ne peut s'y tromper, ajouta-t-elle; n'est-ce pas, mademoiselle, vos girandoles sont de beaux brillants?

Agathe était encore candide, elle n'osa pas mentir; elle dit qu'elles étaient de stras et que c'était moi qui les lui avais prêtées.

A ces mots, M^{me} de Chauvelin se mit à rire en lui disant :

— M. de Seingalt vous a trompée, ma chère petite; on ne prête point des boucles d'oreilles fausses à une jeune personne comme vous, et surtout monsieur. Vos girandoles sont de superbes diamants. Agathe rougit, car mon silence confirmait l'assertion de la dame, et la jeune personne devait sentir tout le relief que cette parure ajoutait à son mérite en mettant au grand jour tout le cas que j'en faisais.

M^{me} de Chauvelin m'ayant prié de danser un menuet avec Agathe, j'obéis, et ma jolie partenaire le dansa à ravir. Quand ce fut fini, madame, en me remerciant, me dit qu'elle se souvenait toujours avec plaisir que nous avions dansé ensemble à Soleure, et qu'elle espérait que nous danserions encore le jour des Rois à son hôtel. Une profonde révérence lui témoigna suffisamment combien je me trouvais flatté.

Le bal dura jusqu'à quatre heures du matin, et j'en sortis lorsque j'eus vu partir Agathe avec sa mère et M^{me} Dupré.

Le lendemain j'étais encore couché lorsque mon valet de chambre m'annonça une jolie dame qui sollicitait l'honneur de me parler. Je la fis entrer, et je vis avec plaisir que c'était la mère d'Agathe. Je la fis asseoir près de moi, et je l'engageai à prendre une tasse de chocolat. Quand nous fûmes seuls, elle tira de sa poche les giran-

doles que j'avais prêtées à sa fille, et me dit en riant qu'elle venait de les faire voir à un bijoutier, qui lui en avait offert mille sequins. C'est un fou, lui dis-je en riant à mon tour; vous auriez dû les lui laisser, car elles n'en valent pas quatre. En même temps, lui prenant la main, je l'attirai vers moi et je l'embrassai. Sentant qu'elle avait partagé le baiser et qu'elle était docile, j'allai plus loin, et enfin nous passâmes une couple d'heures à nous prouver le cas que nous faisons l'un de l'autre.

Après cette scène délicate, nous eûmes tous deux l'air un peu étonnés, et ce fut cette charmante mère qui rompit la première le silence qui s'était établi entre nous.

— Faut-il, me dit-elle en souriant, que je rende compte à ma fille de la façon dont vous m'avez convaincue que vous l'aimez?

— J'abandonne cela à votre prudence, ma chère. Je viens de vous prouver que je vous aime, et cela ne prouve pas que je n'adore point votre fille. En effet, je brûle pour elle, et, malgré cela, à moins que vous n'évitiez les tête-à-tête, il sera difficile que ce qui a eu lieu entre nous dans ce moment ne se renouvelle pas souvent.

— Il est bien difficile de vous résister, et il est possible que j'aie encore besoin de vous parler tête-à-tête.

— Vous pouvez être sûre que vous serez toujours la bienvenue; mais la seule grâce que je vous demande, c'est de ne pas mettre des entraves au bonheur de posséder Agathe.

— Je vous demande aussi une grâce.

— Si je puis vous l'accorder, vous n'avez pas de refus à redouter.

— Fort bien! Dites-moi donc si ces girandoles sont fines et quelle a été votre intention en les mettant aux oreilles de ma fille?

— Les girandoles sont très-fines, ma chère, et mon intention serait de les laisser à Agathe comme un témoignage de ma tendresse.

Un soupir s'exhala de son sein, puis elle me dit de les inviter à souper quand je voudrais avec Dupré et sa femme.

Je la remerciai, et, lui mettant dix sequins dans la main, je la laissai partir heureuse.

Réfléchissant à ce qui venait de se passer, je trouvai cette femme la mère la plus raisonnable de toutes les danseuses. Elle ne pouvait pas m'annoncer mon bonheur d'une manière plus délicate ni plus formelle.

Mes lecteurs s'attendent bien à me voir mettre le temps à profit et hâter la conclusion d'un événement qui m'intéressait si fort. En effet, le jour même j'invitai Dupré et sa femme, Agathe et sa mère à souper pour le lendemain avec la compagnie que j'avais tous les jours. Mais en sortant de chez Dupré, voici l'aventure qui m'arriva.

Mon laquais, grand coquin mais brave garçon dans ce moment-là, m'aborde tout essoufflé en me disant d'un air victorieux : Monsieur, j'allais vous chercher pour vous prévenir que je viens, dans ce moment, de voir le chevalier de Ville-Follet se glisser dans l'allée de la dame Piacenza ; et je soupçonne qu'il ne peut y être allé que pour faire une visite amoureuse à la Corticelli.

Je me dirigeai aussitôt vers la demeure de cette honnête surveillante, joyeux, dans l'espoir que mon valet aurait bien auguré de la visite du chevalier. J'entre, et je trouve la mère avec l'hôtesse. Sans leur rien dire, je me dirige vers la chambre de la fille ; mais les deux vieilles, me prenant par les bras, veulent me retenir en me disant que la signora était indisposée et qu'elle avait besoin de repos. Je les repousse, j'ouvre subitement la porte, et je trouve le galant tout affairé à se remettre en état de décence, tandis que la belle, comme pétrifiée de ma soudaine apparition, reste étendue sur le lit sans proférer un mot. Monsieur, dis-je au chevalier, excusez si je suis entré sans frapper.

— Attendez, attendez.

Loin d'attendre, je m'enfuis plein de cette aventure qui me comblait de joie, et je vais en faire mes gorges chaudes au chevalier Raiberti, qui, voyant ma gaieté, se mit à rire à l'unisson. Je le priai de faire prévenir la Piacenza qu'à compter de ce jour je ne payerais plus rien pour la

Corticelli, qui avait cessé de m'appartenir. Il trouva la chose fort raisonnable, et me dit :

— Je pense que vous n'irez pas vous plaindre au comte d'Aglié ?

— Il n'y a, mon cher chevalier, que les sots qui se plaignent, et surtout en pareille circonstance.

Cette anecdote scandaleuse serait restée dans l'oubli, si l'imprudence du chevalier de Ville-Follet ne l'eût rendue publique. Fâché d'avoir été désarçonné avant d'être au bout de sa carrière, et se souvenant d'avoir rencontré mon valet avant d'entrer chez la Piacenza, il devina que c'était lui qui avait dû m'avertir. L'ayant rencontré dans la rue, il lui reprocha son espionnage, et l'effronté valet lui répondit insolemment qu'il ne devait compte de sa conduite qu'à son maître et que son devoir était de me servir en tout. Le chevalier lui donna des coups de canne, et pour s'en venger le laquais alla porter ses plaintes au vicaire qui cita le chevalier pour connaître le motif qu'il avait eu d'en agir ainsi. Ville-Follet lui conta l'affaire en détail, car il n'en avait rien à craindre.

En outre, le chevalier Raiberti, étant allé prévenir la Piacenza que sa pensionnaire ne dépendait plus ni de moi ni de lui, en fut fort mal reçu, mais ne voulut point écouter ce que cette femme voulait lui débiter pour se disculper. Le soir, à mon souper, le chevalier me rendant compte de sa démarche, me dit qu'en descendant l'escalier, il avait rencontré un exempt de police qui apparemment allait citer cette femme à comparaître auprès du comte d'Aglié.

Le lendemain, à l'instant où j'allais sortir pour me rendre au bal de M. de Chauvelin, je reçus, à ma grande surprise, un billet du comte d'Aglié dans lequel il me priait en termes fort polis de passer chez lui, parce qu'il avait quelque chose à me communiquer. Sans hésiter, j'ordonne à mes porteurs de se diriger vers la demeure de ce seigneur.

M. d'Aglié me reçut tête à tête, d'une manière très-civile, et, après m'avoir présenté un siège, il entama un long et pathétique discours dans le but de me convaincre

qu'il y allait de mon honneur d'oublier généreusement la petite incartade de ma belle.

— M. le comte, c'est bien là mon intention, car je suis résolu à n'aller de ma vie chez la Corticelli et de ne plus m'occuper d'elle ni en bien ni en mal ; du reste, je suis le très-humble serviteur de M. le chevalier de Ville-Follet.

— Oh ! je vois que vous êtes fâché. Allons, pour cela, il ne faut pas l'abandonner. Je vous donnerai telle satisfaction qui vous conviendra quant à la femme Piacenza, et je trouverai pour la jeune fille une bonne pension chez une famille honnête dont je pourrai répondre et chez laquelle vous pourrez aller en toute liberté.

— Monsieur le comte, je suis véritablement pénétré de vos bontés, elles excitent ma plus parfaite reconnaissance ; mais je méprise trop la Piacenza pour demander aucune satisfaction d'une femme comme elle ; et quant à la Corticelli et sa mère, ce sont deux coquines qui m'ont causé trop de désagrémens et que je ne veux absolument plus voir.

— Il faut convenir pourtant que vous n'aviez pas le droit d'entrer de force dans une chambre fermée, dans une maison où vous n'étiez pas le maître.

— Je n'avais pas ce droit, je l'avoue, quoique je payasse ; mais si je ne m'étais pas arrogé ce droit, je n'aurais pas pu acquérir la preuve certaine de la perfidie d'une fille que j'entretenais sans pouvoir en disposer, et que je ne devais pas entretenir pour qu'elle fût à la disposition d'un autre chaland.

— La Corticelli prétend que, bien loin de vous être redevable, c'est vous qui êtes son débiteur. Elle dit même que les girandoles de diamants que vous avez données à une autre danseuse lui appartiennent, et qu'elles sont un présent que lui a fait M^{me} d'Urfé, que j'ai l'honneur de connaître.

— La Corticelli ment, monsieur le comte ; et, puisque vous connaissez M^{me} la marquise d'Urfé, qui est à Lyon en ce moment, veuillez lui écrire : si cette noble dame vous répond que je dois quelque chose à cette malheu-

reuse, comptez que je ferai mon devoir. J'ai cent mille francs entre les mains de banquiers solides de cette ville; ils répondront de la valeur des girandoles dont j'ai disposé.

— Je suis bien fâché de ce qui est arrivé.

— Et moi, j'en suis bien aise, car cela me débarrasse d'un pénible fardeau.

A ces mots nous nous fimes réciproquement une belle révérence, et je partis.

Au bal de l'ambassadeur de France, je trouvai cette aventure si répandue que, fatigué à la fin, je ne répondis plus à ceux qui m'en parlaient. En général, on s'accordait à dire que c'était une bagatelle dont je ne devais faire aucun cas sous peine de me déshonorer; mais je me croyais avec raison seul juge de mon honneur, et je faisais peu de cas du jugement d'autrui. Le chevalier de Ville-Follet parvint à me dire que si pour cette niaiserie j'abandonnais la Corticelli, il se croirait obligé de me donner satisfaction. Je lui répondis en lui serrant la main : — Mon cher chevalier, il suffit que vous ne me la demandiez pas. Il me comprit et ne m'en dit plus le mot; mais il n'en fut pas de même de sa sœur, la marquise de Prié, qui, après avoir dansé une contredanse avec moi, m'attaqua d'importance. Elle était belle, et il n'aurait tenu qu'à elle d'obtenir la victoire; mais heureusement, ou elle n'y pensa pas, ou elle ne devina pas la justice que je rendais à ses charmes, et elle n'obtint rien.

Trois jours après, M^{me} de Saint-Giles, qui faisait à Turin la pluie et le beau temps, qui exerçait une espèce de surintendance sur toutes les intrigues de coulisses, et dont toutes les virtuoses recherchaient la protection, s'avisa de me mander chez elle, en me faisant tenir son ordre par un laquais à livrée. Devinant de quoi il pouvait être question, je m'y rendis sans compliment en surtout du matin. Elle me reçut fort bien et commença à me parler de l'affaire d'un ton très-affable; mais elle ne me plut pas, et je lui répondis assez sèchement que, n'ayant plus aucun goût pour la Corticelli, je n'avais aucune peine à l'aban-

donner au galant chevalier avec lequel je l'avais surprise en flagrant délit. Elle me quitta en me disant que je m'en repentirais, car elle publierait une petite histoire qu'elle avait déjà lue et qui ne me ferait pas honneur. Je lui dis que j'avais pour habitude de ne me repentir de rien et que j'étais inaccessible à la crainte autant qu'insensible aux menaces. Là-dessus je m'en allai.

Je ne pensais guère plus à tout ce commérage, quand, une huitaine de jours après, on m'adressa un manuscrit qui contenait à peu près l'histoire de ce qui s'était passé entre la Corticelli, M^{me} d'Urfé et moi; mais cette histoire était mal écrite, remplie d'absurdes bêtises, et si mal conçue qu'il était impossible qu'on en achevât la lecture sans ennui. Au fait elle ne m'intéressa d'aucune façon, et je quittai Turin quinze jours après sans m'en être inquiété le moins du monde. Je n'ai revu la Corticelli qu'à Paris, six mois après l'aventure; j'en parlerai alors.

Le lendemain du bal de M. de Chauvelin, je donnai à souper à ma chère Agathe, à sa mère, à Dupré et à sa femme avec ma société ordinaire, comme je l'avais concerté. C'était à la mère à mener l'affaire de façon que les girandoles passassent à bon droit entre les mains d'Agathe; ainsi, tout prêt au sacrifice, je laissai à l'aimable prêtresse à en régler le cérémonial. Je savais que cela arriverait; et, en effet, ce fut elle qui, pendant que nous soupions, amena adroitement l'à-propos, dit que tout le monde répétait dans Turin que j'avais fait à sa fille le présent d'une paire de boucles d'oreilles qui valaient cinq cent louis, et que la Corticelli prétendait lui appartenir. — Je ne sais pas, ajouta-t-elle, si les boucles sont fines ni si elles appartiennent à la Corticelli; mais je sais qu'il est faux que mon Agathe ait reçu ce présent de monsieur.

— Eh bien! dis-je en tirant les girandoles de ma poche, on ne pourra plus en douter; et, m'approchant de la jeune personne, je les lui mis aux oreilles en lui disant: — Ma charmante Agathe, je vous fais ce cadeau en présence de toute la compagnie, et, en vous les donnant, je prouve qu'elles m'ont appartenu jusqu'à ce moment.

Toute la société applaudit, et la jeune personne, pleine de reconnaissance, me laissa lire dans ses yeux qu'elle me la témoignerait de toute sa personne.

Nous parlâmes ensuite de l'affaire de la Corticelli avec Ville-Follet et de tout ce qu'on faisait pour m'obliger de continuer à l'entretenir. Le chevalier Raiberti me dit qu'à ma place il aurait offert à M^{me} Saint-Giles et même au vicaire de continuer à payer la pension de cette fille, mais à titre d'aumône et non autrement, en déposant la somme entre les mains de l'un ou de l'autre. J'y consens volontiers, lui répondis-je, et vous pouvez compter sur ma parole. En conséquence ce brave homme alla dès le lendemain terminer cette affaire avec M^{me} Saint-Gilles, et je lui remis l'argent qu'il fallait pour cela. Malgré cette bonne action, le malheureux manuscrit dont j'ai parlé parut, mais, comme je l'ai dit, sans me faire ni bien ni mal. Le vicaire fit passer la Corticelli dans la maison où était Redonde, et laissa la Piacenza en repos.

Après le souper, nous nous mîmes en domino, le chevalier Raiberti excepté, et nous allâmes ensemble au bal de l'Opéra, d'où je ne tardai pas à m'évader avec Agathe, que je ramenai chez moi et qui m'accorda tout ce que l'amour peut désirer. Dès cet instant toute gêne fut bannie; elle fut ma maîtresse en titre et nous étions fiers de nous appartenir, car nous nous aimions. Les soupers que je donnais chez moi m'avaient rendu parfaitement libre; de sorte que le vicaire ne pouvait mettre aucun obstacle à nos amours, quoiqu'il ne les ignorât point, tant le système d'espionnage était bien organisé dans cette capitale.

La Providence se servit de moi pour faire la fortune d'Agathe. On dira peut-être qu'elle aurait pu choisir une voie plus morale selon le monde; mais pourquoi vouloir renfermer les voies de la Providence dans le cercle étroit de nos préjugés, de nos mœurs de convenance telles que la société les a faites? — Elle a ses voies naturelles, qui ne nous paraissent obscures que parce que nous sommes éloignés de la nature. Dans tous les cas, dans six ou sept ans, si je ne me lasse point de continuer ces Mémoires, le lec-

teur verra qu'Agathe se montra digne de son bonheur. Revenons à notre sujet.

Nous trouvions nos jouissances si douces, nous passions des nuits si heureuses et des jours si agréables, Agathe était si tendre et moi si amoureux, que, sans l'accident que je vais rapporter, il n'est pas possible que nous nous fussions séparés volontairement de longtemps. Ce fut cet accident qui me fit quitter Turin bien plus tôt que je n'en avais l'intention ; car je ne m'étais proposé d'aller à Milan pour visiter la comtesse espagnole, que je me figurais une merveille de la nature, que dans le courant du carême. Le mari de l'Espagnole avait terminé l'affaire qui le retenait à Turin et il en était reparti en versant des larmes de reconnaissance ; car il n'aurait pu ni quitter Turin ni retourner à Milan, si je ne lui avais donné de quoi payer ses petites dettes et ce qu'il lui fallait pour son voyage. C'est souvent ainsi que le vice s'allie à la vertu, ou qu'il en prend le masque ; mais qu'importe ! j'en étais la dupe moi-même et j'étais loin de chercher à me désabuser. Je ne me suis jamais aveuglé sur mes défauts ; j'ai été un franc libertin pendant toute ma vie, et je n'ai pas toujours été délicat dans le choix des moyens que j'ai employés pour satisfaire mes passions ; mais, dans la carrière même du vice, je me plais à reconnaître que j'ai toujours été passionné pour la vertu. La bienfaisance surtout a constamment eu des charmes pour moi, et je n'ai jamais négligé de l'exercer dans l'occasion, à moins que je n'aie été retenu par la vengeance, vice qui chez moi a constamment dominé toutes mes bonnes et mes mauvaises qualités.

Lord Percy, dont j'ai déjà parlé, était amoureux de mon Agathe ; il la suivait partout ; il l'attendait dans les coulisses, assistait à toutes les répétitions et lui faisait chaque jour des visites, quoique son hôtesse, duègne dans le genre de Piacenza, ne le laissât jamais seul. Les grands moyens de séduction, les riches présents n'avaient pas été épargnés ; mais Agathe les avait constamment refusés et avait expressément défendu à sa surveillante de rien accepter de ce que le jeune Anglais lui envoyait.

Agathe, satisfaite et n'ayant pas de penchant pour lui, me tenait au courant de tout, et nous en riions ensemble. Certain de posséder le cœur de cette charmante fille, je voyais les tentatives de Percy sans dépit ni jalousie ; ou plutôt mon amour-propre en était flatté, puisque son amour dédaigné donnait du relief à mon bonheur. Toute la ville savait qu'Agathe m'était fidèle, et Percy finit si bien par en être convaincu, qu'il jugea que le seul moyen de parvenir à son but était de me mettre dans ses intérêts en recherchant mon amitié.

Dans cet objet, hardi et franc comme un Anglais, il vint un matin me demander à déjeuner. Je l'accueillis à la française, c'est-à-dire avec aisance et une politesse pleine de franchise, qui le mit tout de suite à son aise.

Pensant à l'anglaise, il crut pouvoir, dès la première entrevue, me déclarer sa passion pour Agathe, et me proposer un troc qui me fit rire de bon cœur, mais qui ne m'offensa point, sachant qu'une pareille proposition était tout à fait dans les mœurs anglaises.

— Je sais, me dit-il, que depuis longtemps vous aimez la belle danseuse Redegonde, et que vous avez vainement tenté de l'avoir ; je vous l'offre en échange d'Agathe, et dites-moi ce que vous voulez de retour.

— Vous êtes aussi aimable que plaisant, mon cher lord ; mais avouez que, pour établir la valeur de ce que mon Agathe vaut en plus, il faudrait un habile mathématicien. Redegonde a son mérite, elle m'a inspiré de la curiosité ; mais comment la comparer à Agathe ?

— Je le sais ; aussi je vous offre tel surplus que vous désirerez.

Percy était maître d'une fortune immense, et passionné. J'aurais pu lui demander vingt-cinq mille guinées en retour, ou plutôt en échange, car je ne me souciais plus de Redegonde ; je suis certain qu'il aurait de grand cœur souscrit le marché. Je n'en fis rien, et je ne m'en suis jamais repenti. Aujourd'hui même, où cent mille francs me sembleraient un trésor, je me félicite de ma délicatesse.

Après avoir bien ri en déjeunant, je lui dis qu'il m'in-

spirait de l'amitié, et qu'ainsi il pourrait bien se faire que je trouvassé la chose possible ; mais qu'avant tout il fallait s'assurer que les marchandises consentiraient à changer de maître :

Si come amor si regga a questa guisa
 Che vender la sua donna o permutarla
 Possa l'amante, nè a ragion si attristi.
 Se quando una ne perde una n'acquisti (1).

— Quant à moi, dit Percy, je suis sûr du consentement de Redegonde.

— Fort bien, mais à mon tour je ne le suis pas de celui d'Agathe.

— N'en doutez pas.

— J'en doute fort, au contraire. Quel fondement avez-vous ?

— Elle sera raisonnable.

— Elle m'aime.

— Mais Redegonde m'aime aussi.

— C'est très-possible ; mais croyez-vous qu'elle m'aime aussi ?

— Voilà ce que je ne sais pas ; mais elle vous aimera.

— L'avez-vous consultée là-dessus ?

— Non, mais c'est tout comme ; j'en fais mon affaire.

Il s'agit pour le présent que je sache si mon projet vous plaît, et quel retour vous prétendez, car votre Agathe vaut mieux que ma Redegonde.

— Je suis charmé que vous rendiez justice à ma maîtresse. Au reste, nous parlerons du retour plus tard. Permettez que je commence par consulter ma maîtresse, et demain matin j'irai vous porter ma réponse en personne.

Ce projet m'amusait ; et, quoique je fusse passionnément attaché à Agathe, je connaissais l'inconstance de ma nature, et je ne doutais pas qu'un nouvel objet, même moins beau qu'elle, ne me la fit bientôt oublier. Je résolus

(1) Puisque l'amour se traite de manière qu'un amant peut vendre ou changer sa maîtresse, il n'a aucun sujet de s'attrister si, en en perdant une, il en acquiert une autre.

de mettre cette aventure à bonne fin, si je pouvais le faire d'une manière avantageuse pour la jeune personne.

Ce qui me surprenait, c'était que le jeune lord fût parvenu à posséder Redegonde, dont la mère m'avait paru si intraitable; mais je savais que le caprice agit souvent sur les femmes, et cela m'expliquait l'énigme.

Le soir, Agathe, étant venue à son ordinaire, rit beaucoup quand je lui eus rendu compte de la proposition de lord Percy.

— Dis-moi, ma chère, lui dis-je, si tu consentirais au change?

— Je ferai, me dit-elle, tout ce que tu voudras; et si tu trouves ton compte dans l'indemnité qu'il offre, je te conseille d'accepter.

Au ton que prit Agathe en prononçant ces mots, je vis clairement qu'elle plaisantait; cependant j'aurais désiré une autre réponse, un refus qui aurait flatté mon amour-propre, et par conséquent je n'en fus pas content. Je devins sérieux, et Agathe demeura pensive.

— Nous verrons, lui dis-je, comment cela finira.

Le lendemain, j'allais déjeuner avec mon Anglais, et je lui dis qu'Agathe acceptait la proposition, mais que je voulais être convaincu que Redegonde l'acceptait aussi.

— C'est juste.

— Il faut que je sache de quelle manière nous vivrons ensemble.

— Trouvons-nous bien masqués en partie carrée au premier bal du théâtre de Carignan; nous en sortirons pour aller coucher ensemble dans une maison qui m'appartient, et là nous conclurons le marché.

La partie eut lieu comme nous en étions convenus, et dès qu'au milieu du bal nous nous fûmes reconnus à des signes dont nous étions convenus, nous sortîmes. La voiture du lord nous attendait à la porte; nous y montâmes tous les quatre et nous allâmes descendre à une maison que je connaissais. J'entrai dans une salle, et le premier objet qui frappa mes regards fut la Corticelli. Outré de ce procédé, j'appelai Percy à l'écart et je lui dis qu'il était

indigne d'un gentilhomme de se permettre de me jouer un tour pareil. Il me répondit en riant qu'il avait cru me faire plaisir en me la donnant pour retour et qu'il estimait qu'Agathe valait deux jolies femmes. Je trouvai la réplique plaisante et elle modéra ma colère. — Vous êtes un fou, lui dis-je ; et, prenant Agathe par la main, nous sortîmes sans vouloir écouter un seul mot. Ayant refusé de me servir de sa voiture, je pris des chaises à porteurs, et au lieu de retourner au bal, je menai chez moi ma maîtresse, et nous passâmes au sein du plaisir une nuit délicieuse.

CHAPITRE IX.

Je cède Agathe à lord Percy. — Je pars pour Milan. — La pèlerine à Pavie. — La comtesse A. B. — Désappointement. — Le marquis Triulzi. — Zénobie. — Barbaro le Vénitien. — Les deux belles marquises Q.

Le comte d'Aglié, loin d'avoir puni la Corticelli en la mettant chez la matrone où demeurait Redegonde, semblait lui avoir donné une prime d'encouragement ; mais je n'en étais pas fâché, car, pourvu que je n'eusse plus rien de commun avec elle, je n'étais pas envieux de son bonheur. Devenue amie intime de Redegonde, elle faisait ce qu'elle voulait, car leur duègne était beaucoup plus accommodante que la Piacenza.

Personne ne connut le mauvais tour que m'avait joué Percy, et je n'eus garde d'en parler à personne. Cependant le lord n'abandonna pas le projet de se mettre en possession d'Agathe, il en était trop violemment épris. Voici comment il s'y prit pour en venir à ses fins. J'ai déjà dit que Percy était très-riche, mais qu'il dépensait son argent en étourdi, n'épargnant rien pour contenter ses passions. Sous ce rapport, j'avoue que je n'avais rien à lui reprocher ; mais, dans un pays où l'argent est toujours rare, ses guinées lui ouvraient toutes les portes.

Il y avait quatre ou cinq jours que la scène du soir du bal était passée, lorsque Agathe vint me dire que l'entrepreneur du théâtre d'Alexandrie était allé la trouver pour lui proposer un engagement de seconde pour tout le temps de la foire.

— Il m'a offert soixante sequins, me dit-elle, et je lui ai promis une réponse demain matin. Me conseilles-tu d'accepter?

— Si tu m'aimes, ma chère Agathe, tu me le prouveras en refusant toute espèce d'engagement pendant un an. Tu es persuadée que je ne te laisserai manquer de rien. Je te payerai le meilleur maître possible pour te perfectionner, de manière que tu puisses prétendre avec raison à un engagement de première danseuse, avec cinq cents sequins d'appointements par an.

— Maman pense qu'en acceptant, la danse sur la scène servira à me développer, et cela n'empêchera pas que je n'étudie avec un bon maître. D'ailleurs, moi, je crois aussi que l'exercice en public me fortifierait.

— Tu raisones fort bien, ma chère amie, mais tu n'as pas besoin de soixante sequins. Si tu acceptes cette mince proposition, tu me déshonores; et puis cela te fera du tort par la suite, car tu n'oseras pas demander beaucoup, après avoir accepté si peu.

— Mais soixante sequins ne sont pas si peu pour un carnaval seulement.

— Dis ce que tu voudras, mais les soixante sequins, tu les auras sans danser. Enfin, si tu m'aimes, tu diras à cet entrepreneur que tu veux passer une année sans danser.

— Ce sera comme tu voudras, mon cher ami; mais il me semble que je ferais mieux de le rebuter en lui demandant une somme exorbitante.

— Tu as raison; cela me plaît. Dis-lui donc que tu veux être première danseuse et que tu exiges cinq cents sequins.

— Ce sera fait demain comme tu le désires, trop heureuse en t'obéissant de te prouver que je t'aime de tout mon cœur.

Agathe avait beaucoup d'esprit naturel et un jugement sain qui ne demandait qu'à être développé par l'instruction et l'usage du monde. Avec cela et la beauté dont le ciel l'avait douée, il était impossible qu'elle ne fixât point la fortune. On la verra heureuse, et certes elle le méritait.

Elle tint parole et vint me dire le lendemain, éclatant de rire, que l'entrepreneur n'avait pas paru surpris de ses prétentions.

— Après y avoir réfléchi deux minutes, ajouta-t-elle, il m'a dit qu'il avait besoin d'y penser, et qu'il me reverrait. Il serait plaisant, mon ami, que ce bon homme allât me prendre au mot.

— Oui, mais alors il faudra s'informer s'il n'est pas fou, ou si ce n'est pas quelque gueux qui pense à faire banqueroute.

— Tu as bien raison ; mais si au contraire c'est un homme solide ?

— Il faudra accepter.

— C'est bientôt dit et bientôt fait ; mais une fois acceptée, aurai-je assez de talent pour remplir mes engagements ? Il n'y aura pas de danseur qui me veuille.

— Le danseur au contraire ne sera pas difficile à trouver, et je m'en charge. Quant au talent, avec ta figure et tes grâces, tu en auras plus qu'il ne t'en faudra pour contenter le public ; mais tu verras qu'il n'en sera rien.

Une certaine appréhension me disait que je me trompais, et ce fut vrai. L'entrepreneur alla la voir le lendemain et lui offrit le contrat. Elle en fut effrayée, et m'envoya chercher. J'eus de suite un soupçon fondé que c'était la personne d'Agathe qu'on engageait et non pas son talent. Je me rendis chez elle, et, y trouvant l'entrepreneur, je commençai par lui demander quelle caution il offrirait pour sûreté de ses engagements.

Il me répondit que M. Martin, banquier, que je connaissais, signerait le contrat et serait son répondant. Je ne trouvai nulle objection à lui opposer. Le contrat fut fait double en bonne et due forme.

En sortant de chez Agathe, le cœur un peu triste, j'allai conter cette histoire au chevalier Raïberti, qui partagea mon étonnement de ce que M. Martin répondait pour cet entrepreneur, qu'il connaissait, et qui n'était pas fort bien dans ses affaires; mais le lendemain l'énigme fut expliquée, car, malgré le secret qu'avait demandé Percy, nous sûmes que c'était lui qui avait fait agir l'entrepreneur. Je pouvais mettre obstacle au bonheur de cet Anglais, et continuer à vivre avec Agathe, malgré les cinq cents sequins qu'il devait déboursier; mais j'étais obligé de retourner en France après Pâques pour rejoindre M^{me} d'Urfé qui m'attendait, et, la paix étant faite, je voulais en profiter pour voir l'Angleterre. Je pris donc le parti d'abandonner Agathe en lui faisant assurer une forte somme par son nouvel amant, et je m'assurai l'amitié du lord en l'admettant dans ma société. J'étais curieux au reste de voir comment il s'y prendrait pour captiver les bonnes grâces de la jeune personne, qui ne l'aimait pas, car il n'était pas séduisant par son physique.

En moins de huit jours nous fûmes intimes; nous soupions tous les jours ensemble ou chez lui ou chez moi, ayant toujours avec nous Agathe et sa mère. Je jugeai bientôt que les soins que Percy lui marquait ne tarderaient pas à toucher Agathe, et que, se voyant aimée et heureuse, elle finirait aussi par l'aimer. C'en fut assez pour que je ne fusse point un obstacle au bonheur de l'un et à la fortune de l'autre, et je me décidai à partir pour Milan beaucoup plus tôt que je ne pensais. Ainsi, déjeunant seul avec Percy, je lui tins ce discours: — Milord, vous savez que j'aime tendrement Agathe et que je la rends heureuse; cependant je suis devenu votre ami, et puisque vous l'adorez, je veux hâter votre bonheur, sans échange ni retour. Je vous laisserai en possession d'un trésor au premier jour, mais il faut que vous me promettiez de ne jamais abandonner Agathe, pour quelque raison que ce puisse être, sans lui donner deux mille guinées.

— Mon cher ami, me dit-il en me serrant dans ses bras, je les lui donnerai de suite si vous le voulez.

— Non, milord, je désire même qu'elle ne sache rien de nos accords aussi longtemps qu'elle vous rendra heureux.

— Je ferai comme vous voudrez, et je vous remettrai un écrit par lequel je m'engagerai à lui payer cette somme quand je m'en séparerai.

— Cela est encore inutile, votre parole d'Anglais suffit; mais comme nous ne disposons pas des événements et que nous pouvons mourir avant d'avoir mis ordre à nos affaires, prenez telle mesure que vous jugerez convenable, pour que son sort soit assuré en cas de mort.

— Je vous en donne ma parole.

— Cela suffit; mais j'ai encore une condition à mettre à la pénible cession que je vais vous faire.

— Parlez.

— C'est que vous ne parlerez de rien à Agathe avant mon départ.

— Je vous le jure.

— Bien, mais au reste je vous promets de la préparer.

— C'est excellent.

Dès ce même jour, l'Anglais, toujours plus amoureux, fit à Agathe et à sa mère de riches présents, ce que je n'aurais pas souffert en toute autre circonstance.

Je ne tardai pas à préparer Agathe et sa mère à l'événement que j'avais préparé; elles en furent très-affectées, mais je savais bien qu'elles ne tarderaient pas à se familiariser avec leur nouvelle situation. Agathe, loin de me donner le moindre sujet de plainte, se montra plus tendre à mesure que l'Anglais lui montrait de l'empressement. Elle écouta avec attention tous les conseils que je lui donnai sur sa conduite avec son nouvel amant et avec tout le monde, et me promit de les suivre. Ce fut à ces conseils qu'elle dut en partie son bonheur, car Percy fit sa fortune. Cependant elle ne quitta le théâtre qu'à Naples, où nous la retrouverons dans quelques années.

N'étant point, par caractère, homme à recevoir des présents de mes pareils, et Percy le devinant sans doute, il trouva le moyen de m'en faire un superbe par la singu-

lière manière dont il s'y prit. Lui ayant dit que je comptais passer pour la première fois en Angleterre, et qu'il m'obligerait beaucoup en me donnant une lettre pour M^{me} la duchesse sa mère, il tira de sa poche le portrait de cette dame entouré de superbes brillants, et me le présenta en disant : Voilà, mon cher ami, la meilleure lettre de recommandation que je puisse vous donner ; et demain j'écrirai à ma mère que vous irez lui remettre son portrait, en personne, à moins qu'elle ne veuille vous le laisser.

— Milady verra, milord, que j'aspire à cette honorable faveur.

Il y a un certain nombre d'idées qui ne sont faites que pour des têtes anglaises.

Le comte A. B. m'appelait à Milan, et sa femme, dans une lettre charmante, me priait de lui apporter deux pièces de taffetas dont elle m'envoyait les échantillons.

Après avoir pris congé de toutes mes connaissances, je pris une lettre de crédit sur le banquier Greppi, et je partis pour cette capitale de la Lombardie.

Ma séparation d'avec Agathe me fit verser des larmes, mais moins abondantes que les siennes. Sa mère pleurait aussi beaucoup, car elle m'aimait et elle était reconnaissante de tout le bien qu'Agathe me devait. Elle me disait souvent qu'elle n'aurait jamais pu souffrir d'autre rivale que sa propre fille, tandis que celle-ci me répétait au milieu de ses sanglots qu'elle aurait mis son bonheur à ne jamais se séparer de moi.

Passano, que je n'aimais pas, avait sa famille à Gênes, je l'y envoyai en lui donnant de quoi vivre jusqu'à mon arrivée. Quant à mon valet de chambre, je le renvoyai pour de bonnes raisons, et j'en pris un autre, parce qu'il me fallait quelqu'un ; mais depuis que j'avais perdu mon Espagnol, aucun ne pouvait m'inspirer cette confiance qui rend moins désagréables les rapports qu'un maître est forcé d'avoir avec son serviteur.

Je partis avec un certain chevalier de Rossignan dont j'avais fait la connaissance, et nous passâmes par Casal pour y voir l'Opéra buffa.

Rossignan était très-bel homme, bon officier, aimant le vin et les femmes; et, quoiqu'il ne se piquât point d'être savant, il possédait par cœur la *Divine Comédie* de Dante; mais il ne savait que cela, car il n'avait pas lu d'autre livre; aussi était-elle son cheval de bataille, qu'il citait à tout propos, en donnant aux passages le sens qui convenait à ses idées du moment. Cette manie lui donnait un ridicule insoutenable dans la société; mais, tête à tête, il était fort amusant pour ceux qui connaissaient le grand poète et qui savaient admirer ses nombreuses et sublimes beautés. Néanmoins il me forçait à convenir avec moi-même de la vérité du proverbe qui dit qu'*il faut se garder de l'homme qui n'a lu qu'un seul livre*. Du reste, le chevalier Rossignan était homme d'esprit, homme d'État et homme aimable. Il a été avantageusement connu à Berlin, où il a été en qualité de ministre du roi de Sardaigne.

N'ayant rien trouvé d'intéressant à l'opéra de Casal, je me rendis à Pavie, où, quoique inconnu de tout le monde, on me présenta de suite à la marquise de Corti, dans sa grande et belle loge, où elle recevait tous les étrangers qui avaient l'air d'être quelque chose. En 1786, j'ai connu son digne fils, excellent homme qui m'honora de son amitié, et qui, jeune encore, est mort en Flandre général-major. Je l'ai pleuré amèrement; mais les larmes ne sont qu'un vain hommage qui ne nous rend point ceux qui nous les font verser. Ses vertus l'avaient rendu cher à tous ceux qui le connurent. S'il avait vécu, son mérite l'aurait porté au plus haut rang de la hiérarchie militaire.

Je ne m'arrêtai que deux jours à Pavie, mais il était écrit que ce temps suffirait pour y faire parler de moi.

Au second ballet de l'Opéra, une danseuse habillée en pèlerine, pendant qu'elle dansait un pas de deux, présentait son chapeau aux loges comme pour demander l'aumône. J'étais dans la loge de la marquise Corti. Lorsque la jeune danseuse me tendit son chapeau, je tirai ma bourse, et, par un mouvement d'ostentation et de bienfai-

sance dont certes je n'avais point calculé l'effet, je la laissai tomber dans son chapeau. Il y avait une vingtaine de ducats. La pèlerine la prit, me remercia en souriant, et le parterre d'applaudir à outrance. Je demandai au marquis Belcredi, qui était près de moi, si elle avait un amant. Elle a, me dit-il, un officier français qui n'a pas le sou; et, en achevant ces mots, il me le fit remarquer au parterre.

Rentré à l'auberge, je soupais avec M. Basili, colonel au service de Modène, lorsque la danseuse, accompagnée de sa mère et d'une jeune sœur, vint me remercier d'avoir été pour sa famille le ministre de la Providence; car, dit la pèlerine, nous sommes fort pauvres. Comme j'avais presque fini de souper, je les invitai toutes trois pour le lendemain après le théâtre, dans le seul objet d'ajouter à leur bonheur. Elles me promirent de venir.

Charmé d'avoir fait une heureuse à si peu de frais, sans avoir jeté le moindre dévolu sur elle, je venais de renvoyer l'hôte après lui avoir commandé le repas que je voulais donner à ces trois pauvres personnes, quand Clairmont, mon valet de chambre, vint me dire qu'un officier français demandait à me parler. Je le fis entrer, en lui demandant ce qu'il y avait pour son service.

— Monsieur le Vénitien, me dit-il, je viens vous proposer trois choses; vous en choisirez une à votre goût: faites avorter le souper de ce soir, ou invitez-moi à y prendre part, ou sortez avec moi pour aller mesurer nos épées.

Clairmont, qui dans ce moment arrangeait mon feu, ne me laisse pas le temps de répondre à ce fou: il prend une bûche enflammée et se précipite sur l'officier, qui ne jugea pas à propos de l'attendre. Heureusement pour lui, la porte de ma chambre était restée ouverte. Au bruit qu'il fit en arpentant les degrés, le sommelier sortit, et, croyant qu'il avait volé quelque chose, il l'arrêta; mais Clairmont qui le poursuivait armé de son tison, le lui fit relâcher.

Cette aventure devint dans un instant la nouvelle du jour. Mon valet, glorieux de son exploit et sûr de mon approbation, vint me dire que je pouvais sortir sans nulle

crainte, car l'officier ne devait être qu'un fanfaron, puis qu'il n'avait pas tiré son épée contre le sommelier qui, très-honnêtement, l'avait pris au collet, n'ayant qu'un couteau à la ceinture, selon la coutume du pays. En tout cas, ajouta-t-il, je sortirai avec vous. Je lui dis que pour cette fois il avait bien fait, mais qu'à l'avenir il ne devait pas se mêler de mes affaires.

— Monsieur, me répondit-il, vos affaires, en ce genre, sont les miennes; pour tout le reste je ne dépasserai pas les bornes de mon devoir. En disant cela, que je trouvais fort raisonnable sans le lui dire, il prit mes pistolets, et, trouvant le bassinet sans amorce, il me donna un coup d'œil en souriant et le garnit.

La plus grande partie des domestiques français, je veux dire de ceux qui sont bons, et je dois reconnaître qu'en général ils le sont plus qu'ailleurs, tous les bons domestiques français, dis-je, ressemblent à Clairmont, ils sont intelligents et dévoués; mais tous se croient plus d'esprit que leurs maîtres, ce qui arrive fort souvent; et quand ils sont sûrs de leur fait, ils deviennent les maîtres de leur maître, ils le tyrannisent, et vont même jusqu'à lui donner des marques de mépris que le sot croit devoir dissimuler. Quand le maître sait se faire respecter, les Clairmont sont excellents.

L'hôte de Saint-Marc, où j'étais logé, fit un rapport circonstancié à la police, et l'officier français fut chassé de la ville le même jour. A dîner, le colonel Basili, en me demandant le récit de mon aventure, me dit qu'il n'y avait qu'un officier français qui fût capable d'aller ainsi attaquer quelqu'un chez soi pour des raisons aussi futiles. Je ne fus pas du même avis que lui. Les Français sont braves, lui répliquai-je, mais en général ils sont polis et ont un tact parfait des convenances. La misère et l'amour, quand ils sont unis à un faux esprit de bravoure, produisent des extravagances dans tout l'univers.

A souper, la pèlerine me remercia de l'avoir délivrée de l'importunité de ce pauvre diable, qui l'ennuyait et l'épouvantait en la menaçant toujours de se tuer. Cette

femme, sans être belle, pouvait captiver, car elle avait de la grâce, de la gentillesse et de l'esprit, une bouche charmante et de grands yeux très-mobiles. Je pense que j'en aurais eu bon marché, car la reconnaissance avait déjà ouvert le chemin à l'amour; mais, ne voulant point prolonger mon séjour à Pavie, et, me piquant peut-être un peu aussi d'être généreux sans arrière-pensée, je la congédiai après souper en la remerciant beaucoup de la complaisance qu'elle avait eue. Elle parut un peu embarrassée de ma politesse, mais elle partit en me réitérant les expressions de sa reconnaissance.

Le jour après, j'allai dîner à la célèbre Chartreuse, et vers le soir j'arrivai à Milan, où je descendis chez le comte A. B., qui ne m'attendait que le lendemain.

M^{me} la comtesse, dont je m'étais créé une image enrichie de tout ce que l'imagination peut enfanter de plus parfait, trompa cruellement mon attente. Il en est presque toujours ainsi quand la passion lâche la bride à la fantaisie. La comtesse était jolie, quoique trop petite, et, malgré mon dépointement, j'aurais pu l'aimer; mais elle avait à la première vue un certain sérieux qui ne convenait pas à mon humeur, et qui m'indisposa contre elle.

Après les compliments d'usage, je lui dis qu'on allait lui présenter les deux pièces de taffetas dont elle avait bien voulu me donner la commission. Elle me remercia en ajoutant que son prêtre me rembourserait tout de suite le prix qu'elles m'avaient coûté. Après cela, le comte me conduisit à ma chambre, où il me laissa jusqu'à l'heure du souper. La chambre était belle et convenablement fournie, mais je ne m'y sentais pas à mon aise; et j'étais déterminé à déloger dès le lendemain si l'Espagnole ne changeait pas de ton. Je ne pouvais lui accorder que vingt-quatre heures.

Nous étions quatre à souper. Le comte, gai, empressé à me produire et à me dérober l'humeur de sa femme, ne cessait de me parler. Je lui répondais à l'unisson, mais en adressant toujours la parole à sa femme, afin de l'arracher à un silence qui devait lui faire du tort dans mon esprit.

Peines perdues ! la petite femme n'entrelardait nos propos que par quelques sourires qui effleuraient à peine ses lèvres, et par des monosyllabes d'une brièveté assommante, sans jamais détourner ses yeux de dessus les plats qu'elle trouvait insipides ; et c'est au prêtre, qui était le quatrième personnage de notre carré, qu'elle adressait ses plaintes, en lui parlant toutefois avec affabilité.

Quoique j'aimasse beaucoup le comte, j'étais forcé de trouver sa femme maussade, et cela m'affligeait. Je l'examinais avec attention dans l'espoir de trouver au moins dans ses charmes quelque raison de lui pardonner son humeur désagréable, quand je remarquai que, lorsqu'elle était sûre que j'étudiais son profil, elle tournait la tête du côté de l'abbé, lui adressant la parole à propos de rien, et se dérochant ainsi à mes regards avec une affectation marquée. Cela me piqua vivement, et je riais en moi-même soit de son mépris, soit de ses projets ; car, comme elle ne m'avait inspiré aucun intérêt à cœur, je me sentais à l'abri de toute peine qu'aurait pu me causer un système tyrannique. Après souper, on apporta les deux pièces de taffetas qui devaient servir à lui faire un domino sur papiers, selon la mode extravagante qui régnaît alors.

Le comte souffrait de voir que sa femme faisait si peu d'honneur aux éloges qu'il m'en avait faits : il vint m'accompagner dans ma chambre en me suppliant de pardonner à son humeur espagnole, et m'assurant que je la trouverais bonne dès que nous aurions fait plus ample connaissance.

Le comte était pauvre, sa maison était petite, ses meubles mesquins, la livrée de son laquais grêle et râpée, son linge de table usé ; sa vaisselle était de faïence, et l'une des filles de chambre de la comtesse faisait l'office de chef de cuisine. Du reste point d'équipage, pas même un cheval de selle. Clairmont m'apprit tout cela, en me disant qu'il était logé dans une petite chambrette contiguë à la cuisine et qu'il partageait ce gîte avec le domestique qui servait à table.

Quant à moi, n'ayant qu'une chambre et ayant trois

grosses malles, je me trouvais fort mal logé, et je me décidai à chercher autre part un logement plus conforme à mes habitudes.

Le comte, étant venu me donner le bonjour, me demanda ce que j'étais accoutumé de prendre à mon déjeuner.

— J'ai, mon cher comte, lui dis-je, de l'excellent chocolat de Turin pour toute la famille. Madame l'aime-t-elle ?

— Beaucoup, mais elle n'en prend point qu'il ne soit fait par sa femme de chambre.

— En voila six livres ; faites-moi le plaisir de les lui faire agréer ; mais dites-lui bien que, si elle fait mine de vouloir me payer, je le reprendrai.

— Elle l'acceptera, et je suis sûr qu'elle vous en remerciera. Voulez-vous que je me charge de faire remiser votre voiture ?

— Vous me ferez plaisir et vous m'obligeriez beaucoup de me procurer une belle voiture de remise et un valet de place dont vous puissiez me répondre.

— Vous serez servi.

Le comte venait de sortir quand l'abbé qui avait soupé avec nous vint me faire sa révérence. C'était un homme d'une quarantaine d'années, un abbé domestique comme on en trouve tant en Italie, qui, en revanche des soins qu'il donnait à l'économie de la maison, logeait et vivait avec ses maîtres. Le matin, il disait la messe dans une église voisine, et, le reste de la journée, il s'occupait du ménage ou était le très-humble valet de madame.

Dès que cet abbé se vit seul avec moi, il me pria sans façon de dire qu'il m'avait payé les trois cents livres de Milan, somme que coûtaient les deux pièces de taffetas, lorsque madame me demanderait si je les avais reçus.

— Peste ! monsieur l'abbé, lui répondis-je en riant, vous faites là un acte bien opposé à votre ministère. Comment ? vous me conseillez de mentir ! Non, monsieur ; si madame me fait cette impertinente interrogation, je lui répondrai la vérité, et cela m'amusera.

— Elle vous la fera, j'en suis sûr, et vous serez la cause qu'elle me maltraitera.

— Il n'y aura pas grand mal, l'abbé, si elle a raison.

— Mais malheureusement ce sera à tort.

— Eh bien ! allez lui dire que je lui en fais présent, et qu'au cas où elle ne veuille pas les agréer, je ne suis pas pressé pour le paiement.

— Je vois, monsieur, que vous ne connaissez pas cette dame et que vous n'êtes pas au fait des affaires de la maison. Je vais en parler à son mari.

Un quart d'heure après, le comte vint d'un air triste me dire qu'il me devait beaucoup d'argent qu'il espérait pouvoir me remettre dans le courant du carême, et qu'il me priait d'y ajouter le montant des deux pièces de taffetas. Je lui répondis en l'embrassant qu'il n'avait qu'à les compter lui-même, étant dans l'habitude de ne jamais écrire les sommes que j'étais trop heureux de pouvoir déboursier pour obliger mes amis. Si madame me demande si j'ai reçu l'argent en question, soyez sûr que je lui dirai que vous m'avez satisfait. Il sortit en versant des larmes de joie et de reconnaissance, tandis que je croyais lui en devoir du plaisir que j'avais à lui rendre service ; car il le méritait et je l'aimais.

En attendant l'heure du dîner, sachant que M^{me} la comtesse n'était pas visible, je me mis à écrire sur une petite table, tandis que Clairmont étala sur des chaises plusieurs de mes habits, des mantelets pour femmes et une superbe robe de gros de Tours ponceau, richement garnie de martre zibeline, laquelle avait été primitivement destinée à la malheureuse Corticelli. Je l'aurais donnée à Agathe, si j'avais continué de vivre avec elle ; et j'aurais mal fait, car une robe aussi magnifique ne pouvait convenir qu'à une femme de condition.

A une heure, je reçus de nouveau la visite du comte, qui m'annonça que sa femme venait me présenter le meilleur ami de la maison. C'est le marquis de Triulzi, homme à peu près de mon âge, grand, bien fait, un peu louche, à manières aisées et ayant tout l'air d'un seigneur. Il me dit qu'en même temps qu'il venait pour avoir l'honneur de faire ma connaissance, il venait aussi pour avoir le plaisir

de prendre un air de feu ; car, ajouta-t-il, il n'y a qu'une cheminée dans toute la maison, et c'est chez vous.

Toutes les chaises étant embarrassées, le marquis attira la comtesse et l'assit sur ses genoux comme une poupée ; mais elle, rougissant, se défendit et de force finit par se débarrasser. Le marquis partant d'un éclat de rire en voyant la comtesse embarrassée, elle lui dit :

— Est-il possible que, tout vieux que vous êtes, vous n'ayez pas encore appris à respecter une femme comme moi ?

— En vérité, comtesse, lui répliqua le marquis, c'est beaucoup vous respecter que de ne pas vouloir vous laisser debout quand je suis assis !

En attendant que Clairmont débarrassât les chaises, le marquis se mit à observer les mantelets et la belle robe, puis il me demanda si j'attendais quelque femme.

— Non, lui dis-je, mais j'espère trouver à Milan celle qui sera digne de ces présents.

Puis j'ajoutai ?

— J'ai connu à Venise le prince Triulzi. J'imagine qu'il est de votre famille ?

— Il le dit et cela se peut ; mais je ne crois pas être de la sienne.

Ce bon mot me fit sentir que je ne devais plus faire mention de ce prince.

— Vous devriez rester à diner, marquis, lui dit le comte A. B., et, comme vous n'aimez à manger que les mets préparés par votre cuisinier, envoyez chercher votre diner. Le marquis y consentit et nous fîmes bonne chère. La table fut couverte de beau linge et de belle vaisselle ; les bouteilles étaient coiffées et nombreuses et les valets lestes et bien vêtus. Cela me suffit pour juger sur quel pied le marquis était dans la maison. Ce seigneur fit avec esprit et gaieté tous les frais de la conversation, et la comtesse n'était pas épargnée dans ses plaisanteries ; aussi n'était-elle occupée qu'à lui reprocher la familiarité avec laquelle il la traitait. Cependant le marquis n'avait point l'intention de l'humilier, car il l'aimait ; mais il voulait la corriger de

sa hauteur fort déplacée. Quand il la voyait près d'éclater, il la calmait en lui disant que dans tout Milan il n'y avait pas un homme qui lui fût plus dévoué que lui, qui respectât davantage ses charmes et sa naissance.

Après diner, on annonça un tailleur qui venait prendre à madame la mesure du domino qui devait être fait pour le bal du surlendemain. Le marquis louant les couleurs et la beauté des étoffes, la comtesse lui dit que c'était moi qui les avais apportées de Turin, et à ce sujet elle me demanda si on m'avait donné mon argent.

— Votre époux a fait l'affaire, madame, lui dis-je, mais vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai pas.

— Quelle leçon ? me dit le marquis.

— J'avais espéré que madame m'aurait jugé digne de lui faire ce faible présent.

— Et elle l'a refusé ? Ah ! ah ! ah ! c'est ridicule.

— Cela ne devrait pas vous faire rire, dit la comtesse, mais vous riez de tout.

Pendant que le tailleur lui prit mesure, étant en corset et montrant sa belle gorge, elle se plaignit du froid. Le marquis, pour la réchauffer, mit ses mains dessus de l'air le plus naturel et comme accoutumé à ces sortes de familiarités. Mais l'Espagnole, que ma présence sans doute rendait honteuse, se mit en fureur et l'apostropha d'une manière affreuse ; le marquis reçut cette bordée d'injures en riant et comme un homme certain de dissiper l'orage à volonté. C'en était trop pour ne pas savoir à quoi m'en tenir sur leurs rapports.

Nous restâmes ensemble jusqu'au soir. Le marquis mena la comtesse à l'Opéra, et moi je montai dans ma chambre avec le comte jusqu'à ce que ma voiture fût prête pour nous y mener aussi. L'opéra était commencé quand nous y arrivâmes, et la première personne qui frappa mes regards sur la scène fut ma chère Thérèse Palesi, que j'avais laissée à Florence. Cette rencontre me fut agréable, et je prévis que nous renouvellerions nos doux tête-à-tête pendant notre séjour. Je fus assez discret pour ne parler au comte ni des charmes de sa femme, ni des affaires de sa maison.

Je voyais la place prise, et l'humeur capricieuse de la belle m'empêchait d'en devenir amoureux. Après le second acte, nous passâmes à la redoute, où je vis cinq ou six banques de pharaon ; j'y jouai, et après avoir perdu une centaine de ducats, comme pour payer ma bienvenue, je quittai.

Pendant le souper, la comtesse parut moins intraitable ; elle me fit un compliment de condoléance sur ma perte, et je lui répondis que je me félicitais d'avoir perdu, puisque cela me valait un compliment de sa part.

Le lendemain, dès que j'eus sonné, Clairmont m'annonça une femme qui désirait me parler.

— Est-elle jeune ?

— Jeune et belle, monsieur.

— A merveille ; fais-la entrer.

Je vois une fille simplement mise, qui me rappelle Lia, belle comme elle, grande et bien faite, mais avec moins de prétentions que la juive, car elle ne venait s'offrir que pour avoir soin de mon linge et de mes dentelles. J'en fus épris. Je prenais mon chocolat que Clairmont venait de m'apporter. J'invitai cette belle fille à s'asseoir sur mon lit, mais elle me répondit modestement qu'elle ne voulait pas me gêner et qu'elle reviendrait dès que je serais levé.

— Demeurez-vous loin, mademoiselle ?

— Je loge dans cette maison, au rez-de-chaussée.

— Êtes-vous seule ?

— Non, monsieur ; j'ai mon père et ma mère.

— Et comment vous appelez-vous ?

— Zénobie.

— Votre nom est joli comme vous. Voulez-vous me donner votre main à baiser ?

— Non, monsieur, me dit-elle en riant, car ma main est engagée.

— Vous êtes fiancée ?

— Oui, à un tailleur qui m'épousera avant la fin du carnaval.

— Est-il beau et riche, votre fiancé ?

— Il n'est ni riche ni beau.

- Et pourquoi l'épousez-vous donc ?
- Pour être maîtresse chez moi.
- Je vous approuve et je vous offre mon amitié. Allez vite me chercher votre tailleur ; je veux lui donner de l'ouvrage.

Aussitôt qu'elle fut sortie, je me levai, et j'ordonnai à Clairmont de mettre mon linge sur une table. J'étais à peine habillé lorsque Zénobie entra avec son tailleur. Je fus frappé du contraste ; c'était un petit homme rabougri, dont l'ensemble excitait à rire. Eh bien, M. le tailleur, vous allez épouser cette charmante fille ?

- Oui, monsieur. Les publications sont déjà faites.
- Vous êtes né coiffé pour avoir tant de bonheur. Quand l'épousez-vous ?
- Dans dix à douze jours.
- Pourquoi pas demain ?
- Vous êtes bien pressé, *illustrissimo*.
- A votre place, dis-je en riant, je le serais beaucoup. Vous allez me faire un domino pour le bal de demain.

— Volontiers, monseigneur, mais Votre Excellence me donnera le taffetas ; car il n'y a pas dans tout Milan un marchand qui voulût me faire crédit, et je ne suis pas assez riche pour faire une pareille avance.

— Quand vous serez marié, vous aurez de l'argent et du crédit ; en attendant voilà dix sequins.

Il partit tout heureux d'une si bonne aubaine.

Après avoir donné à Zénobie des dentelles à mettre à neuf, je lui demandai si elle espérait que son mari ne serait point jaloux.

— Il n'est ni jaloux ni amoureux, me dit-elle ; il ne m'épouse que parce que je gagne plus que lui.

— Telle que la nature vous a faite, vous auriez pu aspirer à une meilleure fortune.

— J'ai vingt-deux ans et j'ai assez attendu. Je suis fatiguée de mon état de fille. D'ailleurs si mon tailleur n'est pas beau, il a de l'esprit, et cela vaut peut-être mieux que les belles formes.

— Vous en montrez beaucoup vous-même. Mais pour-quoi diffère-t-il de vous épouser ?

— Parce qu'il est sans argent, et qu'à cause de ses parents il veut faire une belle noce. A vous dire la vérité, cela me fait plaisir.

— Je vous approuve encore, mais je ne conçois pas votre préjugé de refuser votre main à baiser à un honnête homme qui vous la demande.

— C'était une finesse de ma part, pour vous faire savoir que je me marie. Du reste, je suis sans sot préjugé.

— A la bonne heure. Je vous estime bien davantage maintenant. Dites à votre futur que, s'il veut me prendre pour parrain de la noce, j'en ferai tous les frais.

— Tout de bon ?

— Oui, tout de bon, je lui donnerai vingt-cinq sequins, mais à condition que tous seront dépensés pour la noce.

— Vingt-cinq sequins ! cela fera parler ; mais nous nous en moquerons. Je vous donnerai la réponse demain.

— Et un baiser de cœur en ce moment !

— Bien volontiers.

Zénobie partit toute joyeuse, et je sortis pour aller faire la connaissance de mon banquier et pour aller voir ma chère Thérèse. En arrivant chez cette femme charmante, que j'ai toujours tendrement aimée, sa jolie femme de chambre m'ayant reconnu me prit par la main et me conduisit au lit de sa maîtresse qui allait se lever. Elle me reçut avec cette tendre émotion qui prive de la parole, et qui ne laisse de force que pour s'embrasser.

Après nos mutuels transports, Thérèse me dit que depuis six mois elle ne vivait plus avec son mari, qui lui était devenu insupportable, et que, pour s'en débarrasser, elle lui faisait une pension au moyen de laquelle il vivait fort tranquillement à Rome.

— Où est Cesarino ? lui dis-je.

— Il est ici en pension, mon cher ami, et tu le verras quand tu voudras.

— Es-tu heureuse ?

— Très-heureuse. On dit que j'ai un amant, mais c'est

faux, et tu pourras venir me voir en toute liberté quand cela te fera plaisir.

Nous passâmes deux heures délicieuses à nous conter nos aventures depuis notre dernière rencontre; puis, la trouvant fraîche et belle comme aux temps de nos premières amours, je lui demandai si elle avait fait vœu de rester fidèle à son mari.

— A Florence, me dit-elle, j'en étais encore amoureuse; mais ici, si je te plais encore, nous pourrons renouer et vivre ensemble jusqu'à la mort.

— Je puis, ma chère Thérèse, te prouver de suite que tu n'as rien perdu dans mon cœur.

Elle ne me répondit qu'en se livrant à toutes mes caresses.

Après l'action et le repos, je la quittai amoureux comme je l'étais dix-huit ans plus tôt; mais mon ardeur trouva trop de diversion pour pouvoir durer longtemps.

La comtesse A. B. commençait à prendre un ton plus doux. — Je sais, me dit-elle avec un air de satisfaction, où vous avez passé deux heures; mais si vous aimez cette personne, il faut que vous cessiez de la voir, car son amoureux la quitterait.

— S'il la quittait, madame, je prendrais sa place.

— Vous faites bien de vous divertir en cherchant des femmes qui sachent mériter vos présents. Je sais que vous ne leur en faites qu'après avoir reçu des marques évidentes de leur tendresse.

— C'est mon principe, madame.

— C'est le vrai moyen de n'être jamais dupe. L'amant de la personne à laquelle vous avez fait une visite a eu une de nos dames qu'il a mise fort à son aise, mais que nous méprisons.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Ne trouvez-vous pas qu'elle s'est mésalliée? Greppi est un homme de rien, quant à sa naissance.

Sans m'étonner au nom de Greppi, je lui répondis qu'un homme n'avait pas besoin d'être de condition pour être un amant excellent, qu'il ne fallait pour cela qu'un beau phy-

sique et de l'or, et que les femmes qui pour cela méprisaient une tige leurs pareilles étaient des ridicules pétries d'orgueil ou rongées d'envie, et que j'étais persuadé que, si elles trouvaient des Greppi, toutes seraient heureuses de se mésallier.

Elle allait sans doute me répondre avec aigreur, car je l'avais vivement piquée; mais elle en fut empêchée par l'arrivée du marquis Triulzi, avec lequel elle sortit, et moi je suivis son mari dans une maison où nous trouvâmes un homme avec une centaine de sequins devant lui et qui avec cette petite somme taillait une banque de pharaon.

Je pris un livret et je jouai à petit jeu pour imiter les autres. Après avoir perdu vingt ducats, je quittai.

En allant à l'Opéra, mon pauvre comte me dit que j'étais la cause qu'il avait perdu dix ducats sur parole, et qu'il ne savait comment faire pour les payer le lendemain. Il me faisait pitié, et je les lui donnai sans lui faire la moindre observation, car la misère m'a toujours imposé du respect. Étant allé à l'Opéra, je perdis encore deux cents ducats à la même banque où j'en avais perdu cent le jour auparavant. Je riais de l'affliction de mon pauvre comte, qui ne savait pas que j'avais cent mille francs chez ce Greppi que son orgueilleuse femme trouvait être un homme de rien. Il ne savait pas non plus que je possédais pour plus de cent mille francs de bijoux.

La comtesse, qui m'avait vu perdre, crut pouvoir me demander si je voulais vendre ma belle robe de martre.

— On dit qu'elle vaut mille sequins.

— C'est vrai, madame, mais je vendrais tout avant de toucher aux effets que j'ai voués à votre beau sexe.

— Le marquis Triulzi en aurait grande envie pour en faire présent à quelqu'un.

— Je suis véritablement fâché, madame, de ne pas pouvoir la lui vendre.

Elle ne me dit plus rien; mais je vis à son air que mon refus la contrariait beaucoup.

En sortant de l'Opéra, je rencontrai Thérèse qui allait entrer dans sa chaise à porteurs. Je quitte le comte pour

aller lui dire que j'étais sûr qu'elle allait souper avec son ami. Elle s'approcha de mon oreille et me dit qu'elle allait souper seule, ou avec moi si j'avais le courage d'y aller. Je l'étonnai agréablement en acceptant. On t'attendra, me dit-elle. J'invitai le comte à se servir de ma voiture, je pris une chaise et j'arrivai chez Thérèse au moment où elle entrait.

Quelle heureuse soirée ! Nous rimes de tout notre cœur en nous communiquant nos pensées. — Je sais, me dit-elle, que tu es amoureux de la comtesse A. B., et j'étais certaine que tu n'oserais pas venir souper avec moi.

— Et moi, ma chère, sachant que Greppi est ton amant, j'ai cru t'embarrasser en acceptant ton invitation.

— Greppi est mon ami ; et s'il m'aime autrement que d'amitié, je le plains, car jusqu'à présent il n'a pas trouvé le secret de me séduire.

— Crois-tu qu'il puisse le trouver ?

— Difficilement, car je suis riche.

— Mais Greppi est encore plus riche que toi.

— Oui, mais je doute qu'il m'aime plus que son argent.

— Je t'entends, femme admirable : tu le rendras heureux s'il a assez d'amour pour se ruiner.

— Tu as deviné ; mais cela n'arrivera pas. En attendant, mon cher ami, nous voilà ensemble après un divorce de près de vingt ans. Tu me trouveras la même, j'en suis sûre.

— C'est un privilège que la nature n'a accordé qu'à ton sexe. Tu me trouveras différent, et mon cœur, qui seul n'a pas changé, en gémira ; mais tu feras des miracles.

C'était là une galanterie, car, pour des miracles, elle n'en fit pas. Après un souper succulent, nous passâmes deux heures dans les plus douces fureurs ; mais ensuite Morphée s'empara de nos sens. A notre réveil, nous renouvelâmes avec succès nos tendres ébats ; et je ne la quittai qu'après lui avoir donné un bonjour égal en vigueur au bonsoir qui nous avait procuré quatre ou cinq heures de sommeil.

En rentrant chez moi, j'y trouvai la belle Zénobie, qui

me dit que son tailleur était prêt à l'épouser le dimanche suivant si mon offre n'était pas un pur badinage. Pour te convaincre du contraire, ma belle amie, voici vingt-cinq sequins. Pleine de reconnaissance, elle se laissa tomber dans mes bras, et je dévorai de mes baisers de feu sa bouche et sa superbe gorge. Thérèse m'avait épuisé, aussi je ne cherchai pas à pousser plus loin la plaisanterie ; mais elle dut attribuer ma retenue à ma porte ouverte. Une longue toilette me remit en air de fraîcheur ; et, pour réparer mes forces, je fis une longue promenade en voiture découverte.

A mon retour, je trouvai chez le comte le marquis Triulzi, qui, à son ordinaire, faisait endéver la comtesse. C'était lui qui fournissait la table ce jour-là ; aussi le diner fut-il gai et succulent.

Le discours étant tombé sur ma robe, la comtesse en vraie étourdie, lui dit que je l'avais destinée à la dame qui me rendrait amoureux et heureux.

A ce propos, le marquis me dit, avec une exquise politesse, que je méritais des faveurs à meilleur marché. — Il y a apparence, me dit la comtesse, que vous en ferez présent à la personne chez laquelle vous avez passé la nuit.

— Impossible, madame, car j'ai passé la nuit à jouer.

Dans ce moment, Clairmont vint me prévenir qu'il y avait un officier qui désirait me parler. Je sors, et je vois un beau garçon qui, pour premier compliment, m'embrassa. Je le reconnus pour Barbaro, fils d'un noble Vénitien et frère de la belle et célèbre M^{me} Gritti Sgombro dont j'ai parlé il y a dix ans, et dont l'époux malheureux mourut à la citadelle de Cattaro, où il avait été enfermé comme prisonnier d'État. Mon jeune compatriote était aussi en disgrâce auprès de nos despotes inquisiteurs d'État. Nous étions bons amis à Venise l'année avant ma détention ; mais je n'en avais plus entendu parler.

Barbaro me conta d'abord les principaux accidents de sa vie assez aventureuse, et me dit qu'il se trouvait alors au service du duc de Modène, gouverneur de Milan. Je

vous ai vu jouer malheureusement à la banque de Canano, ajouta-t-il, et le souvenir de notre ancienne amitié m'a engagé à venir vous proposer un moyen sûr de gagner beaucoup d'argent. Pour cela il faut que vous me permettiez de vous présenter à une société composée de beaucoup de jeunes gens riches qui aiment le jeu et qui ne peuvent que perdre.

— Où est cette société?

— Dans une maison très comme il faut. Si vous consentez à ma proposition, je taillerai moi-même, et je suis sûr de gagner. Je n'ai besoin de vous que pour fournir les fonds de la banque, dans laquelle vous ne m'accorderez que le quart du gain.

— Je devine que vous tenez bien les cartes.

— Vous ne vous trompez pas. C'était me dire qu'il filait avec adresse, ou, en d'autres mots, qu'il corrigeait adroitement la fortune. Il finit par me dire que je trouverais dans cette maison des objets dignes de mes attentions.

— Mon cher compatriote, je me déciderai à ce que vous me proposez quand j'aurai vu la compagnie à laquelle vous voulez me présenter.

— Voulez-vous vous trouver demain à trois heures au Café du Théâtre?

— Volontiers, mais j'espère avoir l'honneur de vous voir cette nuit au bal.

Le fiancé de Zénobie m'apporta mon domino; la comtesse avait déjà le sien. Le bal ne commençant qu'après l'opéra, j'y allai pour entendre chanter Thérèse. Dans l'entr'acte, ayant encore perdu deux cents sequins, je me retirai pour m'habiller et puis retourner au bal. La comtesse, qui était déjà prête, me dit que, si je voulais avoir la complaisance de la conduire au bal et de la ramener dans ma voiture, elle n'enverrait pas chercher celle du marquis Triulzi. Je lui répondis que j'étais tout à son service.

Imaginant que la belle Espagnole ne m'avait donné la préférence que pour me fournir l'occasion de m'émanci-

per, dès que nous fûmes côte à côte en voiture, je lui dis qu'il ne tenait qu'à elle d'avoir ma robe, et que je ne lui demandais en échange que l'honneur de coucher une nuit avec elle.

— Vous m'insultez cruellement, monsieur, me dit-elle; et cela m'étonne d'autant plus que ce ne saurait être par ignorance.

— Je sais tout, belle comtesse; mais avec de l'esprit vous pouvez dissimuler l'insulte, me la pardonner même, et, foulant aux pieds un sot préjugé, gagner ma robe et me rendre heureux pendant une nuit tout entière.

— On peut faire tout cela quand on aime: mais convenez que votre style grossier est bien plus fait pour vous faire haïr que pour vous faire aimer.

— J'ai adopté ce style parce que je n'aime pas à faire le pied de grue; les longueurs me dessèchent. Avouez à votre tour, aimable comtesse, que vous seriez bien aise de me voir amoureux et timide.

— Cela me serait égal; car, tel que vous êtes, je sens que je ne pourrais jamais vous aimer.

— Nous sommes très-d'accord sur ce point, car je ne vous aime pas plus que vous ne m'aimez.

— Bravo! Cependant vous dépenseriez mille sequins pour passer une nuit avec moi?

— Ce n'est pas pour le plaisir; car je ne voudrais coucher avec vous que pour vous humilier et mortifier votre orgueil insupportable et si mal placé.

Dieu sait ce que la fière Espagnole m'aurait répondu, si la voiture ne se fût arrêtée en ce moment à la porte du théâtre. Nous nous séparâmes, et, après m'être ennuyé à courir dans la foule, je montai à la salle de la redoute, espérant me refaire de mes pertes des jours précédents. J'avais sur moi plus de cinq cents sequins. J'étais bien en fonds; mais, en y allant de ce train-là, je courais vers le précipice. Je m'assis à la banque de Canano, et, voyant que je n'étais connu que de mon pauvre comte qui me suivait à la piste, j'augurai bien de ma soirée. Ne pontant que sur une carte, je passai quatre heures sans pou-

voir perdre ce que j'avais, ni manger mille sequins comme je le voulais. Vers la fin, voulant forcer la fortune, je me la rendis contraire, et je laissai tout mon or à la banque. Je rentrai dans la salle où la comtesse m'avait rejoint, et nous retournâmes à la maison.

Quand nous fûmes en voiture, elle me dit : — Je vous ai vu perdre un trésor, et j'en suis bien aise. Le marquis vous donnera mille sequins de votre robe, et cette robe vous portera bonheur.

— Et à vous aussi, car vous aurez ma robe.

— Cela peut être.

— Madame, vous ne l'aurez jamais par ce moyen-là, et vous connaissez l'autre. Sachez que je méprise mille sequins.

— Et moi vos présents et votre personne.

— Libre à vous, et libre à moi de vous rendre la pareille.

Ce fut avec ces douceurs que nous arrivâmes à la maison. En entrant dans ma chambre, j'y trouvai le comte avec une mine allongée qui annonçait l'envie de me plaindre; mais il ne l'osait pas. Ma bonne humeur lui donna du courage et il me dit :

— Vous pouvez avoir mille sequins de Triulzi; cela vous refera.

— Pour ma robe, n'est-ce pas?

— Oui.

— J'aimerais mieux en faire présent à votre femme; mais elle m'a dit qu'elle la mépriserait si elle la recevait de mes mains.

Cela m'étonne, car elle en est folle. Je ne sais pas comment vous avez blessé son humeur altière. Vendez-la, croyez-moi, prenez mille sequins.

— Je vous répondrai demain.

Après avoir dormi quatre ou cinq heures, je m'habilai en redingote pour aller chez Greppi; car je n'avais plus d'argent. Je pris mille sequins, en le priant de ne faire connaître mes affaires à personne. Il me répondit que mes affaires étaient les siennes et que je pouvais

compter sur le secret. Il me fit compliment sur le cas que M^{me} Palesi faisait de moi ; et il me dit qu'il espérait que nous souperions ensemble avec elle. — Cette partie, lui dis-je, me fera beaucoup de plaisir. En sortant de chez lui, j'allai faire une visite à Thérèse ; mais, comme elle avait du monde, je n'y restai que peu d'instant. Je fus bien aise de m'apercevoir qu'elle ne savait rien ni de mes pertes ni de mes affaires. Elle me dit que Greppi désirait que nous soupassions chez elle, et qu'elle m'avertirait du jour. En rentrant chez moi, je trouvai le comte établi près de mon feu. — Ma femme est furieuse contre vous, me dit-il, et elle ne veut pas m'en dire la raison.

— La raison, mon cher comte, est que je ne veux pas qu'elle tienne la robe d'un autre que de moi. Elle m'a dit qu'elle me mépriserait si je lui en faisais don ; y a-t-il là de quoi être furieuse ?

— Ou c'est folie, ou je n'y comprends rien. Mais faites, je vous prie, attention à ce que je vous dis. Vous méprisez mille sequins, et je vous fais mon compliment. Si vous êtes en état de mépriser une somme qui me rendrait heureux, sacrifiez à l'amitié une vanité mal entendue, je crois ; prenez du marquis les mille sequins que vous me prêterez, et souffrez que ma femme ait la robe, car il est certain qu'il la lui donnera.

Cette proposition me fit partir d'un éclat de rire ; car certes il y avait de quoi exciter l'hilarité d'un hypocondriaque, et je n'étais rien moins que cela. Cependant je repris mon sérieux en voyant le pauvre comte tout rouge de honte. Je l'embrassai affectueusement pour le tranquilliser, mais ensuite j'eus la barbarie de lui dire : — Je veux bien, sans la moindre vanité, me prêter à cet arrangement. Je vendrai la robe au marquis quand vous voudrez, mais je ne vous prêterai pas les mille sequins ; je vous en ferai présent dans la personne de votre femme, tête à tête, mais en les recevant il faut non-seulement qu'elle soit bonne et complaisante, mais encore douce comme un mouton. Voyez, mon cher comte, à arranger cela ; c'est mon dernier mot.

— Je verrai, me dit le pauvre mari; puis il sortit.

Barbaro avait été exact; il m'attendait au rendez-vous. Je le fis monter dans ma voiture, et il me mena à une maison au bout de Milan. Nous montâmes au premier, et là il me présenta d'abord un beau vieillard et une dame d'une figure très-respectable, puis à deux cousines charmantes. Il m'annonça comme un Vénitien qui, comme lui, avait le malheur d'être dans la disgrâce des inquisiteurs d'État; mais il ajouta qu'étant riche et garçon, je pouvais me moquer des bonnes grâces de leurs seigneuries.

Il m'annonça pour riche, et j'en avais l'air. Mon luxe était éblouissant. Mes bagues, mes tabatières, mes chaînes de montre en brillants, ma croix de diamants et de rubis que je portais en sautoir à un large ruban ponceau, tout cela me donnait l'air d'un personnage important. Cette croix était l'ordre de l'Éperon que j'avais reçu du pape; mais, comme j'avais eu le soin d'en faire ôter l'éperon, on ne devinait pas, et cela flattait mon amour-propre. Ceux qui étaient curieux n'osaient pas s'informer à moi-même; car on ne demande pas plus à un cavalier : — Quel est cet ordre? qu'on ne dit à une dame : Quel âge avez-vous? Je cessai de porter cette sotte croix en 1765, lorsque, me trouvant à Varsovie, le prince palatin de Russie me dit tête à tête que je ferais bien de me défaire de cette drogue. — Elle ne vous sert, me dit-il, que pour éblouir les sots, et ici vous n'aurez pas besoin d'avoir affaire à eux. Je suivis son conseil, car c'était une tête profonde. Ce fut lui cependant qui ôta la première pierre du piédestal qui soutenait le royaume de Pologne. Il le précipita par les mêmes moyens qu'il employa pour le rendre plus grand.

Le vieillard auquel Barbaro me présenta était un marquis. Il me dit qu'il connaissait Venise, et que, n'étant pas de l'ordre des patriciens, je ne pouvais vivre que plus heureux dans les pays étrangers. Il m'offrit sa maison et tous les services qui pouvaient dépendre de lui.

Les deux jeunes marquises m'avaient enchanté; c'étaient deux beautés parfaites qui tenaient de l'idéal. Il me tar-

daît de pouvoir m'informer d'elles à quelqu'un qui les connaît de près ; car je n'avais pas de confiance dans Barbaro.

Une demi-heure après, les visites commencèrent à venir à pied et en voiture. Plusieurs jeunes demoiselles, fort jolies, bien parées ; de jeunes gens bien mis et tout empressés à l'envi à faire leur cour aux deux cousines, selon celle à laquelle l'amour ou la politesse les forçait à donner la préférence. Nous étions une vingtaine de personnes en tout. On se mit autour d'une grande table et on commença à jouer un jeu appelé la banqueroute. Après m'être amusé deux heures à perdre quelques sequins, je sortis avec Barbaro et nous allâmes à l'Opéra.

— Les deux jeunes marquises, dis-je à mon compatriote, me semblent être deux anges incarnés. Je leur offrirai mes hommages, et en peu de jours je verrai si elles sont à ma portée. Quant au jeu, je vous prêterai deux cents sequins, mais je ne veux pas les perdre ; ainsi il faut que vous me les cautionniez dans les formes les plus légales.

— J'y consens de bon cœur, bien certain de vous les rendre avec un fort intérêt.

— Je veux au reste qu'au lieu de vingt-cinq pour cent sur le bénéfice, vous partagiez par moitié ; mais j'y mets pour condition que personne ne pourra soupçonner que je suis pour quelque chose dans le jeu, car si je m'aperçois du moindre soupçon je ponterai fort et pour mon propre compte.

— Vous pouvez être d'autant plus sûr de ma discrétion que je suis intéressé à ce qu'on croie que les fonds m'appartiennent.

— Je vous entends. Venez donc demain matin de bonne heure, apportez-moi des gages acceptables, et je vous donnerai de l'argent. Il m'embrassa dans la joie de son cœur.

L'image des deux belles marquises me trottaît dans la tête, et je pensais à m'aller informer d'elles auprès de Greppi, lorsque j'aperçus Triulzi au parterre de l'Opéra. M'ayant aperçu en même temps et me voyant seul, il s'approcha de moi, en me disant d'un air gai qu'il était sûr

que j'avais mal diné, et que je lui ferais plaisir en allant dîner chez lui tous les jours.

— Vous me faites rougir, M. le marquis, de ne vous avoir point encore rendu mes devoirs chez vous.

— Il n'y a pas de devoirs entre bons vivants qui apprécient le monde ce qu'il vaut.

— Sous ce rapport nous sommes à l'unisson.

— A propos, j'ai appris que vous vous êtes déterminé à me céder la robe; je vous en suis très-reconnaissant, et je vous en donnerai quand vous voudrez les quinze mille livres qu'elle vaut.

— Vous pourrez la faire prendre demain matin.

Là-dessus il me conta brièvement plusieurs petites anecdotes relatives à des dames que nous voyions aux premières loges, et dont je m'étais montré curieux. Saisissant cette veine: — J'ai vu dans une église, lui dis-je, deux jeunes beautés dans toutes les formes. Une personne qui était à mon côté m'a dit qu'elles sont cousines et qu'elles s'appellent les marquises Q. et F.; les connaissez-vous? J'en suis très-curieux.

— Je les connais; elles sont charmantes. Il n'est pas difficile d'être admis auprès d'elles; et je crois qu'elles sont sages, car jusqu'ici rien n'a circulé sur leur compte. Je sais cependant que M^{lle} F. a un amant; mais c'est dans le plus grand secret, car c'est le fils unique d'une de nos premières familles. Malheureusement ces jeunes personnes ne sont pas riches; cependant comme elles ont beaucoup d'esprit, à ce qu'on m'a assuré, elles peuvent aspirer à de bons partis. Si vous en êtes curieux, je vous procurerai quelqu'un qui vous introduira chez elles.

— Je ne suis pas encore bien déterminé, car il est possible que je les oublie facilement, ne les ayant qu'entre-vues. Au reste, je vous remercie infiniment de vos offres obligeantes.

Après le ballet, je montai à la redoute, et j'entendis trois ou quatre *le voilà*. Le banquier me fit une révérence de tête et m'offrit une place auprès de lui; je m'assis et, au lieu d'un livret, il me donna un jeu de cartes. Je pontai, et

cela avec un malheur si constant, qu'en moins d'une heure je perdis sept cents sequins. J'aurais probablement perdu le reste, si Canano, obligé de se lever, n'avait pas remis les cartes à un homme dont la figure me déplut. Je me levai, et, rentré chez moi, je me couchai à l'instant, afin de n'être pas obligé de dissimuler ma mauvaise humeur.

Le lendemain matin, Barbaro vint prendre les deux cents sequins que je lui avais promis. Il me garantit le paiement de cette somme en me donnant le droit de séquestrer ses appointements jusqu'à l'acquit complet de sa dette. Je ne crois pas qu'en cas de malheur j'eusse pu me résoudre à exercer mes droits; mais j'avais voulu lui imposer un frein. En sortant je passai chez Greppi, où je pris deux mille sequins en or.

CHAPITRE X.

La comtesse humiliée. — La noce de Zénobie au casino des Pommes. — Pharaon. — Conquête de la belle Irène. — Projet de mascarade.

En rentrant au logis, je trouvai le comte avec un domestique du marquis Triulzi, qui me remit un billet dans lequel son maître me priait de lui envoyer la robe, ce que je fis dans l'instant.

— Le marquis dinera avec nous, me dit le comte, et sans doute il vous portera le montant de ce beau bijou.

— Vous trouvez donc que c'est un bijou? lui dis-je.

— Oui, et digne d'une reine.

— Je voudrais, mon cher comte, que ce bijou eût la vertu de vous donner une couronne; cette coiffure en vaudrait certainement bien une autre.

Le pauvre diable comprit l'allusion, et, comme je l'aimais, je me reprochai de l'avoir humilié sans intention; mais je m'étais abandonné sans réflexion au plaisir de lâcher un bon mot. Je me hâtai d'effacer l'impression douloureuse que j'avais pu lui causer en lui disant qu'aussitôt

que le marquis m'aurait payé, je m'empresserais de porter l'argent à la comtesse.

— Je lui ai parlé, me répondit le comte, et votre proposition l'a fait rire; mais je suis sûr qu'elle se décidera quand elle se verra en possession de la robe.

C'était un vendredi. Le marquis envoya un superbe dîner en poissons, et bientôt il arriva lui-même avec la robe dans un panier. Le présent en fut fait dans toutes les formes à l'orgueilleuse Espagnole, qui s'évertua en remerciements, que le donneur reçut en riant et comme un homme accoutumé à ces sortes de choses; mais il finit par lui dire, ce qui n'était pas flatteur, que si elle était sage elle la vendrait, parce que tout le monde, sachant qu'elle n'était pas riche, la blâmerait de la porter. Mais le conseil ne fut pas trouvé bon, car elle lui dit mille injures, et entre autres qu'il fallait qu'il fût un grand fou, puisque, jugeant que la robe ne lui convenait pas, il était assez mal avisé que de lui en faire présent.

Ils en étaient au plus fort de la dispute quand la marquise de Menafoglio se fit annoncer. Dès qu'elle fut entrée, la robe qui était étalée sur une table attira ses regards, et, la trouvant superbe, elle dit :

— Voilà une robe que j'achèterais volontiers.

— Je ne l'ai pas achetée pour la revendre, dit la comtesse avec aigreur.

— Pardon, madame, dit la marquise, je l'ai crue à vendre, et je suis fâchée de m'être trompée.

Le marquis, qui n'aimait pas à dissimuler, se mit à rire, et la comtesse, sentant qu'elle allait se donner un ridicule, se contint, et la conversation changea d'objet. Mais après le départ de la marquise, l'Espagnole donna un libre cours à sa colère, en prodiguant au marquis les injures et les reproches de ce qu'il avait ri. Comme le marquis ne répondait à ces invectives que par des mots piquants revêtus des formes d'une politesse exquise, la comtesse finit par dire qu'étant fatiguée elle allait se coucher.

Quand elle fut sortie, le marquis me remit les quinze mille livres en me disant qu'elles me porteraient bonheur à

la banque de Canano, qui, ajoutait-il, m'aimait beaucoup, et qui l'avait prié de me mener à dîner chez lui, ne pouvant pas me donner à souper, vu qu'il était obligé de passer les nuits à la redoute.

— Je vous serai obligé, monsieur le marquis, de dire à Canano que je dînerai avec lui quand il voudra, excepté après-demain, car je suis engagé à une noce au casino des Pommes.

— Je vous félicite, me dirent le comte et le marquis, ce sera sans doute fort agréable.

— Je n'en doute pas, et, pour mon compte, je m'attends à y trouver du plaisir.

— Ne pourrions-nous pas en être?

— Le désirez-vous tout de bon?

— Tout de bon.

— Eh bien ! je m'engage à vous faire inviter par la belle épousée en personne, mais à condition que la comtesse consente à y venir aussi. Je vous prévien que la société ne sera composée que de braves gens de la basse classe, et que je ne souffrirais pas qu'ils fussent humiliés.

— Je m'engage, dit le marquis, à persuader la comtesse

— Fort bien ; et, pour vous rendre la chose plus facile, je vous dirai qu'il s'agit de la noce de la belle Zénobie.

— Bravo ! s'écria-t-il ; je n'ai plus de doutes : la comtesse sera des nôtres.

Le comte, étant sorti, rentra un instant après avec Zénobie. Le marquis, lui ayant adressé des compliments, l'encouragea à inviter la comtesse ; et comme elle paraissait hésiter, il la prit par la main et la mena dans la chambre de la fière Espagnole. Une demi-heure après, ils rentrèrent en nous annonçant que madame avait daigné accepter.

Quand le marquis fut parti, le comte me dit que, si je n'avais rien de mieux à faire, je pouvais aller tenir compagnie à sa femme pendant qu'il irait vaquer à quelques affaires.

— Mon cher, lui dis-je, j'ai les mille sequins dans ma poche, et, si je la trouve raisonnable, je suis prêt à les lui laisser.

— Attendez que j'aïlle lui parler.

— Allez.

Pendant que le comte était avec sa femme, je passai dans ma chambre, où je déposai l'or que le marquis Triulzi m'avait remis, et je pris les quinze mille livres en billets de banque que j'avais retirés de chez Greppi.

Je venais de refermer ma cassette au momont où Zénobie vint m'apporter mes manchettes. Elle me demanda si je voulais acheter une pièce de belle batiste, et lui ayant dit que oui, elle sortit et revint l'instant d'après avec des flambeaux et la pièce de batiste

L'ayant trouvé belle, je l'achetais pour dix-huit sequins, et je lui dis :

— Cette batiste est à toi, ma chère Zénobie, si tu consens à me rendre heureux dans ce moment.

— Je vous aime, me répondit-elle, mais vous me feriez plaisir si vous vouliez attendre après la noce.

— Non, ma chère amie, je suis extrêmement pressé. De suite ou jamais, car je meurs. Tiens, vois dans quel état je suis.

— Je le vois bien, mais c'est impossible.

— Eh ! pourquoi impossible ? Crains-tu que ton futur ne s'aperçoive de quelque chose ?

— Oh ! non. Et quand bien même il s'en apercevrait, je le trouverais bien plaisant d'être susceptible, et, s'il osait me le dire pour me faire des reproches, il ne m'aurait jamais à sa disposition.

— Fort bien, ma chère, car les restes vaudront encore mieux que lui. Eh bien donc ! viens.

— Mais je crois au moins qu'il faudrait fermer la porte.

— Non, on pourrait entendre la serrure, et on soupçonnerait Dieu sait quoi. Sois sûre qu'il ne viendra personne.

Pendant cela je l'avais attirée à moi, et la trouvant douce comme un agneau et amoureuse comme une colombe, le sacrifice fut consommé avec abondance de part et d'autre. Dans l'intervalle qu'exigea le premier élan, je dévoilai toutes ses beautés, et, amoureux fou comme je l'avais

été cent fois, je lui dis qu'elle était digne de me captiver et qu'elle devait envoyer paitre son tailleur pour vivre avec moi. J'eus le bonheur qu'elle ne crut pas mon ardeur éternelle. Après un second assaut dans toute la volupté de deux cœurs passionnés, je fis halte, enchanté et fort étonné que le comte ne fût pas venu interrompre ma jouissance. Je crus qu'il était sorti, et je le dis à Zénobie, qui partageant mon assurance, m'accabla de caresses. Je me mis alors à mon aise, et l'ayant dépouillée de ses importuns vêtements je me livrai à tous les jeux que l'amour indique pour préparer le réveil des sens, et puis je m'abandonnai pour la troisième fois à tous les transports de l'ardeur amoureuse, faisant adopter à ma belle toutes les postures qu'une longue expérience m'avaient rendues familières et que je savais être les plus propices au complément de la volupté.

Nous fûmes une heure entière à nous donner des témoignages de notre ardeur réciproque ; mais Zénobie, dans la force de l'âge et toute neuve, ne dissimulait point ses fréquentes défaites, tandis que moi je prolongeais le bonheur pour atteindre un troisième terme.

Au moment où je perdais l'existence pour la troisième fois et que Zénobie me prodiguait la sienne pour la quatrième, j'entendis la voix du comte. Je le dis à Zénobie qui l'avait entendue comme moi, et, nous étant rajustés à la hâte, je lui comptai dix-huit sequins, et elle partit très-satisfaite.

Le comte entra un moment après en riant, en me félicitant, et me disant qu'il avait tout vu par une fente qu'il me montra, m'assurant qu'il ne s'était point ennuyé.

— J'en suis bien aise, mon cher comte ; mais vous serez discret.

— Cela va sans dire. Ma femme, me dit-il, sera fort contente que vous lui teniez compagnie. Puis il ajouta en riant : — Et je suis fort content aussi.

— Voilà, lui dis-je, un mari philosophe ; mais je crains bien qu'après ce que vous venez de voir je ne sois un peu maussade auprès de la comtesse.

— Au contraire, un doux souvenir de bonheur vous rendra aimable.

— D'esprit, peut-être, mais du reste...

— Vous vous tirerez d'affaire en homme expert.

— Ma voiture est à votre disposition, mon cher comte; servez-vous-en, car je ne sortirai plus aujourd'hui.

J'entrai doucement chez madame, et la trouvant dans son lit, je m'informai affectueusement de sa santé.

— Je me porte à merveille, me dit-elle en riant de l'air le plus agréable; mon mari m'a rendu la santé.

Tout en causant, je m'étais assis sur son lit, et elle n'en avait point témoigné de l'humeur. C'était de bon augure.

— Est-ce que vous ne sortirez plus? me dit-elle. Vous êtes en robe de chambre et tout décoiffé.

— Je me suis endormi sur mon lit, et, en me réveillant, j'ai décidé de vous tenir compagnie, si vous voulez être bonne et douce autant que vous êtes belle.

— Si vous avez de bons procédés à mon égard, vous pouvez être certain de me trouver toujours honnête.

— Et vous m'aimerez?

— Cela dépendra de vous. Vous me sacrifiez ce soir le comte Canano?

— Oui, bien volontiers. Il m'a gagné déjà beaucoup d'or et je prévois qu'il me gagnera demain quinze mille livres que j'ai ici. Ce sont celles que le marquis Triulzi m'a données pour la robe que vous n'avez pas voulu recevoir de mes mains.

— Vous feriez bien mal d'aller perdre cette jolie somme.

— Vous avez bien raison; et cela n'arrivera pas si vous êtes complaisante, car je vous les destine. Permettez-moi d'aller fermer votre porte.

— Pourquoi?

— Parce que je meurs de froid et de désirs, ma belle comtesse, et que je veux me réchauffer sous votre couverture.

— Je ne souffrirai jamais cela.

— Je ne veux point vous faire violence. Adieu, madame; je vais me chauffer devant mon feu, et de

main j'irai faire la guerre à la banque de Canano.

— Vous êtes pourtant un vilain homme. Restez, votre conversation m'est agréable.

Alors, sans plus de propos, je fermai la porte, et la voyant le dos tourné vers moi, je me débarrassai promptement de mes habits, et me voilà à côté d'elle. Elle avait pris son parti, et me laissa faire tout ce que je voulus ; mais Zénobie m'avait épuisé. Tenant les yeux baissés, elle se laissa mettre dans toutes les positions que peut indiquer le code de la lubricité, tandis que ses deux mains, qu'elle m'avait abandonnées, me magnétisaient dans tous les sens ; mais rien n'y fit, mon engourdissement était complet, et la possession de tous ses charmes fut impuissante pour donner de l'activité à l'instrument sans lequel l'opération était impossible.

Sans doute la fine Espagnole sentait vivement l'affront que ma faiblesse faisait à ses beautés ; sans doute je trompais cruellement les désirs que mes attouchements faisaient naître peut-être malgré elle, car plus d'une fois je sentis mes doigts inondés d'une liqueur qui témoignait évidemment qu'elle n'était point passive ; mais elle avait la force de dissimuler en faisant semblant de dormir. Piqué de voir qu'elle pouvait feindre à ce point l'insensibilité, je m'attaquai à sa tête ; mais ses lèvres dont elle m'abandonna l'usage, et dont j'abusai à outrance, ne produisirent pas plus d'effet que les autres parties de son corps. Je me surpris un instant de dépit de ne pouvoir opérer en moi le miracle de la résurrection et je me décidai à quitter une partie dans laquelle je jouais un rôle pitoyable ; mais je ne sus pas me montrer généreux, et, pensant atténuer ma honte, j'achevai d'humilier la comtesse par ces mots, que je me suis heureusement reprochés depuis : Ce n'est pas ma faute, madame, si vos charmes ont si peu de pouvoir sur mes sens. Voici quinze mille francs pour vous consoler. Après cette belle apostrophe, je partis.

Mes lecteurs doivent me détester, et surtout mes lectrices, si jamais j'en ai ; je le sens, je les approuve, parce que je les conçois ; mais qu'ils me fassent la grâce de sus-

pendre leur haine. Ils verront un peu plus tard si l'instinct ne me servait pas d'une façon presque prophétique.

Le lendemain, de très-bonne heure, le comte entra dans ma chambre avec le contentement peint sur la figure. — Ma femme, me dit-il, se porte fort bien, et m'a chargé de vous souhaiter le bonjour. C'est à quoi j'étais loin de m'attendre, et j'en éprouvai quelque étonnement. — Je suis enchanté, ajouta-t-il, de ce que les quinze mille livres que vous lui avez laissées ne soient point celles que vous avez reçues du marquis. J'espère, comme Trulzi vous l'a dit, que son argent vous portera bonheur cette nuit. — Je n'irai pas à l'Opéra, lui dis-je, mais bien au bal, où je ferai de mon mieux pour n'être connu de personne. Je le priai, en conséquence, de m'acheter un domino tout neuf, et de ne point m'approcher, car j'espérais n'être reconnu que de lui seul. Dès qu'il fut sorti, je me mis à écrire; j'avais une foule de lettres en retard.

Le comte m'apporta mon domino à midi, et l'ayant caché avec soin, nous dinâmes avec la comtesse, dont la mine et le ton m'étonnèrent. Un air serein, des manières douces, de la politesse et une affabilité qui singeaient parfaitement la nature, me la firent paraître belle, au point que je me sentis des remords de l'avoir si outrageusement traitée. Son insensibilité de la veille me semblait inconcevable, et je doutais si les signes que j'avais eus du contraire n'étaient dus qu'aux facultés animales qui agissent souvent à notre insu, surtout pendant le sommeil. Aurait-elle vraiment dormi, me demandai-je, pendant que je lui ai prodigué les outrages? Et j'éprouvais un certain plaisir à penser que cela pouvait être vrai. Son mari nous ayant laissés seuls, je lui dis d'un air tendre et repentant que je me reconnaissais un monstre, et qu'elle devait me détester.

— Vous un monstre! répondit-elle. Je me sens remplie de devoirs envers vous, et je ne saurais en quoi vous avez pu me manquer, pour pouvoir vous faire des reproches. Je lui demandai sa main d'un air tendre et confus; mais du moment où je la portais à mes lèvres, elle la retira

doucement et me donna un baiser. Le repentir me fit monter le rouge au visage.

Rentré chez moi, après avoir cacheté mes lettres, je me masquai et j'allai au bal, n'ayant rien sur moi qui pût me faire reconnaître. J'avais eu soin de prendre des montres et des tabatières que personne ne me connaissait ; je changeai même les bourses, dans la crainte qu'elles ne me trahissent.

Ainsi costumé, afin de dépayser les curieux, j'allai m'asseoir à la banque de Canano, et je me mis à jouer d'une façon tout à fait différente de celle des jours précédents. J'avais dans une bourse cent quadruples d'Espagne qui faisaient sept cents sequins de Venise. C'était l'or que j'avais reçu de Greppi, car je n'avais pas voulu me servir de celui de Triulzi, afin que ce seigneur ne pût point me reconnaître.

Ayant d'abord vidé devant moi la bourse aux quadruples, en moins d'une heure je n'en eus plus une seule devant moi. Je me levai alors, et tout le monde s'écarta, croyant que j'allais battre en retraite comme une armée en déroute ; mais, tirant ma seconde bourse, je la vidai devant moi, et, ne voulant plus m'asseoir, je mis cent sequins sur une carte que je trouvai *seconde* avec le *paroli*, le *sept* et le *va*. Le banquier, d'un air content, me remit mes cent quadruples. Satisfait et plein d'espérance, je me replaçai auprès du comte Canano, et je recommençai à jouer. Canano m'étudiait. J'avais pris la tabatière que j'avais reçue de l'électeur de Cologne, et qui portait sur le couvercle le portrait de ce prince. Ayant pris une prise, le banquier me fit signe qu'il en désirait aussi, et lui ayant remis la boîte, on l'examina. Une voix de femme que je ne connus pas dit que c'était le portrait de l'électeur de Cologne vêtu en costume de grand maître de l'ordre Teutonique. On me rendit le bijou et je m'aperçus que cela me valait de la considération, tant il faut peu de chose pour en imposer à la foule ! Ayant alors joué d'une autre manière, je mis cinquante sequins sur une carte, faisant *paroli* et *paix de paroli*, et au point du jour j'avais

fait sauter la banque. Canano me dit poliment que si je voulais m'épargner la peine d'emporter tout cet or, il le ferait peser, et qu'il me remettrait un billet à vue pour son caissier. On apporta une balance, et il se trouva que j'avais trente-quatre livres d'or, faisant deux mille huit cent cinquante-six sequins. Canano me fit un billet signé de sa main, je m'éloignai à pas lents et j'entrai au bal.

Barbaro, ayant le talent de tous les Vénitiens, m'avait reconnu. Il m'accosta et me félicita; mais, voyant que je ne lui répondais pas, il devina que je ne voulais pas être connu, et il s'éloigna.

Une femme déguisée en Grecque et coiffée d'un bonnet à l'orientale couvert de superbes brillants, avec une riche ceinture de semblables pierreries disposée de manière à dessiner une gorge digne d'une Circassienne, vint me dire en voix de fausset qu'elle désirait danser une contredanse avec moi. Je lui fis signe que j'agréais sa requête. Otant alors un gant, je vis une main d'albâtre, potelée et garnie d'un superbe solitaire. Ce n'était pas là, selon toute apparence, une rencontre ordinaire. J'étais vivement intrigué, mais je cherchais en vain à deviner qui ce pouvait être.

Elle dansa à merveille, mais en femme du beau monde, et, pour me mettre à l'unisson, je m'évertuai. Aussi, quand la contredanse fut finie, je me trouvai tout en nage.

— Vous avez chaud, beau danseur, me dit ma partenaire en contrefaisant sa douce voix; vous pouvez venir vous reposer dans ma loge.

Le cœur me bondit de joie, et je la suivis avec grand plaisir; mais ayant trouvé Greppi dans la loge où elle me conduisit, je ne doutai pas que l'enchanteresse ne fût ma Thérèse, ce qui me désenchantait un peu. En effet, Thérèse se démasqua et me fit des compliments sur ma victoire.

— Mais, ma chère, comment m'avez-vous connu?

— A votre tabatière. C'est elle qui a commis l'indiscrétion de vous dévoiler à mes yeux; car sans elle je n'aurais jamais pensé à vous chercher sous ce costume.

— Vous croyez donc que personne ne m'a deviné?

— Personne, si ce n'est par la même voie que moi.

— Personne ici n'a vu ma tabatière.

Profitant de la circonstance, je remis à Greppi le billet à vue de Canano, et j'en retirai quittance. Thérèse nous invita à dîner pour le lendemain, en me disant :

— *Nous serons quatre.*

Greppi se montra curieux de savoir qui serait ce quatrième; mais moi je devinai que c'était mon cher fils Cesarino, et je ne me trompais pas.

Étant redescendu au bal, deux jolis dominos femelles vinrent m'attaquer à droite et à gauche en me disant que *Messer-Grande* m'attendrait à la porte. Puis m'ayant demandé du tabac, je leur en présentai d'une tabatière dans laquelle il y avait une peinture lubrique. J'eus l'impudence d'ouvrir le ressort et de la leur faire voir. Elles l'examinèrent, puis elles me dirent :

— Fil Pour punition de votre impertinence, vous ne saurez jamais qui nous sommes.

Très-fâché d'avoir déplu à ces beaux masques, qui me semblaient mériter la peine d'être connus, je les suivis; et voyant Barbaro, qui connaissait tout le monde, je les lui fis remarquer, et j'appris avec grand plaisir que c'étaient les deux belles marquises Q. et F. Je promis à Barbaro d'aller les voir le surlendemain. Il me dit que tout le bal me connaissait, et que notre banque allait bien, quoique je dusse mépriser cette bagatelle.

Vers la fin du bal, il était déjà grand jour, un masque habillé en barcarol vénitien fut abordé par un autre masque femelle joliment costumé en *baûte* et manteau noir, parfaitement à la vénitienne. Ce dernier défia le barcarol de le convaincre qu'il était Vénitien en dansant la *furlana* avec elle. Le barcarol accepte, on ordonne la musique; mais le masque, qui apparemment était Milanais, fut hué, tandis que la jolie *baûte* dansa à ravir.

Cette danse était au nombre de mes passions, j'invitai l'inconnue à la répéter avec moi. Elle accepta; on nous fit cercle, et, tout le monde nous ayant applaudis, nous la dansâmes une seconde fois, et c'aurait été assez, si une

jeune fille en habit de bergère et sans masque, jolie comme un cœur, ne fût venue m'engager à danser la troisième avec elle. Je n'eus pas le courage de lui refuser, et elle dansa à ravir. Elle fit et défit trois fois le grand cercle à double reprise, et elle semblait planer. Elle me mit hors d'haleine. A la fin, s'approchant de mon oreille, elle me dit mon nom. Surpris et presque charmé, je lui demandai le sien. Elle me répondit en vénitien que je le saurais si je voulais aller la voir aux Trois-Rois.

— Êtes-vous seule?

— Je suis avec mon père et ma mère, qui sont vos anciens amis.

— Vous me verrez lundi.

Combien d'aventures dans une nuit! Las à n'en pouvoir plus, je rentrai chez moi; mais on ne me laissa dormir qu'une couple d'heures. On vint me réveiller, et on me talonna pour m'habiller. La comtesse, le marquis, le comte, tous prêts pour la noce de Zénobie, me harcelaient en disant qu'il n'était pas honnête de faire attendre les nouveaux mariés. Puis vinrent de tous les trois les compliments les plus empressés sur la bravoure que j'avais déployée pour dompter la fortune. Je dis au marquis que c'était son argent qui m'avait porté bonheur, mais il me répondit qu'il savait en quelles mains son argent était passé.

Cette indiscretion du comte ou de sa femme me surprit, car elle me parut contraire à tous les principes des intrigues de cette nature. — Canano, ajouta le marquis, vous a connu à la manière d'ouvrir votre tabatière, et il nous attend à dîner. Il désire que vous lui gagniez cent livres d'or, car il a un faible pour vous. — Canano, dis-je, est un fin observateur et un joueur distingué. Je ne désire point lui gagner son argent.

Nous nous rendimes au casino des Pommes, où nous trouvâmes une vingtaine de bonnes gens qui nous attendaient, et les époux qui s'évertuèrent en compliments. Nous ne fûmes pas embarrassés à mettre la compagnie à son aise; nous l'avions décontenancée à notre première apparition, mais un peu de familiarité lui rendit bientôt

l'allure facile. Nous nous mimes à table, et au nombre des convives il y avait de fort jolies filles ; mais j'étais trop occupé de Zénobie pour penser à elles. Le diner dura trois heures ; il fut si abondant, et les vins étrangers si exquis, qu'il ne me fut pas difficile de juger que mes vingt-cinq sequins n'avaient pas suffi. La gaieté n'en fut pas exclue, car, après les premières rasades, chacun porta des santés, et, tous voulant se surpasser ou dire autrement que son voisin, les non-sens les plus dodus furent débités avec emphase. Puis chacun se crut en devoir de chanter, et tous n'étaient pas des virtuosi. Nous rimes beaucoup, mais nous fimes rire à notre tour par nos impromptus et nos chansons, où nous réussimes parfaitement à dire des balourdises qui ne le cédaient en rien aux grosses plaisanteries de ces bonnes gens.

Quand nous nous levâmes de table, les embrassades furent générales et la comtesse ne put s'empêcher d'éclater de rire quand elle dut prêter ses joues aux lèvres du tailleur, à qui le rire de la comtesse sembla une faveur toute particulière.

Une bonne musique s'étant fait entendre, la danse commença, et, en vertu de l'étiquette, le bal fut ouvert par un menuet de la belle mariée avec le nouvel époux. Zénobie dansa sinon bien, du moins avec grâce et en mesure : mais le tailleur, qui n'avait jamais exercé ses jambes qu'à demeurer croisées, dansa d'une manière si ridicule que la comtesse faillit se trouver mal à force de rire. Malgré cela, m'étant emparé de Zénobie après le menuet, force fut à la fière Espagnole de danser avec le magot. Quand les menuets cessèrent, on commença les contredanses, qui durèrent jusqu'à la fin du bal, pendant lequel on servit force boissons et rafraîchissements. Les *confetti*, dragées de couleur que l'on fait à Milan meilleures encore qu'à Verdun, y circulèrent avec profusion.

Quand nous fûmes sur le point de partir, je fis mes compliments à l'époux et je lui offris de reconduire en voiture sa femme à la maison, ce qu'il trouva très-honorable. Je présentai donc ma main à Zénobie pour l'accompagner à

la voiture, et après avoir ordonné au cocher de mener les chevaux au pas, je plaçai l'épousée en éteignoir et je la tins dans cette posture jusqu'à la porte de la maison. Zénobie descendit la première, et je la suivis ; mais m'apercevant que ma culotte de velours gris de lin était gâtée, je priai Zénobie de monter, en lui disant que je serais auprès d'elle dans un instant. En deux minutes je passai une culotte de satin noir, et je retournai chez la belle avant que le mari fût arrivé. Elle s'informa du motif de mon absence, et, lui ayant dit que des marques trop visibles de nos exploits avaient rendu nécessaire une prompt mutation, elle m'embrassa en me remerciant.

Le mari ne tarda pas à paraître avec sa sœur. Il me remercia en me donnant le nom de compère ; et, s'apercevant du changement survenu si promptement dans ma toilette, il me demanda comment j'avais pu opérer si vite cette métamorphose

— En me rendant chez moi, laissant votre chère femme rentrer seule chez vous, ce dont je vous demande pardon.

— N'as-tu donc pas remarqué, dit promptement Zénobie, que monsieur avait répandu une tasse de café sur sa belle culotte ?

— Oh ! ma chère femme, dit le fin tailleur, je ne remarque pas tout, et cela n'est pas nécessaire ; mais tu aurais dû accompagner monsieur chez lui. Puis, riant de sa saillie : Avez-vous, me dit-il, été content de la noce ?

— Très-content ainsi que mes amis ; mais je dois vous rembourser, cher compère, car vous avez dépensé plus de vingt-cinq sequins. Vous me direz ce que c'est.

— Pas beaucoup, une bagatelle. Je vous enverrai la carte par Zénobie.

Je rentrai chez moi, fâché de n'avoir pas prévu que le drôle s'apercevrait que j'avais changé de culotte, et qu'il en devinerait la raison. Cependant je me consolai en songeant que le tailleur était un homme d'esprit, et qu'il montrait que son parti était pris. Moins ambitieux que César, il savait se contenter d'être le second auprès d'une belle femme. Après avoir souhaité la bonne nuit au comte,

au marquis et à la comtesse, qui me remercièrent du plaisir que je leur avais procuré, j'allai me coucher.

Dès que je fus éveillé, me rappelant la bergère qui avait si bien dansé la *furlana* au bal de l'Opéra, je pensai à lui faire une visite. Sa beauté ne m'intriguait pas plus que de savoir quels étaient ce père et cette mère qui devaient être mes anciens amis. Je fis ma toilette du matin, et, étant sorti à pied, je me rendis aux Trois-Rois. Je montai sans rien dire au numéro que m'avait indiqué la jolie fille, et je restai pétrifié de me trouver nez à nez avec la comtesse Rinaldi, que Zavoiski m'avait fait connaître à la *locanda* du Castelletto, il y avait alors seize ans. Le lecteur se souviendra de quelle façon M. de Bragadin avait payé à son mari la somme qu'il m'avait gagnée au jeu.

M^{me} Rinaldi avait vieilli, mais pas assez pour être méconnaissable. Comme je n'avais eu pour elle qu'un caprice passager, je ne m'arrêtai pas à des souvenirs qui ne nous faisaient aucun honneur. — Je suis charmé de vous revoir, madame, lui dis-je; vivez-vous encore avec votre mari?

— Vous le verrez dans une demi-heure, monsieur; il aura l'honneur de vous présenter ses respects.

— C'est de quoi je ne me soucie nullement, madame, nous avons d'anciens griefs que je ne me soucie point de rappeler; ainsi, adieu, madame.

— Non, non, je vous en supplie, asseyez-vous.

— Vous m'en dispenserez.

— Irène, tâche de retenir monsieur.

A cet ordre, la charmante Irène courut se cramponner à la porte, non pas avec la mine d'un mâtin qui grogne, mais comme un ange qui supplie avec ce regard de béatitude, de crainte et d'espérance dont les âmes tendres connaissent si bien toute la puissance. Je me sentis enchaîné. — Laissez-moi partir, belle Irène, lui dis-je, nous pourrions nous revoir ailleurs.

— Oh! je vous en supplie, attendez mon père, ne me refusez pas.

Ces paroles étaient accompagnées d'un regard si tendre que ses lèvres attirèrent les miennes. Irène l'emporta.

Que peut-on refuser à une jeune fille qui sait implorer et dont on hûme la douce haleine par le contact sympathique d'un baiser? Je pris un siège, et la jeune Irène, toute joyeuse de sa victoire, vint s'asseoir sur mes genoux et me combla de caresses.

L'idée me vint de demander à la comtesse quand et où était née Irène. Elle est née à Mantoue, me dit-elle, trois mois après mon départ de Venise.

— Et quand partîtes-vous de Venise?

— Six mois après vous avoir connu.

— Voilà, madame, une singulière coïncidence; et si j'avais eu avec vous une tendre connaissance, vous pourriez me dire qu'Irène est ma fille; et je le croirais, en prenant pour la voix du sang la passion qu'elle m'inspire.

— Vous avez la mémoire peu fidèle, monsieur, cela m'étonne.

— Oh! pour le coup, je vous réponds que je n'oublie jamais certaines choses. Mais je devine. Vous voulez que je dompte les sentiments que votre fille m'inspire; je ne m'en défends pas, mais elle y perdra.

Irène, que ce petit dialogue avait rendue muette, reprit courage un instant après et me dit qu'elle me ressemblait.

— Vous y perdrez, Irène; si vous me ressembliez, vous seriez moins jolie.

— Je ne le crois pas, car, moi, je vous trouve très-beau.

— C'est flatteur.

— Restez à dîner avec nous.

— Non, car si je restai, je pourrais devenir amoureux de vous, ce qui me rendrait malheureux si je suis votre père, comme votre mère le prétend.

— J'ai plaisanté, dit la comtesse, vous pouvez aimer Irène en toute conscience.

Irène étant sortie, je dis à la mère: Votre fille me plaît, mais je ne veux ni soupirer longtemps ni être pris pour dupe.

— Parlez-en à mon mari. Nous sommes dans la détresse et on nous attend à Crémone.

- Mais votre fille a sans doute un amant.
- Non.
- Mais elle en a eu ?
- Jamais que pour des bagatelles.
- C'est incroyable.
- C'est cependant très-vrai. Irène est intacte.

Dans cet instant, Irène rentra avec son père. Le comte était devenu si vieux que je ne l'aurais pas reconnu partout ailleurs. Il vint m'embrasser en me priant d'oublier le passé et de n'en point parler. — Il n'y a que vous, ajouta-t-il, qui puissiez me tirer d'embarras en me fournissant les moyens de partir pour Crémone. J'ai tout engagé, j'ai des dettes et cours le danger d'aller en prison. Personne ne vient chez moi si ce n'est des gueux qui en veulent à ma fille. Cette chère enfant est le seul bien qui me reste. Voilà une montre de Pinsbeck que je suis sorti pour vendre. J'en ai demandé six sequins, la moitié de ce qu'elle vaut, et on ne m'en a offert que deux. Quand le malheur en veut à quelqu'un, tout se réunit pour l'accabler.

Je pris la montre, et, après lui avoir donné six sequins, j'en fis présent à Irène. Elle me dit en riant qu'elle ne pouvait pas me remercier, car je ne faisais que lui rendre son bien ; mais je vous remercie du présent que vous venez de faire à mon père. — Tenez, dit-elle en s'adressant à son père d'un air sérieux ; vous pourrez la vendre de nouveau.

Cette repartie me fit beaucoup rire. J'embrassai Irène ; puis, ayant donné dix autres sequins au comte, je lui dis que j'étais pressé et que je le reverrais dans trois ou quatre jours.

Irène vint m'accompagner jusqu'au bas de l'escalier, et, m'ayant permis de m'assurer qu'elle était encore en possession de sa fleur, je lui donnai six autres sequins en lui disant que, la première fois qu'elle viendrait au bal seule avec moi, je lui en donnerais cent. Elle me répondit qu'elle dirait cela à son père.

Certain que ce pauvre diable mettrait Irène à ma disposition avant le premier bal, et ne sachant alors où la con-

duire pour la voir sans contrainte, je m'arrêtai devant un écriteau à côté d'une boutique de pâtissier-rôtisseur. C'était un appartement à louer. La rue était solitaire et tout à fait convenable au mystère. Cela me plut. Je m'adressai au pâtissier, qui me dit que la maison lui appartenait, et sa femme très-jolie, qui allaitait un petit poupon, me dit qu'elle aurait l'honneur de monter pour me montrer les chambres. Je monte au troisième, mais c'étaient de pauvres gîtes dont je ne pouvais point m'accommoder.

— Le premier, me dit cette femme, se compose de quatre jolies chambres qui se suivent, mais nous ne pouvons les louer qu'ensemble.

— Allons les voir. Bien, ma chère, voilà ce qui me convient. Et le prix ?

— Vous arrangerez cela avec mon mari.

— Et avec vous ne peut-on rien arranger ? En disant cela je lui donnai un baiser, qu'elle reçut de la meilleure grâce du monde ; mais elle sentait la nourrice, ce que j'ai toujours détesté ; et je n'allai pas plus loin, malgré la beauté florissante de ma nouvelle hôtesse.

Ayant fait mon marché avec le patron, je lui comptai un mois d'avance, dont il me donna quittance. Nous convinmes que je serais chez lui libre de tout contrôle et qu'il me ferait à manger au prix que je voudrais. Au reste, je lui donnai un nom banal, de manière qu'il ne sût pas même à qui il avait à faire ; mais il paraissait s'en soucier fort peu.

Comme j'avais concerté avec Barbaro d'aller voir les belles marquises, je fis une brillante toilette, et, après avoir fait un mince diner avec la comtesse, qui se montrait bonne et tendre sans parvenir entièrement à me plaire, j'allai trouver mon compatriote, et nous allâmes ensemble chez les deux cousines.

— Je viens, leur dis-je, vous demander pardon de vous avoir révélé le secret de ma tabatière. Elles rougirent et grondèrent Barbaro, s'imaginant que c'était lui qui les avait trahies. Je considérai ces deux cousines, que, préjugé à part, je trouvai bien supérieures à Irène, qui m'oc-

cupait en ce moment ; mais leur ton, le respect qu'elles paraissaient exiger, tout m'effrayait. Je n'étais pas disposé à croquer le marmot. La situation d'Irène au contraire me mettait fort à l'aise, je pouvais la posséder en rendant à ses parents un service signalé ; tandis qu'ici je voyais deux grandes demoiselles qui affichaient la morgue commune à la noblesse, morgue qui la rabaisse au-dessous des plus viles classes, mais qui impose aux sots, qui sont partout en si grand nombre. Enfin je n'étais plus dans cet âge brillant qui permet de ne douter de rien, et je craignais que mon extérieur n'eût pas la force de les vaincre. Barbaro, il est vrai, m'avait fait espérer qu'on pourrait en venir à bout par le grand moyen, les présents ; mais réfléchissant à ce que m'en avait dit le marquis Triulzi, je craignais que mon compatriote ne m'eût tenu ce langage que par conjecture.

Lorsque la société fut assez nombreuse, on parla de jouer. Je me disposai à ponter à petit jeu comme M^{lle} Q., auprès de laquelle j'étais assis. Sa tante, qui était la maîtresse de la maison, m'avait présenté à un très-joli garçon revêtu du costume d'officier autrichien ; il s'était mis à mon autre côté.

Mon cher compatriote tenait les cartes en vrai filou ; cela me déplut. Ma belle voisine, à la fin du jeu, qui dura quatre heures, se trouva en gain de quelques sequins ; mais mon voisin, qui avait joué sur parole après avoir perdu ce qu'il avait sur lui, devait une dizaine de louis. La banque gagnait cinquante sequins, en y comprenant la dette du jeune officier. Lorsque nous sortimes, le jeune homme, qui demeurait loin, me fit l'honneur de monter dans ma voiture.

Chemin faisant, Barbaro nous dit qu'il voulait nous faire connaître une jeune Vénitienne nouvellement arrivée. Le jeune officier prenant feu le pressa de nous y mener de suite, et nous y allâmes. C'était une jeune personne assez bien de figure, mais qui n'intéressa aucunement ni le joli officier ni moi. Tandis qu'on nous faisait du café et que Barbaro amusait la belle, je pris un jeu de cartes, et, ti-

rant vingt sequins de ma bourse, je n'eus pas de peine à persuader le jeune officier de hasarder pareille somme sur sa parole. Tandis qu'il jouait, je lui parlais de la passion que m'avait inspirée la jeune marquise. C'est ma sœur, me dit-il. Je le savais, mais je fis semblant d'être surpris, et je continuai. Prenant mon temps lorsqu'il était tout à son jeu, je lui dis que, dans l'embarras où j'étais d'exprimer mon amour à la jeune marquise, je ne voyais que lui qui pût me recommander. Mes instances le firent rire; et, comme il s'imaginait que je plaisantais, il ne me répondait que vaguement; mais, s'apercevant bientôt qu'en parlant de ma passion j'oubliais mon jeu, il commença à me promettre de me servir, et bientôt il m'eut gagné les vingt sequins, qu'il paya de suite à Barbaro. Puis, dans l'excès de sa joie, il vint m'embrasser avec autant de transport que si je lui eusse fait présent de cette somme. Il me dit qu'il s'intéresserait pour moi de toutes ses forces; et quand nous nous séparâmes, il me promit spontanément de me dire quelque chose de favorable à notre première entrevue.

Je devais souper chez Thérèse avec Greppi et mon fils; mais, ayant encore un instant devant moi, j'allai à l'Opéra. Comme on était au troisième acte, j'entrai dans la salle du jeu, et n'ayant pu résister à la tentation, je perdis deux cents sequins dans une seule taille. Je quittai, ayant presque l'air de me sauver. Canano, en me tendant la main, me dit qu'il attendait tous les jours le bonheur de me voir arriver avec le marquis, et je lui promis que ce serait au premier jour.

M'étant rendu chez Thérèse, j'y trouvai Greppi qui l'attendait. Elle arriva un quart d'heure après avec don Cesarino, que je couvris de baisers, pendant que Greppi, immobile, contemplait ce beau garçon qu'il ne pouvait méconnaître pour mon frère ou mon fils, quand Thérèse vint lui dire que Cesarino était son frère. Cela acheva de troubler les idées du banquier, qui me demanda si j'avais beaucoup connu sa mère. Je lui dis que oui et cela le contenta.

Le souper fut des plus délicats, mais rien ne m'intéressa que mon fils ! Je trouvai ce jeune homme sage, instruit et parfaitement bien élevé. Il avait beaucoup grandi depuis que je l'avais vu à Florence et son esprit était aussi développé que son physique. La présence de Cesarino rendit notre souper sérieux, mais agréable. La jeunesse belle et pure répand un charme inexprimable sur la vie, et son innocence inspire du respect et de la retenue. A une heure après minuit, nous quittâmes Thérèse, et j'allai me coucher très-satisfait de ma journée, car je n'étais point sensible à la perte que j'avais faite des deux cents sequins.

A mon lever, je reçus un billet d'Irène, qui me conjurait de passer chez elle. Son père lui avait permis d'aller au bal avec moi : elle avait un domino, mais elle avait besoin de me parler. Je lui écrivis que je la verrais dans la journée. J'avais fait annoncer au marquis Triulzi que j'irais ce jour-là chez Canano, et il m'avait fait dire qu'il m'attendrait chez lui.

Nous trouvâmes ce beau joueur dans une belle maison, meublée avec élégance et montrant partout le goût et la richesse du maître. Il me présenta deux jolies femmes, dont l'une était sa maîtresse, et cinq ou six marquis : car à Milan un noble ne saurait être moins que marquis, comme ils sont tous comtes à Vicence. Il nous donna un dîner magnifique qui fut relevé par la conversation la plus spirituelle. Dans un moment de gaieté, il me dit qu'il avait l'honneur de me connaître depuis dix-sept ans, à l'occasion d'une affaire que j'avais eue avec un soi-disant comte Celli, joueur de métier, auquel j'avais escamoté une jolie danseuse que j'avais conduite à Mantoue. J'avouai le fait et j'égayai la compagnie en lui faisant le récit de ce qui m'était arrivé à Mantoue avec Oreillan, et puis à Césène, où j'avais trouvé le comte Celli, devenu comte Alfani. On parla du bal qui devait avoir lieu le lendemain, et on se mit à rire lorsque je dis que je n'irais pas. — Je vous parie, me dit Canano, que si vous venez à la banque je vous reconnaitrai. — Je ne veux plus jouer, mon cher comte, lui répondis-je. — Tant mieux, répliqua Canano ; car,

quoique vous ne soyez pas heureux à la ponte, vous ne laissez pas que de me gagner. Au reste, que tout ceci ne soit qu'une plaisanterie. Venez, je perdrai volontiers contre vous la moitié de ma fortune.

Le comte Canano avait au doigt une pierre paille presque aussi belle que la mienne; elle lui avait coûté deux mille sequins, et la mienne m'en coûtait trois mille. Il me fit la proposition de les jouer l'une contre l'autre, après les avoir fait démonter et estimer.

— Quand? lui dis-je.

— Avant d'aller à l'Opéra.

— Je veux bien, mais en deux tours de cartes et faisant une taille chacun.

— Non, je ne ponte jamais.

— Dans ce cas, rendons le jeu égal.

— Comment cela?

— En annulant les doublets et les deux dernières cartes.

— Alors ce serait vous qui auriez de l'avantage.

— Prouvez-moi cela et je perds cent sequins. Autrement je parie tout ce qu'on voudra que, malgré les doublets nuls et l'annihilation des deux cartes du talon, le jeu est encore avantageux au banquier.

— Pouvez-vous le prouver?

— Oui, je le prouverai avec évidence, et je m'en rapporterai pour la décision au jugement du marquis Triulzi.

On me pria de démontrer cela sans parier. Les avantages du banquier, dis-je alors, seraient : l'un, et le plus petit, qu'en tenant les cartes vous n'êtes obligé d'avoir d'autre attention que de ne jamais faire fausse taille, attention qui ne trouble en rien le calme dont doit jouir un joueur, tandis que le ponte perd la tête en se creusant le cerveau à rechercher les cartes qui peuvent avoir plus de chances de sortir au pair qu'à l'impair. L'autre avantage est celui du temps. Le banquier tire sa carte au moins une seconde avant celle du ponte; ce qui place votre bonheur avant celui de l'adversaire.

Personne ne répondit; mais, après un instant de réflexion, le marquis Triulzi dit que pour établir une par-

faite égalité dans les jeux de hasard il faudrait que les deux joueurs fussent égaux, ce qui est presque impossible. Tout cela, dit Canano, est pour moi du sublime, et j'avoue que je n'y comprends rien. Au fait, il y avait peu de chose à comprendre.

Après dîner je me rendis aux Trois-Rois pour voir ce qu'Irène voulait me dire, jouir de sa présence et la deviner avant de la posséder. En m'apercevant, elle accourut vers moi, me sauta au cou et m'embrassa, mais avec trop d'empressement pour que je prisse ses caresses pour de l'argent comptant. Cependant je sais depuis longtemps que quand on chérit le plaisir il ne faut pas philosopher avant d'en jouir, car on court le risque de lui enlever la moitié de sa douceur. Si Irène m'avait frappé en dansant la *furlana*, pourquoi ne pouvais-je pas lui avoir plu aussi, malgré les vingt ans que j'avais de plus qu'elle? Je ne voyais pas de raison d'admettre un doute absolu; et la possibilité devait me suffire, puisque je n'aspirais pas à en faire ma femme.

Le père et la mère me reçurent comme leur sauveur, et je pus croire qu'ils étaient sincères. Le comte me pria de sortir un moment avec lui; et dès que nous fûmes hors de la porte, il me dit : Pardonnez à un homme vieux et maltraité de la fortune; pardonnez surtout à un père qui n'est pas sans se reprocher quelques torts à votre égard, une question impertinente. Est-il vrai que vous avez promis à Irène cent sequins si je lui permets d'aller seule au bal avec vous?

— Cela est très-vrai, et vous en sentez les conséquences.

A ces mots, ce pauvre vieux fripon me prit par la tête de manière à me faire peur si je n'avais pas été deux fois plus fort que lui; mais je n'avais rien à craindre, car c'était pour m'embrasser.

Nous rentrâmes dans la chambre, moi en riant, lui en versant des larmes de joie. Il courut à sa femme, qui, comme lui, doutait d'un aussi grand bonheur; mais Irène acheva de rendre la scène comique en me disant avec un

ton sentimental : Il ne faut pas que vous me croyiez menteuse ni que mes parents aient cru que je leur en imposais. Ils ont seulement pensé que j'avais entendu cent au lieu de cinquante, comme si je ne valais pas une aussi grande somme.

— Tu en vaux mille, charmante Irène! lui dis-je. Tu t'es mise à la porte pour m'empêcher de partir, et ton courage m'a plu. Mais je veux te voir en domino, car je ne veux pas qu'on puisse critiquer ta mise.

— Oh! vous me trouverez bien.

— Sont-ce là tes souliers et tes boucles? N'as-tu pas d'autres bas? Et des gants, en as-tu?

— Mon Dieu, je n'ai rien.

— Vite, envoie chercher tout ce qu'il te faut. Fais venir des marchands; nous choisirons, et je payerai.

Rinaldi sortit pour faire monter un bijoutier, un marchand de bas, un cordonnier et un parfumeur. Je dépensai une trentaine de sequins pour lui acheter tout ce que je jugeai lui être nécessaire; mais lorsque je vis son masque sans une dentelle d'Angleterre, je jetai les hauts cris. Son père, sur mon ordre, fit monter une marchande de modes, et je lui fis garnir le masque avec une aune de blonde qui me coûta douze sequins. Irène était ébahie, mais son père et sa mère auraient préféré que tant d'argent passât dans leur poche; au fond, ils pensaient raisonnablement.

Quand je vis Irène vêtue, je la trouvai délicieuse, et je sentis combien la toilette est essentielle aux femmes. Tiens-toi prête avant l'heure de l'Opéra de demain, lui dis-je; car avant d'aller au bal nous irons souper tête-à-tête dans un appartement qui m'appartient et où nous serons tout à l'aise. Tu sais ce qui t'attend, lui dis-je en l'embrassant. Elle me répondit par un baiser plein de feu.

En prenant congé du père, il me demanda où j'irais en quittant Milan.

— A Marseille, puis à Paris, et puis à Londres, où j'ai envie de passer un an.

— Heureuse fuite des Plombs!

— C'est vrai, mais j'ai risqué ma vie.

— Il est certain que vous avez mérité votre fortune.

— Le croyez-vous ? Je ne l'emploie qu'à mes plaisirs.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas une maîtresse qui vous suive.

— C'est que je veux être mon maître. Une maîtresse à mes troussees serait bien plus gênante qu'une femme ; elle m'empêcherait de jouir de mille bonnes fortunes que je trouve dans toutes les villes où je séjourne. Voyez, si j'avais une maîtresse, elle m'empêcherait d'accompagner demain au bal votre charmante Irène.

— Vous pensez comme un sage.

— Oui, quoique ma sagesse ne soit pas des plus austères.

J'allai le soir à l'Opéra, et j'y aurais joué sans doute ; mais ayant trouvé Cesarino au parterre, je passai avec lui deux heures délicieuses. Il m'ouvrit son cœur, et me pria de parler à sa sœur pour l'engager à consentir à sa vocation. Il se sentait entraîné par un penchant irrésistible vers la navigation. Il me disait qu'en faisant le commerce, ce penchant pouvait être la source d'une grande fortune. Je lui promis de faire ce qu'il désirait.

Après avoir soupé sobrement avec ce cher jeune homme, j'allai me coucher. Le lendemain, le joli officier, frère de la marquise de Q., vint me demander à déjeuner et me dit qu'il avait parlé à sa sœur. Elle lui avait répondu que certainement je m'étais moqué de lui, car il n'était pas croyable que je pensasse à me marier, avec la vie que je menais.

— Je ne vous ai point dit que j'aspire à l'honneur de devenir son époux.

— Non, et je n'en ai pas parlé non plus ; mais c'est toujours là que veulent en venir les jeunes filles.

— L'honneur me prescrit d'aller la désabuser sans différer.

— Vous ferez bien ; on avance toujours mieux ces sortes d'affaires par soi-même. Allez-y à deux heures, j'y dine ; et, comme j'aurai à parler de quelque chose avec ma cousine, je vous laisserai tête à tête.

Cet arrangement ne pouvait qu'être de mon goût. Voyant que mon beau-frère en herbe admirait un petit étui d'or que j'avais sur ma table de nuit, je le priai de l'accepter de mon amitié comme un souvenir. Il m'embrassa et le mit dans sa poche, m'assurant qu'il le garderait toute sa vie.

— Oui, lui dis-je, jusqu'à ce qu'il puisse vous procurer les faveurs d'une belle.

Étant sûr de bien souper avec Irène, je me passai de diner. Le comte étant allé la veille à Sainte-Angèle, à quinze milles de Milan, et la comtesse étant restée seule, je ne pouvais pas me dispenser d'aller lui faire une visite dans sa chambre pour m'excuser de n'avoir pas l'honneur de lui tenir compagnie à table. Elle fut très-aimable et me répondit avec la plus grande douceur que je ne devais pas me gêner. Je me doutais de sa fausseté, mais je voulais qu'elle crût que j'en étais la dupe. J'y gagnais. Content de passer pour fat, je lui dis que je n'étais pas ingrat et que je la vengerais en carême de la dissipation qui m'empêchait pendant le carnaval de lui faire une cour plus assidue. Heureusement, ajoutai-je, le carême approche.

— Je l'espère, dit la perfide Espagnole avec un sourire enchanteur dont une femme seule est capable quand elle porte dans le cœur un poison de vengeance qui la dévore. En disant cela, elle m'offrit une prise de tabac, et elle en prit une elle-même.

— Mais qu'est-ce que c'est, aimable comtesse ? Ce n'est pas du tabac.

— Non, c'est une poudre excellente contre le mal de tête ; elle fait saigner du nez.

Fâché de l'avoir prise, je lui dis en riant que je n'avais pas la migraine et que je n'aimais pas à saigner par le nez.

— On ne saigne pas beaucoup, répondit-elle en souriant, et cela ne peut faire que du bien. Comme elle achevait ces mots, nous éternuâmes ensemble quatre ou cinq fois de suite ; et je me serais fâché tout de bon, si je ne l'eusse vue rire.

Connaissant la propriété des sternutatoires, je ne croyais pas que nous saignerions : j'étais dans l'erreur. Un moment après, je sentis une goutte de sang, et elle prit un lavoir d'argent qu'elle avait sur sa table de nuit. — Approchez-vous, me dit-elle, car je commence aussi à saigner.

Nous voilà à saigner dans le même bassin, front contre front, dans la posture la plus comique. Après une trentaine de gouttes de part et d'autre, le saignement cessa. La voyant toujours rire, je crus bien faire de me mettre à l'unisson. Nous nous lavâmes avec de l'eau fraîche dans un autre bassin.

— Le mélange de notre sang, me dit-elle, toujours en riant, fera naître entre nous une douce sympathie et probablement une amitié qui ne finira qu'à la mort de l'un de nous. Je n'ajoutai aucun sens à ces paroles, mais le lecteur verra bientôt que la perfide Espagnole espérait que cette amitié ne durerait pas longtemps. Je lui demandai un peu de cette poudre : mais me l'ayant refusée, je me contentai de lui en demander le nom.

— Je ne le sais pas, me dit-elle, c'est une amie qui m'en a fait présent.

Dès que j'eus quitté cette femme, intrigué par l'effet de cette poudre, que j'aurais crue fabuleuse sans l'épreuve que je venais d'en faire, n'en ayant jamais entendu parler auparavant, je me rendis chez un apothicaire ; mais ce Diafoirus ne fut pas plus savant que moi. Il me dit cependant que l'euphorbe pourrait quelquefois produire un saignement de nez. Mais il ne s'agissait pas de quelquefois : c'était d'un effet constant qu'il était question. Ce petit accident me fit faire de sérieuses réflexions. Madame était Espagnole, elle devait me haïr ; c'étaient deux raisons qui pouvaient donner à notre saignée une importance dont je ne devinais pas la portée.

J'allai chez les belles marquises et je trouvai le charmant jeune homme dans le salon près du jardin avec sa cousine qui écrivait. M^{lle} de Q. était dans le jardin. Ils avaient déjà diné. Sous prétexte de ne pas interrompre sa

cousine, j'allai joindre la sœur. Après l'avoir saluée, je lui dis que j'étais fâché d'un quiproquo qui pouvait me donner à ses yeux l'allure d'un fat dépourvu de jugement.

— Je suis venu dans l'espoir de me justifier.

— Je devine ce que c'est ; mais soyez sûr que mon frère n'y entend pas malice. Laissons-lui croire ce qu'il voudra. Pensez-vous que j'aie pu vous croire capable d'une pareille démarche, tandis que nous nous connaissons à peine !

— Vous me tranquillisez.

— J'ai cru devoir donner unetournure de mariage à une galanterie à laquelle, sans cela, mon frère, trop jeune, aurait pu donner une interprétation défavorable.

— J'admire votre esprit, et je n'ai plus rien à dire. Cependant, je dois de la reconnaissance à monsieur votre frère d'avoir bien voulu vous faire savoir que vos charmes ont fait une vive impression sur mon cœur. Il n'y a rien au monde que je ne sois disposé à faire pour vous convaincre de mon tendre attachement.

— Cette explication ne me déplaît pas, mais vous auriez mieux fait de ne pas mettre mon frère dans le secret de vos sentiments ; et même, permettez-moi de vous le dire, vous auriez dû me les taire. Vous auriez pu m'aimer sans que je m'en aperçusse, ou j'aurais fait semblant de ne pas m'en apercevoir. Cela m'aurait mise plus à mon aise, tandis que maintenant je dois m'observer et me tenir sur mes gardes. En convenez-vous ?

— Vous me pétrifiez, belle marquise : jamais nul ne m'a mieux convaincu de ma bêtise. Ce que je trouve de singulier, c'est que tout ce que vous venez de me dire m'était parfaitement connu ; mais vous m'avez fait perdre la tête ; puis-je espérer que vous n'aurez pas la cruauté de m'en punir ?

— Comment pourrais-je vous en punir, je vous prie ?

— En ne m'aimant pas.

— Hélas ! aimer, ne pas aimer, cela dépend-il de nous ?

On nous force à aimer, et nous voilà perdues.

Expliquant à mon avantage ces dernières paroles, je crus

devoir parler d'autre chose. Je lui demandai si elle allait au bal de ce jour.

— Non.

— Vous irez peut-être inconnues ?

— Nous le voudrions bien, mais c'est impossible. Il y a toujours quelqu'un qui nous connaît.

— Si j'avais le privilège de vous servir, je gagerais ma tête que personne ne vous connaîtrait.

— Je ne crois pas que vous voulussiez vous occuper de nous.

— Je vous aime un peu incrédule ; mais daignez me mettre à l'épreuve. Si vous pouvez sortir seules, nous nous masquerons de manière à exciter la curiosité de tout le monde sans nous exposer à la satisfaire.

— Nous pourrions sortir avec mon frère et une autre demoiselle qu'il aime, et nous sommes sûres qu'il sera discret.

— Charmante commission ! Mais ce ne pourra être que pour le bal de dimanche. Je m'entendrai avec votre frère. Ayez la bonté de lui dire de venir chez moi, et avertissez-le que Barbaro ne doit rien savoir. Vous viendrez vous masquer dans un endroit que je vous indiquerai ; car nous nous reverrons. En attendant, je vais m'en aller à la sourdine pour m'occuper de cette importante affaire. Voulez-vous me permettre de vous baiser la main ?

Je la portai à mes lèvres, puis à mon cœur, et là je sentis celle de la marquise serrer doucement la mienne.

Certain de parvenir et n'ayant aucun déguisement dans la tête, je remis à y penser jusqu'au lendemain ; Irène m'occupait entièrement ce jour-là. M'étant mis en domino, j'allai aux Trois-Rois et je trouvai Irène à la porte : elle était descendue dès qu'elle avait aperçu ma voiture. Cet empressement me fit plaisir. Nous allâmes à mon bel appartement et j'ordonnai au pâtissier un souper succulent pour minuit. Nous avions six heures devant nous, et le lecteur me dispensera de lui dire comment elles furent employées. Le canal fut ouvert avec effraction et l'opération supportée en riant, car Irène était née avec toutes les

prérogatives de la volupté. Nous nous levâmes à minuit, étonnés et ravis de nous trouver morts de faim en présence d'un souper des plus appétissants.

Irène me dit que son père lui avait enseigné à tailler au pharaon d'une manière qu'elle ne pouvait pas perdre. Curieux du fait, je lui donnai un jeu de cartes, et tout en causant, comme pour détourner mon attention, elle l'arrangea en peu de minutes. Je lui donnai les cent sequins que je lui devais, et je lui dis de me gagner comme si c'eût été pour tout de bon. — Mon ami, me dit-elle avec douceur, si vous ne jouez qu'une seule carte, je suis sûre que vous la perdrez toujours.

— N'importe ! va.

Elle tint parole. Je lui avouai que, si elle ne m'avait prévenu, je n'aurais jamais pu m'apercevoir de son manège. Je vis par là tout le cas que le vieux fripon Rinaldi devait faire de sa fille. C'était dans ce genre un véritable trésor ; car avec un air d'innocence et de candeur, avec beaucoup de gaieté et une figure charmante, elle était faite pour duper les Grecs les plus aguerris. Elle me dit avec un petit air de mortification que son talent ne lui servait à rien, car elle ne se trouvait jamais qu'en présence de pauvres gueux. Puis elle ajouta avec un regard de tendresse que si je voulais l'emmener, elle planterait là ses parents, et qu'elle serait heureuse de me gagner des trésors. — Quand je ne joue pas contre des Grecs, ajouta-t-elle, je suis aussi très-habile à pointer. — Eh bien, ma chère, lui dis-je, joue les cent sequins que tu as à la banque de Canano, où je vais te conduire. Tu joueras ta carte à vingt sequins ; si tu la gagnes, tu feras paroli, puis le sept et le va, et tu quitteras le jeu quand tu l'auras trouvé. Si tu ne peux pas trouver trois cartes secondes, tu perdras ; mais je te rembourserai. A ces mots, elle vint m'embrasser et me demanda si elle me donnerait la moitié du gain. — Non, tout sera pour toi. Je crus qu'elle allait devenir folle de joie.

Nous partîmes en chaise à porteurs, et, le bal n'étant pas encore en train, nous allâmes à la redoute. Canano,

qui ne faisait rien encore, dépaqueta un jeu de cartes, faisant semblant de ne pas me connaître, et il sourit en voyant que le joli masque que j'avais avec moi allait jouer à ma place. Irène lui fit une profonde révérence; alors il lui offrit une place auprès de lui, et, mettant les cent sequins devant elle, elle commença par en gagner cent vingt-cinq, parce qu'au lieu de jouer le sept et le va elle ne joua que la paix de paroli. Son économie me plut, et je la laissai continuer. A la taille suivante, elle perdit trois cartes de suite, puis elle gagna une autre paix de paroli. Saluant alors le banquier, elle ramassa son or, et nous partimes; mais à peine sortis de la salle, je me retournai pour voir d'où partaient des sanglots qui frappaient mon oreille, elle me dit : — Je suis sûre que c'est mon père qui pleure de bonheur. Elle avait dans sa poche trois cent soixante sequins, qu'elle lui porta après s'être amusée pendant trois heures. Je ne dansai avec elle qu'un menuet, car mes exploits amoureux et l'excellent souper m'avaient tellement fatigué que je soupirais après le repos. Laisant danser Irène tant qu'elle voulut, je m'assis dans un coin et je m'endormis. En m'éveillant, je fus surpris de voir Irène qui me cherchait avec anxiété; j'avais dormi pendant trois heures. Je la reconduisis aux Trois-Rois, où je la remis entre les mains de son père et de sa mère. Ce pauvre homme, ébahi à la vue de l'argent que sa fille déposa sur une table, me dit de lui souhaiter un bon voyage, car il allait partir dans quelques heures. Je ne pouvais pas m'y opposer et je ne m'en sentais pas l'envie; mais Irène se mit en fureur. — Je ne partirai pas, je veux rester avec mon amant. Vous ferez mon malheur; car aussitôt que j'ai le bonheur d'avoir quelqu'un qui s'attache à moi, vous me l'arrachez. J'appartiens à monsieur, je ne veux plus le quitter. Cependant, voyant que je ne disais rien pour l'appuyer, elle se mit à pleurer; puis elle m'embrassa à plusieurs reprises; et dans un instant où elle venait de s'asseoir de lassitude et de désespoir, je partis en leur souhaitant un heureux voyage et promettant à Irène que nous nous reverrions. En effet,

je les ai revus, et le lecteur saura où quand j'en serai là. J'allai me coucher.

Il n'était que huit heures lorsque le beau lieutenant vint m'éveiller. — Ma sœur, me dit-il, m'a confié la mascarade que vous avez projetée; mais j'ai un grand secret à vous confier.

— Parlez, mon cher ami, et croyez à ma discrétion.

— Un des plus aimables seigneurs de cette ville, mon ami et l'adorateur de ma cousine, jeune homme qui, par sa position, a le plus grand intérêt à ne point pécher contre la discrétion, doit être de la partie, si vous y consentez. Cela rendrait heureuses ma cousine et ma sœur.

— Avez-vous pu douter de mon consentement? J'ai pensé à cinq; maintenant je vais penser à six.

— Vous êtes incomparable.

— Dimanche, sur la brune, il faudra vous trouver à l'endroit que je vous indiquerai. Nous souperons, et ensuite nous nous masquerons. Quand cela sera fait, nous irons au bal. Demain, à cinq heures, nous nous verrons chez votre sœur. Dites-moi seulement quelle est la taille de votre maîtresse et de l'ami de votre charmante cousine.

— Mon amie a deux pouces de moins que ma sœur, et elle a la taille un peu moins fine; mon ami est positivement bâti comme vous, et on pourrait vous prendre l'un pour l'autre si vous étiez vêtus de même.

— Voilà qui suffit. Laissez-moi le soin de penser à tout; et adieu pour à présent, car je suis curieux de savoir ce que veut le capucin qui m'attend.

Un capucin s'était fait annoncer, et j'avais dit à Clairmont de lui faire l'aumône; mais il avait refusé en disant qu'il avait besoin de me parler en secret. Cela m'intriguait, car que pouvait avoir un capucin à me dire sous le voile du mystère?

L'ayant fait entrer, je vois une mine vénérable et imposante. Je vais au-devant de lui, et lui présente un siège avec une profonde révérence; mais lui, sans faire attention à mes politesses: — Monsieur, me dit-il en restant debout, faites attention à ce que je vais vous dire, et gardez-vous

de la tentation de mépriser mes avis ; il pourrait vous en coûter la vie. Vous vous en repentiriez sans doute, mais ce serait tardivement. Après que vous m'aurez écouté, faites sans retard ce que je vous aurai conseillé ; mais abstenez-vous de toute question, car il m'est impossible de vous répondre. Vous devinerez peut-être que la raison qui m'impose le silence est un devoir sacré auquel mon caractère me soumet et que tout chrétien doit respecter. C'est le sceau inviolable de la confession. Songez que ma parole et ma foi ne sauraient vous être suspectes, puisque aucun vil intérêt ne m'amène devant vous. Il n'y a qu'une puissante inspiration qui me force à vous parler et je dois croire que c'est votre ange gardien qui se sert de mon organe pour vous sauver la vie, ne pouvant communiquer directement avec vous. Dieu ne veut pas vous abandonner. Dites-moi si vous vous sentez ému et si je puis vous donner le conseil salutaire que je renferme dans mon cœur ?

— N'en doutez pas, mon révérend père, je vous ai écouté avec attention et respect. Parlez, donnez-moi ce conseil ; vos paroles m'ont donné non-seulement de l'émotion, mais encore une sorte de terreur. Je vous promets de suivre votre conseil, si, dans l'exécution, je ne trouve rien contre mon honneur et contre les lumières de la raison.

— Fort bien. Un sentiment de charité vous empêchera aussi, quelle que soit la fin de l'affaire dont vous allez être instruit, de me compromettre par aucune indiscretion. Vous ne parlerez de moi à personne, vous ne direz à qui que ce soit que vous me connaissez ou que vous ne me connaissez pas ?

— Je vous en fais le serment sur ma foi de chrétien. Mais, parlez, je vous en supplie. Votre long préambule m'inspire une impatience qui me brûle.

— Allez seul aujourd'hui avant midi à la place du...., à la maison n°, au second, et sonnez à la porte que vous trouverez à votre gauche. Dites à la personne qui vous ouvrira que vous voudriez parler à madame..... On

ne fera aucune difficulté de vous conduire à sa chambre, je suis même certain qu'on ne vous demandera pas votre nom ; mais s'il en est autrement, donnez un nom en l'air. Quand vous serez vis-à-vis de cette femme, priez-la avec douceur de vous écouter, et demandez-lui le secret sur ce que vous allez lui confier. Pour lui inspirer de la confiance, mettez-lui dans la main un ou deux sequins. Elle est pauvre, et je suis sûr que cette générosité la mettra tout de suite dans vos intérêts. Elle fermera sa porte, et naturellement elle vous dira de lui parler.

— Vous prendrez alors un air sérieux et imposant, et vous lui signifierez que vous ne sortirez pas de sa chambre avant qu'elle vous ait remis la petite bouteille qu'une servante doit lui avoir consignée hier au commencement de la nuit avec un billet. Tenez ferme si elle résiste, mais ne faites pas de bruit ; ne la laissez point sortir de la chambre, et empêchez-la d'appeler quelqu'un. Enfin achevez de la persuader en lui promettant le double de l'argent qu'elle doit perdre en vous rendant la bouteille et tout ce qui en dépend. Souvenez-vous bien de cela — *et tout ce qui en dépend*. Elle fera tout ce que vous voudrez. La somme que cela vous coûtera ne sera pas considérable ; mais quand même, votre vie doit vous être plus chère que tout l'or du Pérou. Je ne puis pas vous en dire davantage, mais, avant que je vous quitte, dites-moi si je puis espérer que vous irez.

— Oui, mon révérend père ; je suivrai l'inspiration de l'ange qui vous a mené ici.

— Ainsi que Dieu vous bénisse !

Quand ce digne prêtre fut sorti, je ne me trouvai pas en humeur de rire. La raison, il est vrai, me disait de mépriser cette ridicule conjuration et de n'aller nulle part ; mais un fond de superstition, dont je n'ai jamais pu me débarrasser entièrement, m'empêchait d'écouter ma raison. Ajoutons à cela que le capucin m'avait plu. Il avait l'air d'un honnête homme, et quelque chose de si respectable que je me sentais comme lié par ma promesse. Il m'avait persuadé, et ma raison me disait que l'homme ne

doit jamais agir contre sa persuasion. Enfin je me déterminai. Je pris le petit papier sur lequel j'avais écrit les mots qu'il m'avait dits, je mis deux petits pistolets dans ma poche et je me dirigeai vers la maison mystérieuse, ordonnant à Clairmont d'aller m'attendre sur la place où elle était située : cette précaution ne gâtait rien.

Tout alla comme le bon capucin l'avait prévu. L'affreuse vieille prit courage à la vue de deux sequins et ferma sa porte au verrou. Elle commença par dire en riant qu'elle savait que j'étais amoureux et que c'était ma faute si je n'étais pas heureux ; mais qu'elle me donnerait les moyens de le devenir. A ces mots, je vis que j'étais chez une prétendue sorcière. La fameuse Bontemps, à Paris, m'avait tenu à peu près le même langage. Mais quand je lui eus signifié que je ne sortirais pas de sa chambre sans la mystérieuse bouteille *et tout ce qui en dépendait*, sa figure devint horrible ; et elle trembla lorsque, voulant sortir, je l'en empêchai en tenant un canif ouvert dans ma main. Enfin, lorsque je lui eus dit que je lui donnerais le double de ce qu'on lui avait promis pour opérer le maléfice, et qu'ainsi, loin de perdre, elle gagnerait en me donnant tout ce que je voulais, elle redevint calme et tranquille. Je perdrai six sequins, me dit-elle ; mais vous m'en payerez volontiers le double lorsque vous vous verrez, car je viens de vous reconnaître.

— Dites-moi donc qui je suis ?

— Eh bien ! vous êtes Giacomo Casanova le Vénitien.

Je crus alors devoir tirer de ma bourse douze sequins. La vieille en les voyant s'attendrit jusqu'aux larmes. — Je ne vous aurais pas fait mourir certainement, me dit-elle, mais je vous aurais rendu amoureux et malheureux.

— Expliquez-moi cela.

— Suivez-moi.

J'entrai avec elle dans un cabinet, et je fus tout ébahi en y voyant mille choses dont le sens commun ne saurait expliquer l'usage. Des fioles de toutes les dimensions, des pierres de toutes les couleurs, des métaux, des minéraux, des clous, grands et petits, des tenailles, des fourneaux,

des charbons, des statues difformes et mille choses pareilles.

— Voilà votre bouteille, me dit la vieille.

— Qu'y a-t-il dedans?

— Votre sang mêlé à celui de la comtesse, comme vous pouvez le lire dans ce billet.

Je vis alors de quoi il s'agissait, et je m'étonne en ce moment de n'avoir pas éclaté de rire. Au lieu de cela, mes cheveux se hérissèrent en pensant à la scélératesse de cette Espagnole. Une sueur froide se répandit sur tout mon corps.

— Qu'auriez-vous fait de ce sang?

— Je vous aurais enduit.

— Qu'appelez-vous enduit? Je ne vous comprends pas.

J'étais effaré; mais la scène changea dans l'instant. La vieille ouvrit une cassette d'une coudée de longueur, dans laquelle se trouvait une statue de cire toute nue et couchée sur le dos. Mon nom y était inscrit tout au long, et, quoique mal faits, mes traits étaient reconnaissables. Cette idole portait le simulacre de ma croix en sautoir. Les parties de la génération étaient monstrueuses de disproportion. A cette vue par trop comique, un rire fou me gagna et je fus obligé de me jeter sur un fauteuil jusqu'à ce qu'il eût cessé.

Dès que j'eus repris haleine :

— Vous riez, me dit la magicienne; mais malheur à vous si je vous avais baigné dans ce sang mêlé selon ma science! et plus grand malheur encore si, après vous en avoir enduit, j'avais mis ce portrait sur un brasier ardent!

— Est-ce là tout?

— Oui.

— Tout cela est à moi; voilà vos douze sequins. Maintenant, vite, allumez-moi du feu, car je veux fondre ce monstre, et quant au sang, permettez que je le jette par la fenêtre. Cela fut fait sur-le-champ.

La vieille, qui craignait que je ne portasse tout cela chez moi pour en faire usage pour la perdre, fut ravie d'aise de me voir fondre cette cire. Elle me dit que j'étais

un ange de bonté, et me supplia de lui pardonner et de ne parler à personne de ce qui venait de se passer entre nous. Je le lui jurai, lui promettant même que la comtesse n'en saurait rien. Mais ce qui ajouta à ma surprise, ce fut que la scélérate m'offrit, si je voulais lui promettre douze autres sequins, de rendre la comtesse éperdument amoureuse de moi: Je lui dis que je ne m'en souciais pas; et je la quittai en lui conseillant d'abandonner son affreux métier, qui ne pouvait que la faire brûler vive ou plus tôt ou plus tard.

Je trouvai Clairmont à son poste et je le renvoyai.

Malgré tout ce que cette infamie m'avait coûté, je n'étais pas fâché d'avoir acquis cette instruction et d'avoir suivi le conseil du bon capucin, qui, de bonne foi, me croyait perdu. Je pense qu'il avait tout su par la confession de la personne même qui avait porté le sang à la sorcière. Ce sont là des miracles qu'opère souvent la confession auriculaire.

Déterminé à ne jamais faire soupçonner à la comtesse que j'avais découvert son criminel projet, je pris le parti de n'avoir envers elle que des procédés capables de la calmer, et de lui faire oublier la cruelle injure que je lui avais faite. Je devais m'estimer heureux que cette femme crût à la sorcellerie; car, sans cela, elle aurait payé des assassins qui auraient pleinement justifié sa vengeance.

Dès que je fus chez moi, je pris le plus beau des deux mantelets que j'avais, et j'allai lui en faire présent en lui baisant la main. Elle me demanda, en l'acceptant de la meilleure grâce du monde, à quel propos je lui faisais un aussi beau présent. — J'ai rêvé, lui dis-je, que vous étiez si fâchée contre moi, que vous aviez parlé à des sicaires pour me faire assassiner. Elle me répondit, en rougissant, qu'elle n'était pas devenue folle. Je la quittai, la voyant plongée dans une sombre rêverie. Cependant, soit qu'elle oubliât tout, soit qu'elle ne trouvât pas le moyen de se venger avec sûreté, je n'eus plus à me plaindre d'elle pendant le reste de mon séjour à Milan.

Le comte était de retour de son fief. Il me dit qu'au commencement du carême nous devions absolument y aller faire un tour. Je le lui promis. La comtesse annonça qu'elle ne serait pas de la partie. Je fis semblant d'en être mortifié, et c'était au contraire ce qu'elle pouvait me faire de plus agréable.

CHAPITRE XI.

Mascarade unique. — Mes heureuses amours avec la belle marquise Q. — La Marseillaise abandonnée; je deviens son sauveur. — Mon départ pour Saint-Ange.

Puisque j'avais pris l'engagement de procurer un déguisement qui nous mit à l'abri d'être reconnus, je voulais que la conception me fit honneur et par sa singularité et par sa richesse; j'avais mis, comme on dit, ma tête à l'alambic, et mes lecteurs jugeront si ma conception était bonne.

J'avais besoin de personnes de confiance pour l'exécution de mon projet; j'avais surtout besoin d'un tailleur, et, comme on peut le penser, ce fut au tailleur mon compère que je crus devoir la préférence. Zénobie ne m'était pas moins utile que son mari, soit pour certains travaux de femme, soit pour servir les trois demoiselles que je devais travestir.

Je sortis à pied pour me rendre chez mon compère, et, lui ayant fait cesser sa besogne, je lui dis de me conduire chez le plus riche fripier de Milan.

— Monsieur le fripier, il me faut tout ce que vous avez de plus beau pour homme et pour femme.

— Monsieur veut-il du neuf?

— Assurément si vous en avez.

— Je suis richement assorti.

— Cherchez-moi d'abord un bel habit de velours à ma

taille, tout uni, et qui ne puisse être connu de personne à Milan.

Au lieu d'un, il m'en expose une douzaine, tous du plus beau velours et très-bien traités. Je fis choix d'un habit de velours bleu doublé de satin blanc. Le tailleur ayant marchandé, nous convinmes du prix, et je le mis de côté; il était destiné à l'amant de la belle cousine. J'en choisiss un second, moins grand, en velours ras couleur de soufre et doublé en satin de la même couleur. Je le destinai au jeune officier. Je pris aussi deux belles culottes de velours ras et deux vestes d'étoffes de soie superbes.

Je choisiss ensuite deux robes d'un satin superbe, l'une couleur de feu, l'autre lilas, et une troisième en pou-de-soie à mille raies. Cette dernière était pour la maîtresse du charmant officier. Je pris ensuite des chemises de baptiste, deux pour homme et trois pour femme, puis des mouchoirs semblables et plusieurs demi-aunes de velours, de satin, d'étoffes rayées, le tout de diverses couleurs.

Je payai deux cents ducats d'or toute cette marchandise; mais à condition que, si l'on venait à savoir par sa faute que j'avais fait cet achat chez lui, il me rendrait mon argent en reprenant les effets dans quelque état qu'ils pussent être. La condition ainsi écrite, le fripier la signa; et je partis avec le compère, qui porta toute la pacotille chez le pâtissier.

Quand tout fut dans ma chambre, je m'enfermai avec le tailleur, et, après lui avoir dit que je lui brûlerais la cervelle s'il avait le malheur de dire à qui que ce fût un mot du travail que j'allais lui donner, j'étendis toute cette friperie sur une table et, armé d'un stylet, je fis à chaque habit nue soixantaine de blessures dans tous les sens, traitant de même les culottes et les vestes, et riant aux éclats de voir la piteuse figure que faisait le tailleur en me voyant abîmer ainsi d'aussi belles nippes. Il me croyait fou.

Après cette opération, dont le souvenir me fait encore rire, je pris tous les coupons de soie et de velours dont je m'étais muni, et, m'adressant au tailleur :

— Voilà, compère, de la besogne que je vous ai taillée; il faut rapetasser tout cela et mettre votre esprit à la gêne pour que le contraste des morceaux produise un bel effet. Vous voyez que vous avez à travailler et pas un instant à perdre. Je vais donner des ordres pour que l'on vous serve à manger convenablement dans une autre chambre; mais vous ne sortirez pas d'ici que tout ne soit fini. Je vais aller chercher votre femme pour travailler avec vous, et vous coucherez ensemble.

— Mais, pour l'amour de Dieu! monsieur, est-ce que vous allez traiter ces robes comme des habits?

— Tout de même

— Quel dommage! ma femme en pleurera.

— Je la consolerais.

En allant chez Zénobie, j'achetai cinq paires de bas de soie-perle, des gants d'homme et de femme, deux chapeaux du plus fin castor, deux masques d'homme en caricature, et trois de femme de forme naturelle, mais à mine sérieuse. Je pris aussi trois belles assiettes de porcelaine, et je portai tout cela chez Zénobie dans une chaise à porteurs.

Je trouvai cette femme charmante occupée à faire sa toilette. Ses beaux cheveux pendaient sur son cou d'albâtre et sa gorge rebombée par un petit corset s'offrit à mes regards sans l'intermédiaire d'un fichu importun. Tant de charmes méritaient mes hommages, et, pour premier compliment, je me mis à les dévorer de baisers. Je passai une demi-heure chez elle, et mes lecteurs devineront qu'elle fut des mieux employée de part et d'autre. Puis, ayant aidé ma belle tailleuse à finir sa toilette, je la fis entrer dans la chaise et j'ordonnai aux porteurs de me suivre à la piste.

Nous trouvâmes le mari occupé à choisir et à tailler les morceaux qu'il devait coudre aux trous que j'avais faits. Zénobie, interdite, regardait tout cela avec une sorte de stupeur: lorsqu'elle me vit traiter les robes comme j'avais traité les habits, elle pâlit et s'éloigna par un mouvement involontaire; elle avait peur tout de bon, car, ne sachant pas quelles étaient mes intentions, elle pouvait me suppo-

ser un moment d'absence. Son mari, qui s'était aguerri, la rassura ; et, quand elle sut de quoi il s'agissait, elle comprit que je pouvais avoir raison, quoique mon imagination lui parût souverainement bizarre.

L'imagination d'une femme va toujours plus loin que celle d'un homme quand il s'agit du cœur, des passions et du plaisir. Lorsque Zénobie sut que ces robes étaient destinées à trois femmes charmantes et que je voulais qu'elles inspirassent des désirs à tout le bal, elle renchérit sur les déchirures et les disposa de manière à provoquer l'amour sans trop blesser la décence. Les robes furent surtout maltraitées à la gorge, aux épaules et aux manches ; on devait voir la chemise de batiste ; la chemise elle-même devait laisser quelques parties à découvert, et les falbalas en lambeaux ne devaient pas empêcher la moitié de la jambe de paraître. Satisfait de voir qu'elle m'avait parfaitement deviné et certain qu'elle guiderait le goût de son mari, je les excitai au zèle et je sortis ; mais je revenais les voir trois ou quatre fois par jour, et je m'en allais chaque fois plus content de mon idée et de leur travail.

L'ouvrage ne fut achevé que le samedi après midi. Je congédiai le mari en lui donnant six sequins, et je gardai Zénobie, car elle était nécessaire pour la toilette des trois belles gueuses. J'eus soin de placer sur une table de la poudre, de la pommade, des peignes, des épingles, avec tout ce que les femmes de condition peuvent désirer ; et je n'oubliai pas des rubans et de la ficelle, qui ce jour-là devait en tenir lieu.

Le lendemain je trouvai le jeu allant grand train ; mais les deux cousines n'y étaient pas. J'allai les trouver auprès de leur tante, et elles me dirent qu'elles ne jouaient pas parce que Barbaro était trop heureux.

- Vous avez donc perdu, mesdemoiselles ?
- Oui, mais mon frère gagne, me dit l'aimable Q.
- J'espère que le bonheur se déclarera aussi pour vous.

— Nous ne sommes pas heureuses.

La tante étant sortie, elles me demandèrent si le lieute-

nant m'avait dit qu'elles iraient au bal avec une de leurs amies.

— Je sais tout, leur dis-je, et j'espère que vous serez contentes ; mais pas plus que moi, car je me promets un bien grand plaisir. J'ai besoin de parler à votre bel officier demain matin.

— Dites-nous comment nous serons masquées.

— De manière à n'être positivement reconnues de personne et à intriguer tout le monde.

— Mais comment serons-nous ?

— Très-bien.

— Mais quel costume nous donnerez-vous ?

— Voilà mon secret, mesdemoiselles. Quelque envie que j'aie de vous plaire, vous ne saurez rien qu'au moment de vous habiller. Ne m'interrogez pas, car je veux jouir du moment de votre surprise. J'aime les coups de théâtre ; c'est une de mes passions. Vous saurez tout après souper.

— Vous voulez que nous soupions ?

— Oui, certainement, si cela vous fait plaisir. Je suis grand mangeur, et j'espère que vous serez trop bonnes pour me laisser souper seul.

— Nous souperons certainement, puisque cela peut vous faire plaisir. Nous aurons soin de manger peu à diner, afin de vous tenir tête. Je suis seulement fâchée, ajouta mademoiselle Q., que vous fassiez tant de dépense.

— C'est encore là une de mes voluptés. En partant de Milan, je me féliciterai du bonheur d'avoir soupé avec les deux plus belles personnes qu'il y ait dans cette ville.

— Comment vous traite la fortune ?

— Canano me gagne deux cents sequins chaque jour.

— Et vous lui en gagnez deux mille dans une soirée ?

— Oui, cependant je suis encore en perte.

— Vous le débanquerez dimanche. Nous vous porterons bonheur.

— Voulez-vous que je vous donne ce spectacle ?

— Il me ferait bien plaisir ; mais mon frère m'a dit que vous ne voulez pas être avec nous.

— C'est vrai, mais c'est parce qu'on me reconnaîtrait. Il m'a dit cependant que le cavalier qui sera avec vous me ressemble.

— Tout à fait, dit la cousine, excepté qu'il est blond.

— Il est bien heureux, car les blonds font aisément la conquête des brunes.

— Pas toujours, dit la sœur. Mais au moins dites-nous si c'est en homme que vous nous habillerez?

— Fi donc! Je m'en voudrais d'avoir pu concevoir cette pensée.

— Pourquoi?

— Je ne puis pas supporter une jolie fille déguisée en homme.

— C'est singulier, mais pourquoi?

— Le voici. Si une demoiselle habillée en homme fait illusion, elle me dégoûte; car c'est une preuve qu'elle n'a pas les perfections d'une belle femme, dont les formes doivent être bien plus prononcées que celles de l'homme.

— Mais alors une belle fille vous fait voir qu'elle a ce qui convient à la beauté d'une femme.

— C'est vrai, mais dans ce cas je lui en veux de me priver de l'illusion; car j'aime à ne voir que la figure et la taille et à deviner tout le reste.

— Mais souvent l'imagination trompe.

— J'en conviens, mais c'est toujours du visage que je deviens amoureux; et, comme il ne me trompe pas sur son propre compte, je me sens toujours disposé à pardonner les défauts du reste, si j'obtiens la faveur de le voir. Vous riez?

— Je ris du feu que vous mettez dans votre raisonnement.

— Aimerez-vous être costumé en cavalier?

— Oh! je m'y attendais; mais après tout ce que vous venez de nous dire, nous ne pouvons plus vous répondre.

— Je puis suppléer à une partie de votre réponse. Votre travestissement ne ferait pas illusion; mais je me tais sur le reste.

Elles s'entre-regardèrent en souriant et leurs beaux

visages se colorèrent d'un vif incarnat en voyant que mes yeux étaient fixés sur des proéminences qui ne sont jamais l'attribut de mon sexe. Nous changeâmes de conversation, et pendant deux bonnes heures je jouis de leur esprit aimable, naturel et cultivé.

En sortant de chez ces deux enchanteresses, je courus chez mon pâtissier, puis à l'Opéra, où je perdis près de deux cents sequins. Ensuite j'allai souper avec mon Espagnole, qui était devenue gracieuse et prévenante, mais qui ne tarda pas à reprendre sa première humeur quand elle s'aperçut que je m'en tenais aux formes de la politesse, et que décidément je ne guettais plus sa chambre.

Le samedi matin le jeune officier étant venu me voir, je lui dis que je ne le chargeais que d'une seule chose, mais qu'il fallait que son exécution fût à la lettre et que je devais en être sûr d'avance. Sur sa promesse de tout faire avec ponctualité, je lui dis : Vous devez, monsieur, avoir une voiture à quatre chevaux, et, aussitôt que vous y serez montés tous les cinq, il faut qu'elle vous porte, ventre à terre, hors de la porte de Milan, et vous ramène par une autre jusqu'à la porte de la maison que vous connaissez. Là, vous descendrez, vous renverrez la voiture en imposant silence au cocher, et vous monterez. Après le bal, vous viendrez vous déshabiller et vous retournerez chez vous en chaise à porteurs. De cette manière nous dérouterons les curieux, et je vous préviens qu'ils seront en grand nombre.

— Ce sera, me dit l'officier, le marquis mon ami qui s'acquittera de tout cela ; et il le fera au mieux, je vous le promets, car il brûle de faire votre connaissance.

— Je vous attends donc demain à sept heures. Prévenez votre ami qu'il est essentiel que le cocher ne soit point connu, et soyez sans aucun domestique.

Tout cela bien convenu, je me déterminai à me déguiser en Pierrot. Il n'y a pas de masque qui déguise mieux ; car, outre qu'il cache parfaitement toutes les formes, il ne laisse pas même apercevoir la couleur de la peau. Mes lecteurs peuvent se souvenir de ce qui m'était arrivé sous

ce costume dix ans avant l'époque dont je parle. Je chargeai le tailleur de me procurer un costume neuf, que je mis avec les autres, et, muni de deux bourses neuves dans chacune desquelles j'avais cinq cents sequins, le dimanche avant sept heures je me rendis chez mon pâtis-sier. Je trouvai le couvert mis et le souper prêt à être servi. J'enfermai Zénobie dans la chambre destinée pour la toilette des dames, et j'attendis la joyeuse bande, qui arriva à sept heures cinq minutes.

Je trouvai le marquis enchanté de faire ma connaissance et je lui fis l'accueil qu'il méritait : c'était un cavalier parfait, beau, jeune, riche, très-amoureux de la belle cousine, qu'il traitait avec beaucoup de respect. La maîtresse du lieutenant était un véritable bijou et folle de son amant.

Comme chacun savait que je ne voulais leur faire connaître les costumes qu'après souper, on ne m'en parla point et nous nous mimes à table. Le souper fut excellent; je l'avais ordonné à ma manière, c'est-à-dire somptueux et délicat. Quand nous eûmes bien bu et bien mangé, je leur dis :

— Comme je ne veux pas être avec vous, il faut que je vous dise d'abord le rôle que je vais vous faire jouer. Vous allez représenter cinq gueux, deux hommes et trois femmes en guenilles.

Je jouissais de voir leur mine allongée à cette annonce.

— Vous aurez chacun une assiette à la main pour demander l'aumône, et vous vous promènerez tous ensemble dans le bal en faisant votre métier de mendiants. Maintenant suivez-moi pour prendre possession de vos haillons.

Je gardais un sérieux imperturbable, malgré l'envie que j'avais d'éclater de rire en voyant le dépit et le désappointement qui se peignaient sur leurs traits. Comme ils ne se pressaient pas de me suivre :

— Je vous attends, leur dis-je.

Ils se lèvent, j'ouvre la porte et tous furent frappés de la beauté de Zénobie, qui, debout devant la table sur laquelle étaient les riches robes devenues guenilles, leur faisait la révérence avec une grâce parfaite.

— Mesdemoiselles, dis-je aux deux cousines, voilà vos robes ; et vous, mademoiselle, voici la vôtre un peu plus petite. Voici vos chemises, vos mouchoirs et vos bas ; sur cette toilette se trouvent tous les autres objets qui peuvent vous être nécessaires. Voilà vos masques, dont la physionomie n'est pas aussi fraîche que la vôtre, et voici trois assiettes pour recevoir les aumônes que vous demanderez. Ces jarretières feront voir votre misère, si, par accident, on vient à voir aussi haut, et ces bas percés indiqueront que vous n'avez pas de quoi acheter un peu de soie pour les raccommoder. Ces ficelles vous tiendront lieu de boucles, et nous allons faire des trous à vos souliers, que vous aurez la bonté de porter en pantoufles. Ces gants auront des trous aussi, et, comme il faut que tout soit à l'unisson, dès que vous aurez passé vos chemises, on déchirera par-ci par-là les dentelles qui forment le tour de gorge.

Pendant que je détaillais tout cela avec complaisance, je voyais la surprise et l'admiration effacer sur leurs traits le ton de dépit qui s'y peignait un instant auparavant. Elles voyaient la richesse de ce déguisement, et elles n'osaient pas dire :

— Que c'est dommage !

— A vous, messieurs, voici vos habits de gueux. J'ai oublié de lacérer ces deux castors ; mais la chose sera bientôt faite. Comment trouvez-vous cela ? Maintenant, mesdemoiselles, nous allons vous laisser ; fermez la porte, car vous devez changer de chemises ; et vous, messieurs, allons.

Le marquis était enthousiasmé.

— Quelle figure nous allons faire ! s'écriait-il ; car on ne peut rien imaginer de plus magnifique.

On voyait des habits superbes déchirés à plaisir et les pièces rapportées avec tant de goût : c'était du comique le plus burlesque et le plus riche.

Dans une demi-heure nous fûmes prêts. Des bas troués exprès, des souliers percés à dessein, des manchettes de fine dentelle déchirées à plaisir, les cheveux épars, des

masques qui indiquaient le désespoir, des assiettes d'une belle porcelaine ébréchées tout exprès, tout cela formait un ensemble d'une somptueuse misère dont on n'a pas d'idée.

Les demoiselles furent plus lentes à s'habiller à cause de leur coiffure. Leurs cheveux étaient dans le plus beau désordre et flottaient de toute leur longueur sur leurs épaules. M^{lle} Q. brillait sous ce rapport sur les deux autres, car elle les avait jusqu'à mi-jambe.

Quand elles furent prêtes, elles ouvrirent la porte et nous vîmes tout ce que trois jeunes filles ravissantes peuvent laisser voir pour exciter des désirs sans blesser la décence. J'admirai l'adresse de Zénobie. Les robes déchirées ainsi que les chemises laissaient voir quelques parties de leurs épaules, de leur gorge et de leurs bras, tandis que les déchirures des bas permettaient de voir la blancheur de leurs jambes.

Je leur montrai comment elles devaient marcher, le mouvement de la tête pour exciter la compassion sans nuire à leur grâce, et comment elles devaient se servir de leurs mouchoirs pour que l'on remarquât les trous et la finesse de la batiste. Elles étaient ravies d'aise et il leur tardait d'être en scène; mais je voulais être au bal avant elles pour jouir du plaisir de les voir entrer. Ayant mis mon masque, j'engageai Zénobie à se coucher, puisque nous ne devons rentrer qu'au point du jour, et je partis.

J'entrai au bal, et, comme il y avait plus de vingt Pierrots, personne ne fit attention à moi. Cinq minutes après je vois la foule accourir pour voir des masques qui arrivent, et je me place de manière à les voir tout à mon aise. Le marquis était entre les deux cousines. Leur marche lente et piteuse convenait à merveille à leur rôle. M^{lle} Q., avec sa robe de feu, sa chevelure magnifique et la beauté de ses formes, attachait tous les regards. La foule avide, curieuse, étonnée, ne commença à parler qu'un quart d'heure après leur entrée; mais alors on entendait de toutes parts :

— Quelle mascarade! — quelle mascarade! — Qui sont-

ils? — Qui peuvent-ils être? — Je n'en sais rien. — Je le saurai.

Je jouissais de mon œuvre.

L'orchestre s'était fait entendre, trois beaux masques en domino se présentent à mes trois mendiante pour les engager à danser un menuet; mais elles s'excusèrent en montrant leurs souliers, dont les quartiers étaient sous le talon. Cela me plut beaucoup, car cela me convainquit qu'elles avaient parfaitement saisi l'esprit de leur rôle.

Après les avoir suivies pendant plus d'une heure, certain que la curiosité irait toujours croissant, j'allai voir Canano, qui ce soir-là avait un gros jeu. Un masque en baûte et manteau à la vénitienne portait sur une seule carte, mettait cinquante sequins, paroli et paix de paroli, à ma guise. Il avait ma taille et perdit trois cents sequins; on disait que c'était moi, à l'exception de Canano, qui soutenait que non. Pour avoir le droit de rester à la banque, je pris des cartes et je pontai trois ou quatre ducats en novice. A la taille suivante, le masque vénitien ayant eu une veine fit paroli, paix de paroli, leva et regagna tout l'or qu'il avait perdu. Une seconde taille lui ayant été favorable, il ramassa son or et partit.

Sa chaise demeurant libre, je m'en emparai. Alors une dame me dit :

— Je parie que c'est le chevalier de Seingalt.

— Non, dit un autre, car je viens de le reconnaître dans la salle travesti en gueux, avec quatre autres masques que personne ne connaît.

— Comment, en gueux? dit Canano.

— En gueux, vêtu en lambeaux ainsi que les quatre autres; mais malgré cela magnifiques et très-comiques. Ils demandent l'aumône.

— On devrait bien les chasser du bal, dit un autre.

Je jouissais de voir mon but atteint, car on n'avait cru me reconnaître que par présomption. Je commençai à mettre sur une carte des sequins sans compter et je perdis cinq ou six fois de suite. Canano m'étudiait, mais je lisais

l'incertitude sur ses traits. De tous côtés on disait à voix basse : — Ce n'est pas lui, il ne joue point ainsi ; et puis il est au bal.

La chance tourne : dans trois tailles heureuses je regagne ce que j'avais perdu, et je continue à jouer avec un tas d'or devant moi. Ayant mis une grosse poignée de sequins sur une carte, elle sort, je fais paroli et paix de paroli. Je gagne, et, voyant la banque aux abois, je m'arrête. Canano me paye, fait demander mille sequins à son caissier, et pendant qu'il mêle les cartes, j'entends dire : — Voilà les gueux, voilà les gueux !

Les gueux étant venus se mirent devant la table, et Canano fixant le marquis lui demande une prise de tabac. Qu'on juge de ma joie en voyant le marquis tirer modestement de sa poche un cornet de tabac et le présenter à Canano ! Je n'avais pas prévu ce beau trait, qui fit éclater de rire tous ceux qui le virent. M^{lle} Q. allongeant son assiette pour demander l'aumône au banquier, celui-ci lui dit :

— Avec de si beaux cheveux, vous ne me faites pas pitié ; et si vous voulez les mettre sur une carte, je les évaluerai mille sequins.

N'ayant point répondu à cette galanterie, elle me présenta son assiette, et je lui mis une prise de sequins ; j'en usai de même avec les deux autres.

— Il paraît que Pierrot aime les gueuses, dit Canano en riant.

Les trois mendiants, m'ayant fait la révérence, s'en allèrent.

Le marquis Triulzi, qui était auprès de Canano, lui dit :

— Le gueux en habit paille est certainement Casanova.

— Il n'y pas de doute, dit Canano, je l'ai reconnu tout de suite ; mais qui sont les autres ?

— Nous le saurons.

— C'est la mascarade la plus chère qu'il soit possible d'inventer, car les habits sont tout neufs.

Les mille sequins étant arrivés, je les enlevai en deux

tailles — Voulez-vous encore jouer ? me dit Canano. Je lui fis signe que non ; et, lui indiquant de la main que je prendrais un billet de la caisse, il prit une balance, pesa le tout, et me fit un billet de vingt-neuf livres d'or, ce qui faisait au delà de deux mille cinq cents sequins. Je serrai mon billet, et, après lui avoir donné une poignée de main, je me levai en Pierrot, marchant de travers, et, après avoir fait un tour dans la salle, je montai dans une loge du troisième rang, dont j'avais donné la clef au jeune officier, et là je trouvai tous mes aimables gueux.

Ensemble et sans masque, nous nous félicitons et nous parlons de nos aventures. Nous n'avions pas à craindre les curieux, car les deux loges voisines étaient vides ; je les avais louées, et j'en avais les clefs sur moi.

Les belles mendiante parlèrent de me rendre leurs aumônes, mais je leur répondis de façon à ne leur pas permettre d'insister. — On me prend pour vous, monsieur, me dit le marquis, et cette méprise pourra faire deviner quelque chose ; j'en serais bien fâché à cause de nos aimables amies. — Je prévienrai ce malheur, lui répliquai-je, en me démasquant avant la fin du bal. Cela déroutera toutes les conjectures, et personne ne devinera la vérité.

— Nous avons les poches pleines de dragées, me dit ma chère Q. Chacun en voulait remplir nos assiettes. Oui, dit la cousine, tout le monde nous admirait ; les dames sortaient de leurs loges pour nous voir de plus près, et partout on s'écriait qu'on ne pouvait rien voir de plus riche qu'une pareille mascarade.

— Vous avez donc eu beaucoup de plaisir ?

— Oh ! beaucoup.

— Et moi aussi. Je suis presque glorieux d'avoir imaginé un costume qui vous rende méconnaissables et qui fixe sur vous tous les regards.

— Vous nous avez rendus tous heureux, dit le joli bijou du lieutenant, et moi surtout, car je n'aurais jamais osé me promettre une nuit aussi délicieuse.

— La fin couronne l'œuvre, mademoiselle ; et la fin surpassera, je l'espère, le commencement.

En disant cela, je pressai amoureusement la main de ma belle ; et je ne sais point si elle me devina, mais je sentis sa main trembler dans la mienne. — Nous allons descendre, me dit-elle.

— Et moi aussi, car j'ai envie de danser, et en Pierrot ; je suis sûre de vous faire rire.

— Savez-vous combien vous nous avez donné à chacune ?

— Je ne puis le dire précisément, mais je suis certain de vous avoir traitées à peu près de même.

— C'est vrai et très-étonnant.

— J'ai fait cet essai mille fois en ma vie. Quand on me gagne un paroli de dix sequins, j'allonge trois doigts, et je suis sûr de prendre trente sequins. Je gagerais que je vous en ai donné de trente-huit à quarante à chacune.

— Quarante, ni plus ni moins. C'est étonnant. Nous nous souviendrons longtemps de cette mascarade.

— Je parie, dit le marquis, que personne ne nous imitera.

— Non, dit la cousine ; mais nous-mêmes n'oserions pas paraître une seconde fois.

Nous remimes nos masques, et je sortis le premier. Après avoir fait mille impertinences aux arlequins et surtout aux arlequines, je reconnus Thérèse en domino, et, de la manière la plus gauche du monde, je l'invitai à danser la contredanse.

— Vous êtes, me dit-elle, le pierrot qui a fait sauter la banque ?

Je répondis affirmativement par un mouvement de tête.

Je dansai comme un forcené, ne manquant jamais la mesure, ne troublant point la figure, toujours près de rouler à terre et ne tombant jamais.

Quand la contredanse fut finie, je lui offris mon bras pour la conduire à sa loge, où Greppi était tout seul. Elle me laissa entrer, et leur surprise ne fut pas mince quand j'ôtai mon masque. Ils me croyaient avec les gueux. Je donnai à M. Greppi le billet au porteur de Canano, et, dès qu'il m'en eut remis quittance, je redescendis sans masque,

ce qui déconcerta bien de curieux qui se croyaient sûrs de m'avoir reconnu dans le marquis.

Vers la fin du bal, je sortis avec une chaise à porteurs que je fis arrêter à deux cents pas devant la porte d'un hôtel garni, et, un peu plus loin, j'en pris une seconde qui me porta chez mon pâtissier. Je trouvai Zénobie couchée. Elle me dit qu'elle avait eu la certitude que je rentrerais seul avant les autres. Je me déshabillai, et vite je fus à côté de cette Vénus. On ne pouvait rien voir de si parfait que cette femme. Si Praxitèle l'avait eue pour modèle, il n'aurait pas eu besoin, comme on l'a dit, de plusieurs beautés grecques pour composer sa Vénus. Quel dommage que des formes aussi pures fussent la propriété d'un magot ! Je la mis toute nue, et, après l'avoir contemplée, je lui rendis les hommages les moins équivoques. Elle était heureuse de mon admiration, et ne se montra pas ingrate. Ce fut la première fois que je l'eus véritablement en mon entière possession. Lorsque nous entendimes le trot de quatre chevaux, nous nous levâmes en toute hâte, et nous fûmes habillés en un tour de main.

Quand mes aimables mendiante furent entrées, je leur dis que je pouvais assister à leur toilette, puisqu'elles pouvaient se dispenser de changer de chemise, et elles ne firent pas les difficiles.

Dans cette délicieuse occupation, je bornai mes regards à M^{lle} Q. J'admirai toutes ses beautés, et je vis avec plaisir qu'elle ne se montrait point avare. Zénobie la laissa, après avoir relevé ses cheveux, pour aller aider les deux autres. Je me présentai pour la remplacer, et elle me permit de l'aider à mettre sa robe, et n'empêcha point que mes yeux pénétrassent à travers une grande déchirure qui me permettait de voir presque en entier l'un des deux globes qui ornaient sa superbe gorge.

— Que ferez-vous de cette chemise, mademoiselle ?

— Vous allez rire de l'enfantillage. Nous avons résolu de conserver tous ces effets comme une relique en souvenir de la belle soirée que nous vous devons. Vous laisserez à mon frère le soin de nous faire passer tout cela. Nous

allons nous coucher. Viendrez-vous nous voir ce soir ?

— Si j'étais sage, je devrais éviter votre présence.

— Si je l'étais moi-même, je ne devrais pas vous inviter à venir.

— Quelle repartie ! Vous me verrez bien certainement ; mais avant de nous séparer, oserais-je vous demander un baiser ?

— Deux.

Son frère et le marquis sortirent. Deux chaises que j'avais fait venir à la porte emportèrent les deux cousines. Deux autres venues un peu plus tard servirent au lieutenant et à son amie.

Le marquis, resté chez moi, me dit le plus poliment du monde qu'il désirait me rembourser la moitié des frais que j'avais faits.

— J'ai deviné que vous alliez m'humilier.

— Ce n'est pas mon intention : je n'insisterai pas ; mais vous sentez que c'est moi qui devient l'humilié.

— Non, car je compte sur votre esprit. Vous voyez que l'argent ne me coûte rien. D'ailleurs je vous donne ma parole d'honneur de vous laisser payer pour moi dans toutes les parties de plaisir où je pourrai me trouver avec vous pendant le reste de ce carnaval. Nous souperons ici quand il vous plaira ; c'est chez moi. Vous ferez la compagnie, et je vous laisserai payer la carte.

— A merveille ! cet arrangement me plaît. Soyons bons amis. Je vous laisse avec cette charmante femme de chambre, et je ne conçois pas qu'une pareille beauté ait pu exister à Milan ignorée de tout le monde excepté de vous.

— C'est une bourgeoise qui sait garder un secret. Dis-je vrai, madame ?

— Je mourrais plutôt que de dire à quelqu'un que monsieur est le marquis de F.

— Très-bien, charmante et belle dame ; ne manquez jamais à votre parole, et prenez, je vous prie, ce petit souvenir.

C'était une belle bague, que Zénobie accepta avec beau-

coup de grâce : elle pouvait valoir cinquante sequins.

Le marquis étant parti, Zénobie fit ma toilette de nuit ; et, en me couchant, je lui donnai vingt-quatre sequins après l'avoir embrassée en lui disant qu'elle pouvait se retirer pour aller consoler son mari. Il n'est pas inquiet, me dit-elle, car il est philosophe.

— Il a besoin de l'être avec une femme aussi belle. Embrasse-moi encore, Zénobie, et puis séparons-nous. Elle se jeta sur moi en me couvrant de baisers et m'appelant son bonheur et sa providence. Ses baisers de flamme produisirent leur effet naturel ; et, après lui avoir donné une nouvelle preuve du pouvoir de ses charmes, elle partit, et je m'endormis.

Il était deux heures quand je m'éveillai mourant de faim. Je fis un excellent diner ; ensuite je m'habillai pour aller voir la belle Q., que, d'après ce qu'elle m'avait dit, je ne devais pas trouver sévère. Tout le monde jouait, elle exceptée. Elle était appuyée contre une fenêtre, et semblait lire si attentivement qu'elle ne m'aperçut pas ; mais, aussitôt qu'elle m'eut vu, le rouge lui monta au visage, et, fermant son livre, elle le mit dans sa poche.

— Oh ! je ne suis pas indiscret, mademoiselle ; je ne dirai à personne que je vous ai surprise lisant un livre de prières.

— Précisément, car je serais perdue de réputation si l'on savait que je suis dévote.

— A-t-on parlé de la mascarade, et dit-on qui étaient les masques ?

— On ne parle que de cela, et on nous plaint de n'avoir pas été au bal ; mais on désespère d'apprendre qui étaient les masques, parce qu'on dit qu'une voiture inconnue à quatre chevaux, et qui allait comme le vent, les a transportés à la première poste, d'où Dieu sait quelle route ils ont prise. On dit aussi que mes cheveux étaient postiches, et alors il me vient envie de leur donner un démenti. On ajoute que vous devez les connaître, parce que, sans cela, vous ne leur auriez pas donné des poignées de ducats.

— Il faut laisser dire et croire tout ce qu'on voudra, et ne point se trahir.

— Vous avez raison ; mais, ce qu'il y a de vrai, c'est que nous avons eu un bien grand plaisir. Si vous vous acquittez aussi bien de toutes les commissions qu'on vous donne, vous êtes unique.

— Mais ce n'est pas de vous que j'aurais pu accepter une pareille commission.

— Aujourd'hui de moi, et demain d'une autre.

— Je vois que je passe pour inconstant dans votre esprit ; mais je vous jure que si vous me trouviez digne de votre cœur, votre image ne s'effacerait jamais du mien.

— Je suis sûre que vous avez dit cela à mille filles et que vous les avez méprisées après qu'elles vous ont eu trouvé digne de leur cœur.

— De grâce, ne vous servez pas du mot *méprisées*, car cela me ferait croire que vous me supposez un monstre. La beauté me séduit, j'aspire à sa possession, et je la méprise, si ce n'est pas l'amour qui m'en offre la jouissance ; mais comment pourrais-je ne pas lui vouer un culte d'estime si elle se donne à moi par amour ? Je devrais commencer par me mépriser moi-même. Vous êtes belle et je vous adore ; mais vous vous tromperiez beaucoup, si vous pouviez croire que je serais content de vous posséder par un effet de votre complaisance.

— Allons, je le vois, vous en voulez à mon cœur.

— Précisément ; c'est à votre cœur que je vise.

— Pour me rendre malheureuse dans quinze jours.

— Pour vous aimer jusqu'à la mort et souscrire à vos moindres volontés.

— A mes moindres volontés ?

— Oui ; elles seraient pour moi des lois inviolables.

— Vous vous fixeriez à Milan ?

— N'en doutez pas, si vous me rendiez heureux sous cette condition.

— Ce qu'il y a de plaisant dans tout ceci, c'est que vous trompez sans le savoir, s'il est vrai que vous m'aimez.

— Tromper quelqu'un sans le savoir, c'est du nouveau pour moi. Si je ne le sais pas, je suis innocent.

— Innocent, si vous voulez; mais vous ne me trompez pas moins; car vous ne serez pas le maître de m'aimer quand vous ne m'aimerez plus.

— C'est dans les choses possibles, mais je rejette cette idée comme funeste. J'aime mieux me croire amoureux de vous à perpétuité. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis que je suis à Milan je n'y trouve pas une figure de femme qui me plaise.

— Pas même la charmante fille qui nous a servies et que vous avez peut-être tenue dans vos bras jusqu'à présent?

— Que dites-vous là, divine marquise? C'est la femme du tailleur qui a travaillé à vos habits. Elle est partie un instant après vous, et son mari ne l'aurait pas laissée chez moi s'il n'avait su que j'en avais besoin pour faire servir les trois dames pour lesquelles étaient les robes qu'il a faites.

— Elle est jolie comme un cœur. Est-il possible que vous ne l'aimiez pas?

— Comment aimer une femme, lorsqu'on sait qu'un magot en jouit quand bon lui semble? Le seul plaisir que cette femme m'ait fait ce matin, c'est de parler de vous.

— De moi!

— Oui. Me pardonnerez-vous si je vous confesse que, dans ma curiosité, je lui ai demandé laquelle des trois demoiselles qu'elle devait avoir vues sans chemise était la plus belle.

— Question de libertin. Eh bien! que vous a-t-elle répondu?

— Que celle qui a de si beaux cheveux est belle de tout point.

— Je n'en crois rien, car j'ai appris à changer de chemise avec décence; et elle ne peut guère avoir vu que ce que je pourrais laisser voir à un homme sans danger. Elle a voulu flatter votre curiosité indiscreète. Si j'avais une femme de chambre comme elle, je la chasserais dans l'instant.

— Vous êtes fâchée?

— Non.

— Vous avez beau dire non : j'ai vu votre âme dans cette petite incartade. Je suis au désespoir de vous avoir tenu ce propos.

— Allons, ce n'est rien. Je sais que les hommes questionnent là-dessus les femmes de chambre, et qu'elles répondent toutes comme votre belle, qui voudrait peut-être vous rendre curieux d'elle.

— Mais comment pourrait-elle se flatter d'y parvenir en exaltant vos beautés aux dépens des deux autres, lorsqu'elle ne pouvait pas savoir que c'est vous que je préfère?

— Si elle ne le sait pas, j'ai tort; mais elle n'en a pas moins menti.

— Elle peut avoir inventé, mais je ne crois pas qu'elle ait menti. Vous riez! cela me ravit.

— Je ris, parce que j'aime à vous laisser croire tout ce que vous voulez.

— Vous me permettrez donc de croire que vous ne me haïssez pas?

— Vous haïr, quel vilain mot! Si je vous haïssais, vous verrais-je? Mais parlons maintenant d'autre chose. Je veux vous prier de me faire un plaisir. Voici deux sequins. Mettez-les à la loterie sur un ambe, et vous me donnerez le billet quand vous viendrez me voir; ou bien vous me l'enverrez; mais, de grâce, que personne n'en sache rien.

— Vous l'aurez demain sans faute, mais pourquoi me dites-vous de l'envoyer?

— Parce qu'il se peut que vous ne veniez pas, si vous vous ennuyez avec moi.

— Franchement, mademoiselle, ai-je cet air auprès de vous? Je suis bien malheureux! Quels sont vos numéros?

— Le trois et le quarante. C'est vous qui me les avez donnés.

— Moi! et comment?

— Trois pincées de sequins, et toujours quarante. Je

suis superstitieuse et vous allez m'en faire la guerre, mais il semble que vous ne soyez venu à Milan que pour taire mon bonheur.

— Vous me rendez la vie ! ces paroles me comblent de joie. Vous dites que vous êtes superstitieuse ; mais si vous ne gagnez pas cet ambe, n'allez pas vous aviser d'en tirer la conséquence que je ne vous aime pas : ce serait un sophisme monstrueux.

— Ma superstition ne va pas si loin, et je ne raisonne pas si mal.

— Croyez-vous que je vous aime ?

— Oui.

— Me permettez-vous de vous le dire cent fois ?

— Oui.

— Et de vous le prouver de toutes façons ?

— Pour les façons, je veux les connaître d'avance : car il serait possible que celles que vous croyez efficaces me parussent fort inutiles.

— Je prévois que vous me ferez soupirer longtemps.

— Le plus que je pourrai.

— Et quand vous ne pourrez plus ?

— Je me rendrai. Êtes-vous content ?

— Oui, sans doute ; mais je vais mettre toute ma force à diminuer la vôtre.

— Faites. Vos efforts me seront agréables.

— M'aidez-vous à réussir ?

— Peut-être.

— Ah ! charmante marquise, vous n'avez besoin que de parler pour rendre un homme heureux. Je le suis réellement et je vous quitte plein d'ardeur.

En quittant cette charmante discoureuse, j'allai au théâtre, puis à la banque du pharaon, où je vis le masque qui avait gagné trois cents sequins la veille ; il jouait très-malheureusement, car il perdait en marques plus de dix mille sequins. Dans moins d'une heure il en perdit le double, et Canano mit bas les cartes en disant :

— C'est assez.

Il se leva et le masque partit. C'était un Spinola, Génois.

— Vous avez fait une bonne banque, dis-je à Canano.

— Oui, mais j'en ai fait de mauvaises avec vous. Pierrot a été heureux.

— Eh bien ! si j'avais parié, vous auriez perdu, car vous ne m'avez point reconnu en costume de Pierrot.

— C'est vrai, mais c'est que j'étais infatué du gueux que je prenais pour vous. Vous savez qui c'est ?

— Pas le moins du monde. Je ne l'avais jamais vu avant ce jour. Je ne mentais point sous ce rapport.

— On dit qu'ils sont tous Vénitiens, et qu'en sortant d'ici ils sont allés à Bergame.

— C'est possible, mais je n'en sais rien. J'avais quitté le bal lorsqu'ils partirent.

Ce soir-là j'allai souper avec la comtesse A. B., son mari et Triulzi. Ils pensaient comme Canano.

Triulzi me dit que je m'étais dévoilé en donnant à ces masques des poignées de sequins.

— On s'est trompé, lui dis-je, on ne me connaît pas. Je suis superstitieux au jeu, et croirais perdre si je ne donnais pas une pincée de ducats à ceux qui m'en demandent, pourvu que je sois en bonne veine. J'ai gagné trente livres d'or, et je laisse parler les fous.

Le lendemain j'allai prendre un billet de loterie et je le portai à ma belle marquise. J'étais complètement amoureux d'elle, parce que tout m'annonçait qu'elle l'était de moi. Ce jour-là la cousine ne jouait pas, et je passai trois heures avec elles causant toujours amour et trouvant à leurs propos un charme inexprimable, car elles avaient infiniment d'esprit. Je les quittai convaincu que, si le hasard m'avait mis en face de sa cousine au lieu de M^{lle} Q., j'en serais devenu amoureux comme je l'étais de l'autre.

Le carnaval, qui dure à Milan quatre jours de plus que partout ailleurs, ce qui raccourcit le carême d'une semaine, le carnaval touchait à sa fin. Il y avait encore trois bals. Je jouais et je perdais chaque jour deux ou trois cents sequins. Chacun admirait ma prudence plus encore que ma mauvaise fortune. J'allais tous les jours chez les belles cousines, où je filais le parfait amour ; mais j'en

étais toujours au même point, des espérances; et du positif, rien. La belle marquise m'accordait quelques baisers; nourriture de convalescent, sans substance: j'avais besoin de mieux que cela. Il est vrai que je ne m'étais point émancipé jusqu'à lui demander un rendez-vous. Comme c'était là qu'il fallait en venir, puisque, restant dans ma position de respectueuse réserve, je courais risque de mourir d' inanition, trois jours avant le bal je lui demandai si je pouvais espérer de lui donner à souper avec ses deux amies, son frère et le marquis.

— Mon frère, me répondit-elle, ira vous voir demain pour voir avec vous ce qu'il y aura à concerter là-dessus.

C'était de bon augure. Le lieutenant vint en effet. Je venais de recevoir les numéros du tirage, et qu'on juge de ma joie en voyant le *trois* et le *quarante*! J'étais émerveillé du succès. Je ne dis rien au jeune marquis, parce que sa sœur me l'avait défendu; mais je prévis que ce coup du hasard serait favorable à mon amour.

— Le marquis de F., me dit l'aimable ambassadeur, vous invite à souper chez vous le soir du bal avec toute la société des gueux; mais, comme il veut nous surprendre, il a besoin de votre appartement pour faire travailler les habits de masques. Comme il veut s'assurer du secret, il vous prie aussi d'avertir la même femme de chambre que vous aviez.

— Volontiers, très-volontiers, mon jeune ami. Dites à l'aimable marquis que tout cela est à son service.

— Faites en sorte que cette fille se trouve là aujourd'hui à trois heures, et prévenez le pâtissier que vous lui avez donné plein pouvoir.

— Tout cela sera fait au gré de votre ami.

Il ne me fut pas difficile de deviner que le marquis avait envie de goûter de Zénobie; mais je trouvais la chose si naturelle que, loin d'en être fâché, je me sentis disposé à favoriser son doux penchant. Jouir et laisser jouir fut toujours ma devise; et elle le sera jusqu'à ma mort, quoique au point où j'en suis, bien malheureusement, la jouissance pour moi ne soit plus que dans mes souvenirs.

Je sortis dès que je fus habillé ; et, dès que j'eus prévenu le pâtissier, j'allai chez le tailleur, qui fut charmé de l'occupation que je procurais à sa femme. Il savait par expérience que sa chatouille ne souffrait pas de ces absences. — Je n'ai pas besoin de vous, lui dis-je, parce qu'il ne s'agit que de costumes de femmes ; je n'ai besoin que de ma commère. — A trois heures précises je lui donnerai congé pour trois jours.

Après avoir diné, je pris ma direction ordinaire, et je trouvai mon aimable Q. dans l'ivresse de la joie. Son ambe lui valait cinq cents sequins.

— Cela vous rend heureuse ? lui dis-je.

— Cela me fait plaisir ; mais, quoique je ne sois pas riche, ce n'est pas ce gain qui cause ma joie ; c'est la beauté de l'idée qui m'est venue et que j'ai embrassée ; c'est le plaisir que je ressens en songeant que ce bonheur me vient de vous, c'est une combinaison qui me parle impérieusement en votre faveur.

— Que vous dit-elle ?

— Que vous méritez que je vous aime.

— Vous dit-elle aussi que vous m'aimez ?

— Non, mais c'est mon cœur qui me tient ce langage.

— Vous me comblez de joie ; mais votre cœur vous dit-il aussi que vous devez me le prouver ?

— Cher ami, pouvez-vous en douter ?

En achevant ces mots elle me tendit la main. C'était la première fois ; j'y collai mes lèvres. Ma première idée, dit elle, fut de mettre les quarante sequins sur l'ambe.

— Vous n'en avez pas eu le courage ?

— Ce n'est pas cela ; j'ai eu honte. J'ai eu peur d'une pensée qui aurait pu vous venir et que vous ne m'auriez pas communiquée. J'ai craint qu'en vous donnant les quarante sequins pour les jouer, vous ne vous imaginassiez que je voulais vous faire entendre que je méprisais ce présent, cela m'aurait fait tort dans votre esprit ; mais si vous m'y aviez encouragée, j'y aurais consenti sur-le-champ.

— Je suis au désespoir de n'y avoir pas pensé. Vous

auriez actuellement dix mille sequins, et j'en serais heureux.

— N'en parlons plus.

— Votre frère m'a dit que nous irons au bal masqué sous la direction du marquis, et je vous laisse à penser si ma joie est grande en perspective d'une nuit entière que je passerai avec vous. Cependant j'ai une inquiétude.

— Et quelle est-elle?

— Je crains que cela n'aille pas aussi bien que la première fois.

— Soyez sans inquiétude; le marquis a beaucoup d'esprit. Il aime ma sœur autant que son honneur. Il est certain qu'on ne nous connaîtra pas.

— Je le souhaite. Il veut tout payer, et même le souper.

— Il ne saurait faire mieux que de vous imiter.

Le soir du bal je me rendis de bonne heure chez mon pâtissier, où je trouvai le marquis très-satisfait de ce que tout allait à son gré. La chambre des costumes était fermée. Je lui demandai d'un ton équivoque s'il avait été content de Zénobie.

— Je ne puis l'être que de son ouvrage, me répondit-il, car je ne lui ai demandé rien de plus.

— Je le crois pour mon compte, mais j'ai peur que votre belle amie ne soit pas aussi crédule sur ce point...

— Elle sait que je ne puis aimer qu'elle.

— N'en parlons plus.

Les convives étant arrivés, le marquis nous dit que la mascarade était de nature à nous faire plaisir, et qu'ainsi il valait mieux nous habiller avant de souper.

Nous le suivîmes dans la chambre, où nous vîmes deux gros paquets. — Mesdames, dit-il aux trois belles, voici pour vous: madame va vous habiller, et nous allons en faire autant dans une autre chambre.

Il prit le plus gros paquet, et quand nous fûmes enfermés dans notre chambre, il le défit, me donna ce qui m'était destiné ainsi qu'au lieutenant, et nous dit:

— Mes amis, dépêchons-nous.

Nous éclatâmes de rire en voyant des habits de femme. Rien n'y manquait, chemises, souliers brodés en paillettes avec des talons qui nous grandissaient de deux pouces, des jarretières superbes, et de riches coiffes de nuit pour nous délivrer de l'embarras de la frisure, de magnifiques dentelles qui nous tombaient sur les yeux. Il n'avait oublié ni les bas à coins rouge et or ni les boucles de souliers. Je fus surpris que les souliers qu'il m'avait destinés me chaussassent bien, mais je sus ensuite que mon cordonnier était le sien. Corset, jupon, soutane, robe, fichu, éventail, sac à ouvrage, boîte de rouge, masque, gants, tout était parfait. Nous ne nous entr'aidâmes que pour placer nos cheveux sous la coiffe ; mais quand nous fûmes habillés nous avions l'air de fagots, à l'exception du jeune officier, qui faisait illusion, et qu'on aurait pu prendre pour une très-jolie femme, car un faux sein et un cul-de-Paris remplaçaient les beautés qu'il ne pouvait avoir comme homme.

Sans nous être concertés, nous nous mimes tous trois sans culottes. — Vos belles jarretières, dis-je au marquis, m'ont fait connaître que je devais m'en passer. — C'est à merveille, dit-il ; mais le malheur est que personne ne s'avisera de s'assurer du fait, car deux demoiselles de cinq pieds dix pouces n'inspireront point de si vifs désirs.

J'avais deviné que nos charmantes compagnes seraient en hommes, et je ne m'étais pas trompé. Comme elles avaient été prêtes avant nous, lorsque nous ouvrimes la porte nous les vîmes le dos tourné vers la cheminée.

Elles avaient l'air de trois jeunes pages, moins l'effronterie ; car elles avaient la mine un peu embarrassée sous ce costume, quoiqu'elles affectassent de se montrer à leur aise.

Nous nous présentâmes en singeant la modestie du beau sexe et avec cette pudique réserve qui convient au rôle que nous voulions jouer. Cela fit qu'elles se crurent obligées d'imiter l'allure des hommes, et leur accoutrement n'était pas celui qui convient à des jeunes gens qui

ont l'habitude d'être respectueux auprès des femmes. Elles étaient costumées en coureurs, culottes serrées, petites vestes bien pincées, gilet découvert, jarretières à franges d'argent, ceinture galonnée et joli bonnet brodé en argent avec des armes banales en dorure. Leurs chemises de batiste étaient ornées d'un immense jabot en point d'Alençon. Vêtues ainsi, et montrant forcément leurs belles formes sous un voile presque transparent, elles auraient pu donner des sens à un paralytique, et nous n'étions rien moins que cela. Cependant nous les aimions trop pour les effaroucher.

Après les premières singerie ordinaires en pareille occasion, nous nous mimes à causer naturellement en attendant qu'on eût servi. Elles nous dirent qu'étant habillées en hommes pour la première fois de leur vie, elles n'étaient pas sans crainte sur le danger qu'elles couraient si elles osaient aller au bal.

— Si par malheur on venait à nous connaître, s'écria la cousine, nous serions perdues ! Elles avaient raison ; mais notre rôle était de les rassurer, quoique, moi surtout, nous désirassions rester en petit comité.

Nous nous mimes à table chacun près de sa mie, et contre mon attente, la maîtresse du lieutenant fut la première à égayer le souper. Croyant ne pouvoir bien jouer son rôle d'homme qu'en se montrant audacieuse, elle commença par agacer le lieutenant femelle, qui se défendait comme une prude. Les deux cousines, honteuses de paraître moins aguerries que leur amie, commencèrent à nous faire des caresses un peu luronnes. Zénobie, qui nous servait à table, ne put s'empêcher de rire lorsque mon adorable Q. lui reprocha de m'avoir fait ma robe trop étroite à la poitrine. Ayant allongé sa jolie main comme pour me faire violence, je lui donnai un petit soufflet ; elle, imitant la politesse d'un cavalier repentant, me prit la main et la baisa en me demandant pardon. Le rôle n'était pas tenable.

Le marquis ayant dit qu'il avait froid, la cousine lui demanda s'il avait sa culotte, et là-dessus, allongeant la

main pour s'en assurer, elle la retira en rougissant, ce qui nous fit partir d'un éclat de rire auquel elle eut le bon esprit de faire chorus en continuant à ravir son rôle d'amoureux intrépide.

Le souper n'avait rien laissé à désirer : délicatesse, variété, profusion, tout s'y trouvait réuni. Échauffées d'amour et de vin, nous nous levâmes après avoir passé plus de deux heures à table ; mais en nous levant, la tristesse se peignit sur les traits des deux belles cousines. Elles ne savaient comment se rendre au bal avec leur costume, qui devait mettre tous les masques libertins à leurs trousses. Le marquis le sentait comme nous et trouvait leur répugnance naturelle.

— Il faut pourtant se décider, dit le lieutenant ; ou au bal ou chez nous.

— Ni l'un ni l'autre, dit le marquis ; dansons ici.

— Où sont les violons ? dit sa maîtresse ; vous n'en trouveriez pas cette nuit à prix d'or.

— Eh bien ! dis-je, passons-nous-en. Nous allons prendre du punch, nous jouerons à mille petits jeux, nous causerons, et nous n'en serons que plus heureux ; quand nous serons fatigués, nous dormirons. Nous avons trois lits.

— Deux suffisent, dit la cousine.

— C'est vrai, mais abondance de bien ne nuit pas.

Zénobie était allée souper avec la femme du pâtissier, elle devait remonter quand on l'appellerait.

Après deux heures de petites folies qui ne furent point perdues pour l'amour, la maîtresse du lieutenant, ayant la tête un peu troublée, passa dans une autre chambre et se jeta sur le lit. Son amant ne tarda pas à la suivre.

M^{lle} Q., qui était dans le même cas, me dit qu'elle désirait se reposer un moment ; je la conduisis dans une chambre où elle pouvait s'enfermer, et je lui en fis la proposition.

— Je ne crois pas avoir à me défier de personne, me dit-elle.

— Nous laisserons donc le marquis avec l'aimable cousine : ils pourront se reposer, et moi je vous veillerai.

— Non, mon amie ; vous dormirez aussi.

En disant cela, elle passa dans le cabinet de toilette en me priant d'aller lui chercher sa soutane. Quand elle rentra :

— Ah ! je respire, s'écria-t-elle. Cette maudite culotte est trop étroite ; elle me blessait.

Elle se jeta sur le lit, n'ayant que sa soutane.

— Où donc, mon cher cœur, cette fatale culotte vous blessait-elle ?

— Je ne veux pas vous le dire ; mais il me semble que ce vêtement doit vous être bien incommode.

— Mais, mon ange, nous sommes différemment construits, et la culotte ne saurait nous blesser à l'endroit où elle vous incommodait.

Pendant que je parlais, je la tenais dans mes bras, pressée contre mon sein, et je me laissai tout doucement tomber à côté d'elle. Nous restâmes un quart d'heure sans parler, nous tenant embrassés et collant nos lèvres dans un long baiser. Je la quittai un moment pour la laisser en liberté dans le cabinet de toilette, et quand je revins, je la trouvai sous la couverture. Elle me dit qu'elle s'était déshabillée pour mieux dormir, et se retourna en fermant les yeux. Je sentis que l'heure du berger avait sonné, et m'étant d'un tour de main débarrassé de mon attirail de femme, je me glissai doucement auprès d'elle, car il faut ménager la pudeur expirante, et, l'entourant de mes bras, bientôt certaine pression mit le désordre dans ses sens, et, se retournant vers moi, elle m'abandonna la jouissance de tous ses charmes.

Après le premier sacrifice, je proposai une ablution nécessaire ; car, sans pouvoir précisément me flatter d'avoir brisé la serrure, la victime avait laissé sur l'autel des traces flatteuses. Mon offre fut accueillie avec joie ; et quand l'opération réciproque fut achevée, elle me permit de jouir de la vue de toutes ses beautés, que je couvris de mes baisers. Enhardie par mes caresses, elle voulut jouir du privilège de l'égalité.

— Qu'il y a loin, me dit-elle, de la peinture à la réalité !

— Mais la comparaison, mon ange, est en faveur de la peinture.

— Que dites-vous ! peut-on donner la préférence à l'art sur la nature ?

— Mais la nature peut avoir des imperfections.

— Je ne sais si, dans ce que je vois, il y a quelque imperfection, mais je n'ai jamais rien vu de plus beau.

Il est certain que dans ce moment je présentais dans toute sa beauté l'instrument de l'amour, et je lui en fis sentir toute la puissance ; elle ne demeura pas en reste, car j'ai rarement trouvé dans une femme plus d'ardeur, de flexibilité et de réciprocité.

— Si nous sommes sages, me dit-elle, au lieu d'aller à aucun bal, nous reviendrons ici chercher de si douces jouissances.

Je baisai amoureusement la bouche qui m'annonçait mon bonheur d'une manière si formelle, et je la convainquis par mes transports que jamais homme ne pouvait l'aimer plus ardemment que moi. Je n'eus pas de peine à l'empêcher de dormir, car ses beaux yeux ne firent pas mine de se fermer une seule fois. Nous fûmes constamment en action ou en douce contemplation que nous entremêlions de propos amoureux. Je la trompais quelquefois, mais à son avantage, car le tempérament d'une jeune femme l'emporte toujours sur celui d'un homme, et nous ne quittâmes la partie que lorsque le jour commença à poindre. Nous n'eûmes pas besoin de nous cacher les uns des autres, car chacun avait joui en paix, et une modestie réciproque nous empêcha seule de nous adresser des félicitations. Par ce silence, nous ne proclamions pas notre bonheur, mais nous ne le niions pas.

Quand nous fûmes prêts, je remerciai le marquis, en le priant à souper, sans qu'il fût question de mascarade, pour la nuit du bal prochain, si les dames en étaient contentes. Le lieutenant dit oui pour elles, et sa maîtresse lui sauta au cou de joie en le remerciant et en lui reprochant d'avoir dormi toute la nuit. Le marquis dit qu'il en avait fait autant ; je répétais ces paroles comme un article de

foi, et les dames se mirent à nous embrasser, en nous remerciant de nos honnêtes procédés à leur égard. Nous nous séparâmes comme la première fois, si ce n'est que le marquis resta seul avec Zénobie.

Je me couchai dès que je fus rentré, et, ne m'étant levé qu'à trois heures, je ne trouvai personne à la maison. J'allai donc diner seul chez mon pâtissier, où je trouvai Zénobie avec son mari, qui était venu jouir des bribes de notre souper de la veille. Il me dit que j'avais fait sa fortune, car le marquis avait donné vingt-quatre sequins à sa femme ainsi que tout son ajustement de femme. Je lui donnai aussi le mien. Ayant dit à ma commère de me faire servir à diner, le tailleur partit en me comblant de reconnaissance.

Quand je fus seul avec la belle Zénobie, je l'engageai à me dire si elle avait été contente du marquis. — Il m'a bien récompensée, me dit-elle avec un petit signe de rougeur. — Je n'en demande pas davantage, ma chère Zénobie, lui dis-je; car il est impossible de te voir sans t'aimer, et dès qu'on t'aime, on désire de te posséder.

— Le marquis ne m'a pas prouvé cela.

— C'est possible, mais c'est étonnant.

Quand j'eus diné, je me hâtai d'aller trouver ma belle marquise, que j'aimais bien plus qu'avant la délicieuse nuit que j'avais passé avec elle. Il me tardait de la voir, pour connaître l'effet qu'elle ferait sur moi après avoir fait si solidement mon bonheur. Je la trouvai plus belle. Elle me reçut avec le ton et les manières qui conviennent à une amante heureuse d'avoir acquis des droits sur son amant. — J'étais sûre, me dit cette belle, que vous seriez venu me voir. Et, quoique en présence de sa cousine, elle reçut et me donna mille baisers enflammés, et qui ne laissaient aucun doute sur l'emploi que nous avions fait de notre tête-à-tête. Je passai avec elles cinq heures qui me parurent bien courtes, tant le plaisir abrège le temps. Quand on parle d'amour et que les raisonnements se rapportent à soi, l'amour-propre et le sentiment rendent la matière inépuisable. Cette visite de cinq heures, le lende-

main de la noce, me prouva que j'étais violemment amoureux de ma nouvelle conquête, en même temps qu'elle dut convaincre ma belle marquise que j'étais digne de sa tendresse.

La comtesse A. B. m'avait invité par un billet à souper avec elle, son mari et le marquis Triulzi, qui avait invité tous les amis de la maison. Cela fit que je n'allai pas voir Canano, qui depuis ma victoire en Pierrot m'avait gagné un millier de sequins. Je savais qu'il se vantait d'être sûr de me tenir, et *in petto* je me promettais le contraire, ou mieux encore. Pendant le souper, l'Espagnole me fit la guerre. Je découchais, on me voyait rarement; on s'évertuait pour m'arracher mon secret, on voulait connaître mes bonnes fortunes. On savait que je soupais quelquefois chez Thérèse avec Greppi, dont on se moquait parce qu'il avait la fatuité de dire que j'étais sans conséquence. Moi, pour mieux cacher mon jeu, je disais qu'il avait raison, et je menais la plus heureuse des vies.

Le lendemain Barbaro, honnête comme tous les joueurs qui corrigent la fortune, vint me voir et me rendit mes deux cents sequins avec deux cents de bénéfice, et me dit qu'ayant eu une petite querelle avec le lieutenant, il ne jouerait plus. Je le remerciai de m'avoir fait connaître la belle marquise, lui disant que j'en étais tout amoureux et que j'espérais vaincre sa rigueur. Il se mit à sourire, loua ma discrétion, et me fit entendre qu'il n'en était pas la dupe. Il me suffisait de ne rien avouer.

Vers les trois heures, j'allai voir cette charmante femme et je passai près d'elle, comme la veille, cinq heures pleines d'agrément. Comme Barbaro ne jouait plus, on avait donné ordre aux gens d'annoncer qu'il n'y avait personne. Amant déclaré de la belle marquise, la cousine me traitait en ami. Elle me priait de rester à Milan le plus qu'il me serait possible; car, outre que cela prolongerait le bonheur de sa cousine, j'assurerais aussi le sien, puisque sans moi il lui serait impossible de passer des heures tête à tête avec son cher marquis, lequel, aussi longtemps que son père vivrait, ne pourrait jamais la fréquenter li-

brement. Elle se croyait sûre de devenir sa femme dès que le vieux serait dans la tombe. Ses espérances furent vaines, car le jeune marquis donna bientôt dans des travers qui le ruinèrent.

Le lendemain au soir, les cinq aimables personnes, au lieu d'aller au bal, vinrent souper chez moi; et, après un repas délicieux, nous allâmes sans façon nous livrer au plaisir. Charmante nuit, pendant laquelle pourtant nos plaisirs furent interrompus par les réflexions tristes et vraies que le carnaval, en finissant, allait aussi nous en empêcher la continuation.

La veille du mardi gras, comme il n'y avait point de bal, je me mis à jouer, et n'ayant pas une seule fois rencontré trois cartes gagnantes, je perdis tout l'or que j'avais sur moi. Je serais parti comme à mon ordinaire, si une femme déguisée en homme ne m'eût donné une carte en me pressant par signes de la jouer. Je la mis devant le banquier à cent sequins sur parole. Je perdis, et pour regagner ma dette j'en perdis mille, que je fis payer le lendemain.

Près de sortir pour aller me consoler auprès de ma belle marquise, je vois le masque de mauvais augure accompagné d'un autre homme masqué qui m'approche en me serrant la main et me priant à l'oreille d'aller le voir aux Trois-Rois à dix heures, au numéro qu'il m'indiqua, si, ajouta-t-il, l'honneur d'un ancien ami m'était cher.

— Quel est cet ami?

— Moi-même.

— Qui êtes-vous?

— Je ne puis vous le dire.

— Je vous prie de ne pas m'attendre; car, si vous êtes mon ami, rien ne doit vous empêcher de me dire votre nom.

Je sortis, et il me suivit en me priant d'aller jusqu'au bout des arcades. Là il ôta son masque, et je vis ce *Croce* que mes lecteurs peuvent se rappeler.

Je savais qu'il était banni de Milan, et je compris ses raisons pour ne point se nommer en public; mais je me fé-

licitai de lui avoir refusé le plaisir d'aller à son auberge.

— Je suis surpris, lui dis-je, de vous voir ici.

— Je le crois. Je suis venu à la faveur de la saison qui permet le masque pour obliger mes parents à me donner ce qu'ils me doivent; mais ils me traînent en longueur pour ne rien me donner, persuadés que, dans la crainte d'être reconnu, je serai forcé de m'en aller en carême.

— Mais, en carême, comptes-tu partir quand même tu n'aurais pas reçu ce que tu attends?

— Il le faudra bien; mais, puisque tu ne veux pas venir me voir, sauve-moi en me donnant une vingtaine de sequins, ce qui me mettra en état de partir dimanche matin, lors même que mon cousin, qui me doit dix mille livres, me refuserait la dixième partie que je lui demande. Mais avant de partir, je le tue.

— Je n'ai pas le sou, et ton masque que voilà me coûte mille sequins que je ne sais comment payer.

— Je le sais. Je suis un malheureux qui porte malheur à tous mes amis. C'est moi qui lui ai dit de te donner une carte dans l'espoir de faire changer la chance.

— Est-ce une fille de Milan?

— Non, elle est de Marseille et fille d'un riche commissionnaire. J'en suis devenu amoureux, et, l'ayant séduite, je l'ai enlevée pour son malheur. J'avais beaucoup d'argent alors; mais, malheureux! j'ai tout perdu à Gènes, où j'ai dû vendre tout ce que j'avais pour venir ici, où je suis depuis huit jours. Assure-moi les moyens de me sauver, je t'en supplie.

Touché de compassion, je retournai sur mes pas pour demander vingt sequins à Canano, et je les donnai à ce malheureux en lui disant de m'écrire.

Cette aumône me fit du bien, car elle me fit perdre l'humeur que me causait ma perte, et je pus passer une délicieuse soirée avec ma belle marquise.

Le lendemain nous soupâmes chez moi, et puis nous passâmes le reste de la nuit dans les bras de l'Amour. C'était le samedi, dernier jour du carnaval de Milan, et je passai le dimanche, premier jour du carême, dans mon lit;

car j'avais épuisé mes forces avec la marquise, et je savais qu'un long sommeil me rétablissait.

Le lundi matin de très-bonne heure, Clairmont vint me remettre une lettre qu'un domestique de louage avait apportée. Cette lettre, sans signature, contenait ce qui suit :

« Monsieur, ayez pitié de la plus malheureuse créature qu'il y ait sous le ciel. M. de la Croix est sûrement parti désespéré. Il m'a abandonnée dans cette auberge, où il n'a rien payé. Grand Dieu ! que vais-je devenir ? Venez, monsieur, je vous en conjure, ne fût-ce que pour me donner un conseil. »

Je n'hésitai pas un instant. Ce ne fut ni l'amour ni le libertinage qui me portèrent à voler au secours de cette infortunée ; je ne fus mû que par le sentiment de l'humanité et de la vertu. Je passai ma redingote et je courus aux Trois-Rois, à la même chambre où j'avais vu Irène, et j'y trouvai une jeune et belle fille de la figure la plus noble et la plus intéressante. Je crus voir à la fois la pudeur, la candeur et l'innocence opprimées. Dès qu'elle m'aperçut elle vint au-devant de moi de l'air le plus modeste en me demandant pardon d'avoir osé m'incommoder. Elle me pria de dire en italien à une femme qui était dans la chambre de sortir. Elle me fatigue depuis une heure. Je n'entends pas sa langue ; mais j'ai compris qu'elle veut m'être utile. Je ne me sens pas inclinée à accepter son secours.

— Qui vous a dit de venir chez cette demoiselle ? demandai-je à cette femme.

— Un valet de place m'a prévenue qu'une demoiselle étrangère était restée ici toute seule et qu'elle est bien à plaindre. L'humanité m'a portée à venir voir si je pouvais lui être de quelque utilité. Je m'en vais fort contente d'en être quitte pour ma bonne volonté. Je la laisse en bonnes mains, et je lui en fais mon compliment.

Je vis que cette femme était une pourvoyeuse, et je ne lui répondis que par un sourire de mépris.

La pauvre abandonnée me conta ensuite en peu de mots ce que je savais déjà ; puis elle ajouta que *Croce*, qui se faisait appeler de *Sainte-Croix*, alla jouer dès qu'il eut les

vingt sequins; qu'ensuite il la reconduisit à l'auberge, où il passa, dans un état de désespoir, toute la journée du lendemain, parce qu'il n'osait pas sortir de jour. Le soir il sortit avec un masque et ne rentra que le matin. Quelques instants après, ayant mis sa capote, il se disposa à sortir, en me disant que, s'il ne revenait pas, il me ferait savoir de ses nouvelles par votre canal; en même temps il me remit votre adresse, dont j'ai pris la liberté de faire usage. Il n'est pas revenu, ajouta-t-elle avec un soupir, et, si vous ne l'avez pas vu, je suis sûre qu'il est parti à pied et sans le sou. L'hôte voudra être payé. En vendant tout, je puis le satisfaire; mais, grand Dieu! que ferai-je ensuite?

— Oseriez-vous retourner chez votre père?

— Oui, monsieur. Certainement je l'oserai. Mon père me pardonnera quand, à genoux et les larmes aux yeux, je lui dirai que je suis prête à m'ensevelir dans un couvent.

— Eh bien! je vous conduirai à Marseille en personne, et en attendant je vous trouverai ici une chambre chez d'honnêtes gens. Jusqu'alors enfermez-vous dans cette chambre, ne recevez personne, et j'aurai soin de vous.

J'appelai l'hôte, qui m'apporta le compte fort peu considérable, et je payai, en ordonnant qu'on eût soin de fournir madame de tout ce dont elle pourrait avoir besoin jusqu'à mon retour. Cette pauvre personne était muette de surprise et de reconnaissance. Je la quittai en la saluant affectueusement et sans même lui prendre la main. Ce n'est pas pourtant que le diable se fût fait ermite, mais j'ai toujours respecté le malheur.

J'avais déjà jeté les yeux sur Zénobie, et je me rendis de suite chez elle. Je lui dis, en présence du mari, le service que j'attendais d'elle si elle pouvait donner un petit coin à ma nouvelle protégée. Je lui céderai ma place, s'écria le tailleur bon diable, si elle veut coucher avec ma femme. Je prendrai une petite chambre ici près et j'y demeurerai aussi longtemps que la demoiselle me remplacera auprès de Zénobie.

— Je trouve cela très-bien pensé, compère; mais votre femme perdra au change.

— Fort peu de chose, dit Zénobie. Et le tailleur de pouffer de rire. — Quant au manger, ajouta-t-il, ma foi, elle s'arrangera comme elle voudra.

— C'est le plus facile, dis-je; Zénobie en aura soin, et je payerai.

Je me mis à écrire deux lignes dans lesquelles je prévenais la jeune personne de l'arrangement, et je chargeai Zénobie de les lui porter. Le lendemain je la vis installée chez ces bonnes gens, mal logée, mais contente, et jolie à ravir. Je me sentais sage, mais je soupirais en pensant combien il me serait difficile de l'être en voyage.

Je n'avais plus rien à faire à Milan; mais je m'étais engagé avec le comte d'aller passer avec lui une quinzaine à Saint-Ange. C'était un fief appartenant à sa maison à quinze milles de Milan, et le cher comte m'en parlait avec enthousiasme. Je l'aurais trop mortifié de partir sans lui accorder la satisfaction de l'y accompagner. Il avait un frère marié qui y faisait sa résidence, et il ne cessait de me dire combien ce frère serait enchanté de faire ma connaissance. A notre retour, heureux de ma complaisance, il devait me souhaiter un bon voyage.

Déterminé à reconnaître l'hospitalité de ce brave homme par cet acte de complaisance, le quatrième jour de carême je pris congé de Thérèse, de Greppi et de la tendre marquise pour deux semaines, et nous partimes.

La comtesse, à mon grand plaisir, ne se soucia pas d'être de la partie. Elle demeurait beaucoup plus volontiers à Milan avec Triulzi, qui ne la laissait manquer de rien.

Nous arrivâmes à Saint-Ange en trois heures et nous trouvâmes qu'on nous attendait pour dîner.

CHAPITRE XII.

Ancien château. — Clémentine. — La belle pénitente. — Lodi. — Déclaration d'amour réciproque, sans crainte des suites.

Le château seigneurial de la petite ville de Saint-Ange est vaste, antique au moins de huit siècles, mais sans aucune régularité, sans aucun genre d'architecture qui puisse faire deviner l'époque de sa fondation. Il est composé d'un rez-de-chaussée divisé en une foule de chambres, d'un étage qui contient plusieurs appartements très-hauts, et d'un immense grenier. Les murs, crevassés en maints endroits, sont d'une épaisseur qui atteste que nos aïeux bâtissaient pour leurs arrière-petits-neveux, ce qui n'est plus de nos jours; car nous commençons à bâtir à l'anglaise, c'est-à-dire à peine pour la durée ordinaire d'une vie d'homme. Les escaliers, en larges dalles de pierre, étaient si usés qu'on ne pouvait monter ou descendre les degrés qu'avec précaution. Le parquet était partout en briques, et comme elles étaient de divers âges et que la couleur n'avait pas été renouvelée, peut-être depuis plus d'un siècle, il formait une espèce de marquetterie peu agréable à l'œil. Les fenêtres ne nuisaient pas à l'ensemble; comme elles manquaient de vitres et que les châssis, en plus d'un endroit, n'auraient en pu en supporter le poids, elles étaient habituellement ouvertes, et aucune n'avait des volets. Heureusement le climat en rendait la privation peu sensible. Quant aux plafonds, ils étaient de contrebande; de larges poutres en tenaient lieu, et des nids de toute espèce, même d'oiseaux nocturnes, avec force toiles d'araignées, remplaçaient les arabesques.

Dans ce palais gothique, palais bien plus que château, puisqu'il n'avait ni tourelles, ni aucun des attributs de la féodalité, sauf l'énorme écusson de famille, fort bien entretenu, qui couronnait la porte cochère; dans ce palais,

dis-je, monument de l'ancienne noblesse des comtes A. B., et dont ils faisaient plus de cas que du plus bel édifice qu'ils auraient acquis de leur argent, il y avait en trois endroits quatre ou cinq chambres de suite un peu mieux tenues que le reste. C'étaient les appartements des maîtres actuels, car ils étaient trois : le comte A. B., mon ami ; le comte Ambroise, qui habitait constamment le château, et un troisième, officier dans les gardes wallonnes d'Espagne. Ce fut l'appartement de ce dernier qu'on m'assigna. Mais parlons de l'accueil que j'y reçus.

Le comte Ambroise vint me recevoir à la porte du château comme on aurait pu le faire à un haut et puissant seigneur. Les deux battants étaient ouverts à plein ; mais je ne m'enorgueillerai point de cette circonstance, par le motif que, tombant de vétusté, il aurait été impossible de les fermer.

Le noble comte, le bonnet de coton à la main, dans une mise décente mais négligée, quoiqu'il fût à peine âgé de quarante ans, me dit, avec autant de noblesse que de modestie, que son frère avait eu tort de m'engager à venir contempler leur misère ; que je ne trouverais pas chez eux les commodités auxquelles j'étais habitué, mais qu'en revanche *je pouvais compter sur le cœur milanais*. C'est une phrase que les Milanais ont toujours à la bouche ; mais comme ils la justifient, elle leur va bien. Ils sont généralement bons, honnêtes, serviables et hospitaliers ; la franchise de leur caractère condamne les Piémontais et les Génois, qu'ils ont à égale distance de leur beau pays.

Le bon Ambroise me présenta à la comtesse son épouse et à ses deux belles-sœurs, dont l'une était d'une beauté des plus achevées, à un peu d'embarras près, qui ne venait sans doute que de son défaut du monde, car ils ne voyaient jamais que quelques voisins peu stylés aux belles manières de la haute société. L'autre était de ces femmes dont on ne dit rien, c'est-à-dire ni belle ni laide, et telle qu'on en trouve par centaines. La comtesse portait sur une physiologie de Madona une douceur angélique, mêlée de dignité et de candeur. Elle était de Lodi, et n'était mariée que

depuis deux ans. Ces trois sœurs étaient très-jeunes, très-nobles et très-pauvres. Pendant le diner, le comte Ambroise me dit qu'il avait épousé sa femme pauvre, parce qu'il faisait plus de cas de ses mœurs et de son caractère que de sa naissance. — Elle fait mon bonheur, ajouta-t-il, et, quoiqu'elle ne m'ait rien apporté, il me semble qu'elle m'a enrichi, car elle m'a appris à regarder comme superflu tout ce que nous n'avons pas.

— C'est-là, lui dis-je, la véritable philosophie de l'homme de bien.

La comtesse, enchantée de l'éloge de son mari et de mon approbation, lui sourit amoureusement, et prenant, des mains d'une femme qui le lui présenta, un poupon de cinq ou six mois, joli comme un amour, elle lui offrit un sein d'albâtre et fait au tour. C'est le privilège d'une mère-nourrice, la nature lui a appris qu'en agissant de la sorte elle ne blesse en rien la pudeur. Son sein devenu source de vie, est censé ne pouvoir éveiller dans ceux qui le voient d'autre sentiment que celui du respect. J'avoue cependant que cette vue aurait pu réveiller en moi un sentiment plus tendre, car le tableau était ravissant; et si Raphaël l'avait eu sous les yeux, je suis persuadé que sa belle Madona aurait eu des perfections qui nous sont encore inconnues dans les plus sublimes productions de l'art de la peinture.

Le diner que le comte Ambroise me donna aurait été excellent sans les ragoûts, que je trouvai détestables. Soupe, bouilli, petit salé, saucissons, mortadelles, laitage, légumes, gibier, fromage *mascarpon*, fruits de conserve, tout était délicieux; mais son frère l'ayant averti que j'étais gourmand, et que je tranchais du grand, surtout à table, le bon Ambroise crut devoir me donner des plats travaillés, et c'était tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais. La politesse exigeait que j'en goûtasse, mais je me promis de ne plus m'y laisser prendre. Après le diner, je pris mon amphitryon à part, et je lui fis comprendre que sa table serait friande et excellente avec dix plats au naturel, et sans le moindre ragoût. Depuis lors je fis chaque jour une chère délicieuse.

Nous étions six à table, tous gais et causeurs, excepté la belle Clémentine. C'était le nom de la jeune comtesse qui m'avait fait une vive impression. Elle ne parlait que lorsqu'elle était forcée de répondre, et c'était toujours en rougissant ; mais comme je n'avais d'autre moyen de voir ses beaux yeux qu'en la contraignant à me parler, je lui faisais mille questions. Cependant sa rougeur me faisant conjecturer que je la gênais, je pris le parti de la laisser tranquille et d'attendre l'opportunité de faire avec elle plus ample connaissance.

On me conduisit enfin à mon appartement, et on m'y laissa. Les fenêtres étaient vitrées et ornées de rideaux comme dans la salle où nous avions diné ; mais Clairmont me dit qu'il n'osait pas défaire mes malles, parce que les portes et les commodes étaient dépourvues de clefs, à moins que je ne le délivrasse de toute responsabilité. Je trouvai qu'il avait raison, et j'allai trouver mon ami. — Dans tout le château, me dit-il, il n'y a de clefs qu'à la cave : malgré cela, tout y est sûr. Il n'y a point de voleurs à Saint-Ange, et s'il y en avait ils n'oseraient point entrer chez nous.

— Je le crois, mon cher comte ; mais vous sentez que mon devoir est d'en supposer partout ; vous sentez que mon propre valet pourrait saisir cette occasion et me dévaliser sans que je pusse le convaincre, et vous sentez que je devrais me taire s'il m'arrivait d'être volé.

— Je sens tout cela. Demain matin un serrurier mettra des clefs à vos portes, et vous serez le seul dans la maison qui pense à prendre des mesures contre les voleurs.

J'aurais pu lui répondre avec Juvénal :

. . . . Cantat vacuus coram latrone viator ;

mais je l'aurais mortifié. Je dis à Clairmont d'attendre au lendemain pour ouvrir mes malles, et je sortis avec le comte A. B. et ses deux belles-sœurs pour aller nous promener dans la ville. Le comte Ambroise et sa belle moitié restèrent au château : cette aimable et tendre mère ne

quittait jamais son nourrisson. La belle Clémentine avait dix-huit ans ; quatre de moins que sa sœur Marie. Elle accepta mon bras, et mon ami offrit le sien à la comtesse Éléonore.

— Nous allons, me dit le comte, faire une visite à la belle pénitente.

Lui ayant demandé ce que c'était cette belle pénitente, il me dit, sans se gêner, à cause de ses deux belles-sœurs :

— C'est une ancienne Laïs qui a vécu à Milan pendant une couple d'années avec une telle réputation de beauté, qu'outre tout ce qu'il y avait de riche à Milan on venait des villes voisines pour lui témoigner la curiosité générale qu'elle excitait. Sa maison s'ouvrait et se fermait cent fois par jour, et cette excessive hospitalité était insuffisante pour satisfaire tous les désirs qu'elle excitait. Il y a un an qu'on a mis fin à ce que les dévotes et les vieilles gens appelaient un scandale. Le comte de Firmian, homme savant et rempli d'esprit, étant allé à Vienne, reçut, à son départ, l'ordre de la faire enfermer dans ce couvent. L'auguste Marie-Thérèse n'a jamais su pardonner à la beauté mercenaire. Obligé d'obéir aux ordres de la rigide souveraine, le comte fit enfermer la belle pécheresse. On lui dit qu'elle était coupable ; on exigea d'elle une confession générale, et on lui imposa une pénitence à vie dans ce monastère. Ce fut le cardinal Pozzobonelli, grand pontife du rit ambrosien, qui lui donna l'absolution, après quoi il lui conféra le sacrement de la confirmation, changeant le nom de Thérèse, qu'elle avait reçu aux fonts baptismaux en celui de Marie-Madeleine, voulant par là indiquer à cette belle pécheresse le chemin de son salut éternel, en imitant dans sa pénitence sa nouvelle patronne, dont, jusqu'alors, elle avait imité les dérèglements.

« Le couvent, dont notre famille a le patronage, est consacré aux pénitentes. C'est un lieu inaccessible où les recluses vivent sous la surveillance d'une supérieure d'un caractère doux et bien propre à adoucir les peines qu'elles doivent endurer, passées qu'elles sont de toutes les voluptés de ce monde aux plus rudes privations. Elles ne peu-

vent que travailler et prier Dieu. Elles ne voient d'autre homme que le confesseur qui leur dit la messe chaque jour. Nous sommes les seuls auxquels la supérieure ne peut défendre l'entrée de cette prison, et elle ne s'avise jamais d'exclure les personnes qui sont avec nous. »

Ce récit me toucha vivement ; j'en avais les larmes aux yeux. Pauvre Marie-Madeleine ! Barbare impératrice ! Je crois avoir dit quelque part d'où lui venait son austère vertu.

Dès que nous fûmes annoncés la supérieure vint recevoir le comte à la porte et nous fit entrer dans une assez vaste salle où, sans aucune question, il me fut facile de distinguer la célèbre pénitente au milieu de cinq ou six jeunes filles pénitentes comme elle ; mais pour des peccadilles sans doute, car elles étaient laides ou à peu près. Dès que ces pauvres filles nous aperçurent, elles quittèrent leur aiguille ou leur tricot et se tinrent respectueusement debout devant nous. Malgré l'austérité de son costume, Thérèse me fit une vive impression. Que de beauté ! que de majesté malgré son air d'humilité ! Avec mes yeux de profane, au lieu de voir l'énormité du péché qui lui valait un traitement si tyrannique, je crus voir l'innocence incarnée sous l'aspect de Vénus pénitente. Ses beaux yeux étaient fixés vers la terre, mais qu'elle ne fut pas ma surprise quand, les levant sur moi, elle s'écria en me fixant :

— Dieu ! que vois-je ? Sainte Vierge Marie, venez à mon secours. Sors d'ici, pécheur horrible, quoique tu mérites d'y être plus que moi. Scélérat !

Je n'avais pas envie de rire. La position de cette malheureuse, sa singulière apostrophe dont j'étais l'objet, tout me navrait le cœur. La supérieure s'empressa de me dire :

— Ne vous offensez pas, monsieur ; la pauvre malheureuse est devenue folle, et, à moins qu'elle ne vous ait reconnu...

— Il n'est pas possible qu'elle me connaisse, madame ; je la vois pour la première fois de ma vie.

— Je le crois, monsieur ; mais daignez lui pardonner, car elle a perdu la raison.

— Hélas ! c'est peut-être une grâce que le bon Dieu lui a faite.

Dans le fait, je vis dans cette incartade bien plus un bon sens qu'un accès de folie ; car la pauvre fille devait être indignée d'être exposée à mon oisive curiosité dans l'asile de ses tourments. Profondément ému, une larme malgré moi sillonna ma joue. Le comte, qui la connaissait, riait. Je le priai de se contenir. Cependant je n'en étais pas quitte. Un moment après la malheureuse exagéra. Re commençant ses invectives, je vis tous les symptômes de la démence et de la colère. Elle pria la supérieure de me chasser, parce que je n'étais allé la voir que pour la damner. Cette bonne dame, après lui avoir fait quelques reproches avec une douceur toute maternelle, la fit sortir en lui disant qu'elle se trompait, et que ceux qui venaient la voir ne pouvaient désirer que de coopérer à son salut éternel ; mais elle eut la dureté de lui dire que personne n'avait été plus pécheur qu'elle, et la pauvre Madeleine nous quitta en pleurant amèrement.

Si j'avais eu le bonheur d'entrer à Milan à la tête d'une armée victorieuse, il est certain que ma première démarche aurait été d'arracher cette infortunée au supplice qu'un tyran femelle lui avait infligé ; j'aurais sanglé de coups de cravache la mielleuse abbesse, si elle avait fait mine de s'opposer à ma volonté.

Cette abbesse, quand Madeleine fut sortie, nous dit que cette malheureuse avait toutes les qualités d'un ange, et que, si Dieu la préservait du malheur de devenir complètement folle, elle ne doutait pas qu'elle ne devint une sainte comme sa patronne. — Elle m'a suppliée, ajouta-t-elle d'enlever de l'oratoire deux tableaux représentant l'un saint Louis de Gonzague, l'autre saint Antoine, parce que ces images lui causaient des distractions invincibles. J'ai cru devoir me rendre à sa prière, malgré le confesseur, qui, sur ce point, n'entendait pas raison.

Ce confesseur était un butor ; je ne le dis pas à la supérieure, mais en femme d'esprit je lui laissai deviner ce que j'en pensais.

Nous sortimes de cette demeure de supplice, tristes, silencieux et maudissant au fond du cœur la tyrannie de la dévote souveraine qui faisait un si pitoyable usage de sa puissance.

Si, dans la vérité de notre sainte religion, l'âme de Marie-Thérèse doit avoir un état dans ce qu'on appelle l'éternité ou l'autre vie, à moins qu'elle ne se soit repentie, elle doit être damnée, quand bien même elle n'aurait fait d'autre mal que celui qu'elle fit de mille façons aux filles qui sont assez malheureuses pour être obligées de vivre du trafic de leurs charmes. La pauvre Marie-Madeleine devenait folle et souffrait tous les maux de l'enfer, parce que la nature, dieu maître de tout, l'avait gratifiée du plus précieux de tous les dons, la beauté unie à un excellent cœur. Elle en avait abusé, cela se peut; mais pour ce crime, le plus petit de tous, sans doute, et qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de trouver tel, fallait-il qu'une femme, plus pécheresse peut-être, lui infligeât la plus cruelle des punitions! Je défie aucun homme raisonnable de se prononcer pour l'affirmative.

En retournant au château, Clémentine, à qui je donnais le bras, riait de temps en temps et ne disait rien. Curieux de savoir ce qui la faisait rire : — Oserai-je vous demander, belle comtesse, lui dis-je, ce qui vous fait rire ainsi toute seule?

— Pardonnez-moi. Je ne ris pas de ce que cette pauvre fille vous a reconnu, car elle doit s'être trompée; mais je ne puis m'empêcher de rire quand je me rappelle votre surprise en vous entendant dire que vous mériteriez plus qu'elle d'être renfermé dans ce couvent.

— Et vous le croyez peut-être comme elle?

— Moi! que le bon Dieu m'en préserve! Mais dites-moi d'où vient que cette pauvre malheureuse n'a pas attaqué mon beau-frère?

— C'est probablement parce qu'elle m'a trouvé l'air plus pécheur qu'à lui.

— C'est, je crois, la seule raison; et voilà pourquoi il ne faut jamais faire attention aux discours des fous.

— Belle comtesse, votre discours est ironique ; mais je le prends du bon côté. Je suis peut-être un grand pécheur, comme j'en ai l'air ; mais songez que la beauté me doit de l'indulgence, car d'ordinaire ce n'est que par elle que je suis séduit.

— Je trouve singulier que l'impératrice ne s'amuse pas à faire renfermer les hommes aussi bien que les femmes.

— Elle espère peut-être d'en voir beaucoup à ses pieds quand ils ne trouveront plus de filles.

— Quelle plaisanterie ! Dites plutôt que c'est parce qu'elle ne peut point pardonner à son sexe de manquer à une vertu qu'elle possède au suprême degré, vertu que d'ailleurs on peut exercer si facilement.

— Je ne doute pas le moins du monde, mademoiselle, de la vertu de l'impératrice ; mais, avec votre permission, et généralement parlant, je doute beaucoup de la facilité que vous supposez à l'exercice de la vertu qu'on nomme continence.

— Chacun pense et parle, sans doute, selon les notions qu'il tire de l'examen de soi-même. On prend souvent pour vertu la sobriété dans un individu qui n'a aucun mérite d'être sobre. Vous pouvez trouver difficile ce qui me semble très-facile, et *vice versá*. Nous pouvons avoir raison tous les deux.

Cette conversation intéressante et pleine d'esprit me fit comparer Clémentine à ma belle marquise de Milan ; avec cette différence que M^{lle} Q. mettait beaucoup d'importance à ses raisonnements, et que la jeune comtesse débitait son système d'un air naïf et avec le ton de la plus parfaite indifférence. Je lui trouvais l'esprit si juste, l'élocution naturelle si soignée, que j'étais confus de l'avoir si mal jugée à table pendant le dîner. Son silence et la rougeur dont son front se couvrait subitement quand elle devait répondre à quelque question m'avaient fait soupçonner dans sa conception un embarras d'idées compliquées qui ne me semblait pas parler en faveur de son esprit, car trop de timidité n'est souvent que de la bêtise ; mais la conversation que je viens de rapporter me faisait revenir

de loin. La belle marquise, plus aguerrie que Clémentine, parce qu'elle était plus âgée et qu'elle avait beaucoup plus d'usage du monde, était plus forte en dialectique; mais Clémentine avait éludé deux fois ma question avec une grande finesse d'esprit, ce qui, dans une demoiselle bien née, est le plus noble des artifices, et je me sentais obligé de lui décerner la palme.

De retour au château, nous y trouvâmes une dame avec son fils et sa fille, plus un parent du comte, jeune abbé qui me déplut souverainement.

Parleur impitoyable, il prétendait m'avoir vu à Milan et il se croyait par là autorisé à me flagorner d'une manière dégoûtante. En outre, il faisait les yeux doux à Clémentine, et j'étais fort peu disposé à vouloir un tel bavard pour compagnon ou pour rival. Je lui dis d'un ton fort sec que je ne me souvenais point de l'avoir aperçu nulle part; mais cette boutade, faite pour démonter un homme délicat, ne l'embarrassa point. Il s'assit à côté de Clémentine, lui prit la main, et l'engagea à faire ma conquête. Ses propos étaient plats, et la jeune personne ne pouvait qu'en rire : je le sentais; mais j'avais de l'humeur, et son rire me déplut. Il me semblait qu'elle aurait dû lui répondre... je ne sais quoi, mais quelque chose de mortifiant. Loin de là, l'impertinent lui ayant parlé à l'oreille, elle lui répondit, et je trouvai cela horrible. A propos de je ne sais quelle question, et chacun ayant dit son mot, l'abbé m'excita à dire mon opinion. Je ne sais plus ce que je lui dis; mais j'ai souvenance que je fus caustique, espérant de le forcer au silence et de lui inspirer de l'humeur. Mais, bon cheval de trompette, il paraissait habitué à tous les tons : rien ne le déconcertait. Il en appela à Clémentine, et j'eus la mortification de l'entendre lui donner raison, quoiqu'en rougissant. Le fat, satisfait, prit la main de la jeune comtesse et la lui baisa avec l'expression du bonheur. C'en était trop! je ne pouvais plus y tenir, et je confondais dans ma haine Clémentine et l'abbé. Je me levai et j'allai me mettre à la fenêtre.

La fenêtre est un excellent subterfuge pour un homme

impatience et que les convenances forcent à quelque retenue. Là il peut tourner le dos à ceux qui l'ennuient, sans qu'on puisse précisément l'accuser d'impolitesse ; mais on le devine, et cela le soulage.

Je n'ai rapporté cette circonstance que pour faire remarquer combien l'humeur rend injustes les personnes qui s'y abandonnent. Ce pauvre abbé me déplaisait parce qu'il flattait Clémentine, dont j'étais amoureux sans m'en être rendu compte, et je voyais en lui un rival qui me blessait ; mais loin de m'avoir offensé, il s'était mis en frais pour me plaire, et j'aurais dû lui tenir compte de sa bonne volonté. Au reste cette disposition à l'humeur dans ces sortes de circonstances, fut toujours un des traits caractéristiques de mon esprit ; et aujourd'hui il est trop tard pour me donner la peine d'en guérir. Je crois même n'en avoir plus besoin ; car, si cela m'arrive parfois, ceux qui m'écoutent me mettent poliment, mais sans me le dire, à un demi-siècle en arrière. Le malheur veut que je sois forcé, à part moi, de leur donner raison.

Clémentine m'avait bouleversé, et pour cela elle n'avait eu besoin que de quelques heures. Il est vrai que j'étais d'une nature fort inflammable ; mais jusqu'alors aucune beauté n'avait, en aussi peu de temps, exercé sur moi un pareil ravage. Me sentant tout à elle, je crus devoir tout mettre en œuvre pour la réduire à être toute à moi. Je ne m'avisais pas de douter de la réussite, je conviens que dans mon assurance il y avait une forte dose de fatuité ; mais il y avait aussi une modestie de raison : car, si, pour parvenir à toucher son cœur, je sentais avoir besoin d'aplanir bien des difficultés, il me semblait aussi que le moindre obstacle pouvait me faire échouer. C'est ce qui me faisait voir dans l'abbé une guêpe qu'il fallait écraser. La jalousie, le plus horrible de tous les sentiments, véritable poison qui corrode le cœur, s'était mise de la partie et me rendait injuste envers Clémentine ; car je me la figurais, sinon amoureuse de ce singe, au moins indulgente, et dans cette idée j'éprouvais une horrible tentation de vengeance que j'aurais pu faire tomber sur elle.

L'amour est le dieu de la nature; mais qu'est-ce que la nature, si son dieu est un enfant gâté? Nous le connaissons, nous savons ses bizarres caprices, mais nous l'adorons.

Le comte, mon ami, étonné peut-être de me voir si longtemps occupé à contempler l'horizon, vint à moi et, d'un ton affectueux, me demanda si j'avais besoin de quelque chose. — Je pense à quelques affaires, lui dis-je, et je passerai dans ma chambre pour écrire quelques lettres jusqu'à l'heure du souper. — Comment, me dit-il, vous voulez nous quitter! Clémentine, venez m'aider à retenir M. de Seingalt : vous l'empêcherez d'écrire.

— Mais, mon cher frère, répliqua la charmante fille, si monsieur a des affaires, il serait impoli à moi de chercher à le retenir. Je trouvai l'objection piquante, quoique je ne pusse m'empêcher de la trouver raisonnable; mais elle ne diminuait pas mon dépit, tant il est vrai que tout fournit un aliment à la mauvaise humeur dès qu'elle est en course. Mais l'abbé vint avec bonhomie me dire que je ferais bien mieux de leur faire une banque de pharaon : et tout le monde ayant fait chorus, je dus me rendre.

On apporta des cartes, des fiches de diverses couleurs; je m'assis, mettant une trentaine de ducats devant moi. C'était une fort grande somme pour une société qui ne demandait qu'à s'amuser, car il fallait perdre quinze marques pour perdre un sequin. La comtesse Ambroise vint s'asseoir à ma droite, et l'abbé s'avisa de se mettre à ma gauche. Clémentine, comme s'ils se fussent donné le mot pour me contrarier, lui avait fait place. Trouvant impertinent ce qui n'était que naturel, je dis au petit-collet que je ne taillais jamais qu'entre deux dames, et jamais à côté d'un prêtre.

— Vous croyez que cela vous porterait malheur?

— Je n'aime pas les oiseaux de mauvais augure.

Il se leva, et Clémentine prit sa place.

Au bout de trois heures, on vint annoncer que le souper était servi. Tout le monde avait gagné à ma banque,

l'abbé excepté ; le pauvre diable avait perdu en marques vingt sequins.

En qualité de parent, l'abbé resta à souper ; mais on fit d'inutiles efforts pour retenir la dame et ses enfants.

Voyant l'abbé désolé, la bonne humeur me revint, et avec elle l'envie de rire. Je me mis à conter fleurette à Clémentine, et, la forçant à répondre à mille questions, je la mis en nécessité de briller, et je vis dans ses regards qu'elle m'en savait gré. Cela me rendit humain, et j'eus pitié de l'abbé. Voulant le relever, je lui adressai la parole avec bienveillance en lui demandant son opinion sur un propos. — Je n'y ai pas fait attention, me dit-il, et j'espère qu'après souper vous me donnerez ma revanche.

— Après souper, monsieur l'abbé, j'irai me coucher ; mais demain, si cela vous plaît, tant que vous voudrez, pourvu que le jeu amuse mes délicieuses hôtesses. J'espère que, si la fortune vous a été contraire aujourd'hui, une autre fois elle vous sera plus favorable.

Après souper, le pauvre abbé étant parti fort triste, le comte m'accompagna à ma chambre ; et, en me souhaitant une bonne nuit, il me dit que je pouvais dormir tranquille, car, si ma porte n'avait pas de clef, ses belles-sœurs, qui étaient mes voisines, n'étaient pas mieux enfermées que moi.

J'étais étonné et ravi de cette confiance, non moins que de l'hospitalité magnifique (car tout est relatif) dont j'étais l'objet dans cette honnête famille.

Je dis à Clairmont de se dépêcher de mettre mes cheveux en papillotes, car j'avais besoin de repos : et il était à peine à la moitié de la besogne, lorsque je fus agréablement surpris par l'apparition de Clémentine. — Monsieur, me dit-elle, comme nous n'avons point de femme de chambre qui puisse avoir soin de votre linge, je viens vous prier de me permettre d'en faire l'office.

— Vous, charmante comtesse ?

— Moi, monsieur, et je vous prie de ne point vous y opposer. Je m'en fais un plaisir, et, qui plus est, j'espère

mériter votre suffrage. Faites-moi donner la chemise que vous mettrez demain et ne répliquez pas.

— Je cède, mademoiselle. Et, m'étant fait aider par Clairmont à trainer dans sa chambre la malle qui contenait mon linge, j'ajoutai : — Il me faut chaque jour une chemise, un col, un gilet, des caleçons, une paire de bas, deux mouchoirs ; mais le choix m'est indifférent, et je vous en laisse la maîtresse comme je voudrais que vous la fussiez de tout. Plus heureux que Jupiter, je vais dormir divinement. Adieu, charmante Hébé.

Sa sœur Éléonore, qui était déjà couchée, s'évertuait à me demander pardon. J'ordonnai à Clairmont d'aller sur-le-champ prévenir le comte que je ne voulais plus de serrure à mes portes. Pouvais-je conserver quelque défiance pour mes guenilles quand je voyais ces trésors animés ne concevoir aucune crainte de ma curiosité ? J'aurais craint de leur faire outrage.

J'avais un lit excellent, et je dormis à merveille. Clairmont me coiffait, lorsque ma jeune Hébé s'offrit à mes yeux portant un panier entre ses jolies mains. — J'espère, me dit-elle après m'avoir souhaité le bonjour, que vous serez content de mon habileté. Je la regarde avec délices : pas le moindre signe n'indiquait sur sa délicieuse figure cette mauvaise honte qu'inspire le préjugé de déroger à sa noblesse. L'incarnat qui colorait son front indiquait au contraire la satisfaction qu'elle éprouvait et dont ne sont capables que les âmes élevées qui ne sont point accablées par un sot orgueil, apanage des sots et des parvenus. Je lui baisai la main en lui disant que jamais rien ne m'avait tant plu que ce que je voyais.

Mon ami, étant survenu, remercia Clémentine des bontés qu'elle avait eues pour moi ; mais il accompagna ses remerciements d'un baiser qu'elle reçut de très-bonne grâce, et je trouvai cela fort mal. Mais, dira-t-on, c'était son beau-frère, elle était sa belle-sœur ! Tant que vous voudrez ; mais si j'en suis jaloux, tout est dit. La nature en sait plus que vous, et c'est elle qui me dit que j'ai raison. Il est impossible de n'être pas jaloux de ce qu'on

aime avant d'en avoir pris possession, car on doit toujours craindre que l'objet que l'on convoite ne nous soit enlevé par un autre.

Le comte, tirant un billet de sa poche, me le présenta en me priant de le lire. Il était de son cousin l'abbé, qui le suppliait de me faire des excuses s'il ne pouvait pas me payer les vingt sequins qu'il avait perdus, dans l'espace de temps assigné par le code des joueurs, ajoutant qu'il s'acquitterait dans le courant de la semaine.

— Fort bien, mon cher comte. Dites à votre cousin qu'il pourra me payer quand il voudra sans difficulté, sans tache à sa réputation; mais prévenez-le de ne pas jouer ce soir : je ne tiendrais pas ses pontes.

— Mais il pourra ponter argent comptant?

— Pas du tout avant de m'avoir payé, car il ponterait avec mon argent. Du reste c'est une misère, et je serais bien aise qu'il ne se gênât en rien pour s'acquitter.

— Il sera mortifié.

— Tant mieux! dit Clémentine. Pourquoi a-t-il proposé de jouer, et pourquoi surtout va-t-il jouer sur parole, sachant qu'il ne pourra pas payer de suite? Cela lui sera une bonne leçon.

Cette sortie me mit du baume dans le cœur. Voilà l'homme; la passion le rend sec et égoïste. Mais telle est sa nature.

Le comte, n'ayant point répliqué, nous laissa seuls. — Charmante Clémentine, dis-je, soyez franche, je vous en supplie : dites-moi si la manière un peu rude avec laquelle je traite l'abbé vous fait de la peine. Je vais vous donner vingt sequins que vous lui enverrez, et ce soir il pourra me les compter et faire bonne figure. Je vous promets que personne n'en saura jamais rien.

— Je vous remercie. Je ne m'intéresse pas assez à l'honneur de l'abbé pour accepter votre offre. Il est bon qu'il reçoive cette leçon. Un peu de honte lui apprendra peut-être à vivre.

— Vous verrez qu'il ne viendra pas ce soir.

— Cela peut être; mais croyez-vous que j'en sois fâchée?

— J'aurais pu le supposer.

— Et comment? parce qu'il n'a badiné qu'avec moi sans doute? C'est une tête à l'évent, dont je ne fais aucun cas.

— Il est à plaindre autant que celui dont vous faites cas doit se trouver heureux.

— Cet homme n'est peut-être pas encore né.

— Quoi! vous n'auriez pas encore rencontré un homme digne de votre attention?

— Beaucoup qui sont dignes de mon attention; mais cela ne suffit pas pour en faire cas. Je ne pourrais faire cas que de quelqu'un que j'aimerais.

— Vous n'avez donc jamais aimé?

— Jamais.

— Vous avez le cœur vide?

— Cela me fait rire. Est-ce un bonheur? est-ce un malheur? Questions à résoudre. Si c'est un bonheur, je m'en félicite; si c'est un malheur, que m'importe, puisque je ne le sens pas!

— Ce n'en est pas moins un malheur, et vous en serez convaincue du jour où vous aimerez.

— Et si, lorsque j'aimerai, j'allais me trouver malheureuse, ne trouverais-je pas que la vacuité était un bonheur?

— Je ne saurais le nier; mais il me semble impossible que vous soyez malheureuse en amour.

— Cette impossibilité n'est que trop possible. Pour être heureuse, il faut un accord réciproque; cela n'est pas facile, et je crois qu'il est plus difficile encore que cet accord soit durable.

— J'en conviens: mais Dieu nous a fait naître pour que nous en courions le risque.

— Un homme peut en avoir besoin et y trouver du plaisir; mais une jeune personne est soumise à d'autres lois.

— La nature n'a pas établi de différence dans le besoin,

mais dans les résultats, et la société a établi les conventions.

Le comte vint nous interrompre, et s'étonna de nous trouver encore ensemble.

— Je voudrais, nous dit-il, vous voir amoureux l'un et l'autre.

— Vous souhaitez donc, dit Clémentine, de nous voir malheureux ?

— Comment donc, belle comtesse ? m'écriai-je.

— Moi, parce que j'aimerais un instant, et vous, parce que vous éprouveriez des remords qui vous feraient payer cher d'avoir détruit mon repos.

Après cette belle sentence, elle se sauva.

Je demurai pétrifié ; mais le comte, qui de sa vie ne s'était avisé de réfléchir, s'écria : Cette charmante Clémentine a l'esprit trop romanesque. Jeune fille, cela se passera.

Nous sortimes pour aller souhaiter le bonjour à la comtesse, que nous trouvâmes allaitant son cher poupon. — Savez-vous, ma chère amie, lui dit le comte, que M. le chevalier est amoureux de Clémentine et qu'elle le paye d'un tendre retour ?

— Je voudrais, dit la comtesse en souriant, qu'un bon mariage nous rendît parents.

Le mot de mariage est un mot magique qui ne sert souvent qu'à masquer la plus flatteuse des idées. La réponse de la comtesse me plut beaucoup, et j'y répondis par une inclination tout affectueuse, quoique ce mot fit toujours vibrer dans mon cœur une corde extrêmement délicate.

Nous sortimes pour aller faire une visite à la dame de la veille. Nous y trouvâmes un chanoine régulier, qui, après m'avoir dit les choses les plus gracieuses et m'avoir fait l'éloge de ma patrie, qu'il croyait connaître pour en avoir lu l'histoire, me demanda quel était l'ordre dont je portais la croix en sautoir. Je lui répondis d'un air modestement glorieux que c'était une marque de la bienveillance dont m'honorait notre saint-père le pape, qui, de son

propre mouvement, m'avait créé chevalier de Saint-Jean-de-Latran et protonotaire apostolique.

Ce moine n'avait pas voyagé. Il avait l'esprit aimable ; mais s'il avait eu l'esprit du monde, il ne m'aurait point fait cette question. Cependant, loin de vouloir m'offenser, il croyait de bonne foi me faire honneur en me montrant de l'intérêt et en me mettant à même de parler de mon mérite.

Il y a une foule de questions qui ne paraissent pas indiscrettes en société de gens de bonne foi, et qui le sont pourtant. L'ordre de l'Éperon d'or est un ordre si décrié qu'on me mettait au supplice quand on m'en parlait, tandis qu'on m'aurait plu sans doute si en deux mots j'avais pu répondre : *La Toison d'or* ; mais après avoir répondu la vérité, l'amour-propre blessé exigeait que j'ajoutasse un commentaire, simple glose justificative, véritable corvée. Je puis dire que ma croix était une véritable croix pour moi, un supplice réel ; mais comme c'était une décoration magnifique qui imposait aux sots, si nombreux partout, je la portais même en déshabillé.

L'ordre du Christ de Portugal est tout aussi décrié que l'Éperon d'or, parce que le pape a le privilège de le donner comme Sa Majesté Très-Fidèle.

On ne fait cas de l'Aigle-Rouge que depuis que le roi de Prusse en est le grand maître : il y a trente ans qu'un honnête homme n'aurait pas osé se décorer de cet ordre, parce que le margrave de Baireuth le faisait vendre au premier venu à beaux deniers comptants.

L'ordre bleu de Saint-Michel est honorable aujourd'hui, parce que c'est l'électeur de Bavière qui le confère ; mais avant cette époque personne n'en voulait, parce qu'on l'obtenait à vil prix d'argent des courtisans de l'électeur de Cologne, qui l'avait prodigué à une foule de gens dignes de porter une échelle sur le dos bien plus qu'une croix d'honneur sur leur poitrine. Il y a cinq ans, je vis à Prague un chevalier de cet ordre ; mais il ne fallait pas lui demander de qui il l'avait reçu.

La fureur des crachats augmente avec la corruption des

mœurs. Moins on se sent élevé dans sa propre opinion, car nul ne se fait illusion dans un tête-à-tête avec sa conscience, plus on veut paraître distingué aux yeux des autres. Aussi la vanité dans les hommes, l'avarice dans les gouvernements et surtout la vénalité dans les courtisans font-elles que les décorations ne sont plus un titre de distinction honorable pour personne. En voyant la diversité des insignes, des cordons et des devises, il n'y a pas de savant mandarin qui puisse se flatter de les caser dans sa mémoire. Outre les ordres des têtes couronnées et des petits princes, il y a une foule de décorations de chapitres obscurs, de sociétés privées, d'académies, d'associations de chasseurs, de musiciens, de dévots, et peut-être même d'amoureux. Au milieu de ce chaos, comment reconnaître celles des conspirateurs et peut-être même des filous?

Quant aux décorations de femmes, le bon sens suffit pour que tout homme honnête s'abstienne de demander ce que signifie un médaillon masqué, une aigrette placée extraordinairement, ou un portrait porté à droite ou à gauche, en bracelet ou en bague. Cela ne tire jamais à conséquence. Il faut aimer les femmes et n'être point curieux de leurs mystères, d'autant plus qu'en général elles ne mettent à ces colifichets d'autre importance que celle d'exciter la curiosité.

On est parvenu dans le monde, quand on veut passer pour un homme poli, à ne plus demander à quelqu'un le nom de sa patrie : car si l'on est ou Normand ou Calabrais, en vous l'avouant on doit vous demander pardon ; et un homme du pays de Vaud vous dira qu'il est Suisse.

Vous ne demanderez pas non plus à un seigneur quelles sont ses armoiries ; car s'il ignore le jargon héraldique, vous l'embarrasserez. On doit s'abstenir de faire compliment à un homme sur ses beaux cheveux ; car il peut se faire qu'il porte perruque, et alors votre compliment est une offense. Il m'est arrivé de vanter la beauté des dents d'une femme, et peu de jours après je vis, par une petite indiscretion, le mémoire de son dentiste : elle avait un faux râtelier. Je me souviens qu'à mon arrivée en France,

il y a cinquante ans, on me trouva impoli parce que je demandais à une jeune comtesse son nom de baptême. Elle ne le savait pas, et une autre fois un petit-maitre, qui malheureusement s'appelait Jean, satisfit à mon impertinente curiosité en m'offrant un coup d'épée.

A Londres, le comble de l'impolitesse, c'est de demander à quelqu'un sa religion; il peut en être parfois de même en Allemagne, car un herrenhuter ou un anabaptiste seront choqués de vous avouer ce qu'ils sont. Ainsi, le plus sûr, si l'on vise à se faire voir de tout le monde, c'est de n'interroger personne sur rien, pas même de demander si l'on a la monnaie d'un louis.

Clémentine fut délicieuse à ravir pendant le diner, car elle répondit avec grâce, esprit et finesse à tous les propos que je lui adressai. Il est vrai que tout ce qu'elle dit fut en partie perdu pour les autres, car l'esprit est étouffé par la bêtise de ceux qui ne le comprennent pas; mais elle me fit un bien infini. Comme elle me versait trop souvent à boire, je lui en fis un petit reproche; ce qui donna lieu à un dialogue qui acheva de me dompter. Le voici :

— Vous avez tort de vous plaindre, me dit-elle, car le devoir d'Hébé est de tenir toujours pleine la coupe du maître des dieux.

— Fort bien; mais vous savez que Jupiter la renvoya.

— Oui, mais je sais pourquoi, et je ne tomberai jamais aussi maladroitement qu'elle. Ce ne sera jamais pour pareille raison qu'un Ganymède viendra occuper ma place.

— C'est fort sage. Jupiter eut tort, et je prends en ce moment le nom d'Hercule. En êtes-vous contente, belle Hébé?

— Non, car il ne l'a épousée qu'après sa mort.

— C'est encore vrai; je ne saurais être que Iolas, car...

— Taisez-vous. Iolas était vieux.

— C'est vrai, et je l'étais hier, mais je ne le suis plus; vous m'avez donné la jeunesse.

— J'en suis bien aise, cher Iolas; mais souvenez-vous de ce que j'en fis quand il me quitta.

— Et, de grâce, que faites-vous? Je ne m'en souviens pas.

— Je n'en crois rien.

— Vous pouvez le croire.

— Je lui ôtai le don que je lui avais fait.

A ces derniers mots, l'incendie éclata sur le charmant visage de cette étonnante créature : j'aurais eu peur de brûler ma main en l'appliquant sur son front; mais les étincelles que ses beaux yeux lançaient me dardèrent le cœur et me gelèrent.

Physiciens de nos jours, ne vous fâchez pas si je dis que les feux que lançaient ses regards me gelèrent. Je ne vous donne point ceci comme un miracle; c'est un phénomène très-naturel, qui arrive tous les jours et que vous n'avez peut-être jamais remarqué. Un grand amour qui élève l'homme au-dessus de lui-même est un feu puissant qui ne saurait commencer que par un froid de la même force en juste opposition, tel que je le sentis alors, et qui m'aurait tué s'il eût duré au delà d'une minute.

L'application supérieure que Clémentine venait de faire de la fable d'Hébé m'avait non-seulement prouvé que cette charmante fille était profonde en mythologie, mais encore que son esprit était juste, profond et réfléchi. Elle avait fait plus que de me convaincre de son savoir, elle m'avait laissé deviner que je l'intéressais, qu'elle avait pensé à moi, qu'elle avait voulu me surprendre et me plaire. Toutes ces idées s'offrent à la fois à l'esprit d'un homme dont le cœur est déjà prévenu, et elles allument l'incendie dans tous ses sens. Dans un moment je me trouvai exempt de doute : voyant clairement que Clémentine m'aimait, j'en conclus tout naturellement que nous serions heureux.

Clémentine, ayant besoin de se calmer, s'évada, ce qui me donna le temps de revenir de mon étonnement; et m'adressant à sa sœur : — Dites-moi, je vous prie, madame, où cette personne a été élevée?

— A la campagne. Elle a toujours assisté aux études que Sardini faisait faire à mon frère; mais il ne s'occupait jamais d'elle, et c'était elle seule qui profitait de ses

leçons ; mon frère ne faisait que bâiller. Clémentine faisait rire ma mère et embarrassait quelquefois le vieux précepteur.

— Nous avons des poésies de Sardini qui ne sont pas sans mérite, mais que personne ne lit, parce qu'elles sont farcies de mythologie.

— C'est vrai. Clémentine possède un manuscrit dont il lui a fait présent, et qui contient quantité de fables du paganisme. Tâchez de lui persuader de vous montrer ses livres et les vers qu'elle fait ; mais qu'elle ne montre à personne.

J'étais dans l'admiration. Quand elle revint, je lui fis des compliments ; puis je lui dis que j'aimais beaucoup la poésie et les belles-lettres, et qu'elle me ferait un grand plaisir en me montrant ses vers.

— J'en aurais honte. J'ai dû cesser d'étudier, il y a deux ans, lorsque le mariage de ma sœur me transféra ici, où nous ne voyons que de bonnes gens qui ne pensent qu'à leur ménage et à leur récolte, et qui ne s'occupent que de la pluie et du beau temps. Vous êtes le premier qui, en m'appelant Hébé, m'avez fait juger que vous aimez les lettres. Si notre vieux Sardini nous avait accompagnées ici, j'aurais continué de m'instruire ; mais ma sœur ne s'est pas souciée de l'avoir chez elle.

— Mais, ma chère Clémentine, dit la comtesse, dis-moi, je t'en prie, à quoi un octogénaire qui ne sait que peser l'air, faire des vers et parler mythologie pouvait être utile à mon mari ?

— A la bonne heure, dit le mari, s'il avait su s'employer à l'économie ; mais c'est un honnête vieillard qui refuse d'admettre qu'il y ait des fripons. A force d'être savant, il en est bête.

— Grand Dieu ! s'écria Clémentine, Sardini bête ! Il est vrai qu'il n'est pas difficile de le tromper, mais personne n'y parviendrait s'il avait moins de probité et d'esprit. J'aime un homme qu'on trompe facilement par ces raisons-là. Mais on dit que je suis folle.

— Non, ma chère sœur, dit la comtesse. Au contraire,

tout ce que tu dis est marqué au coin de la sagesse, mais hors de ta sphère, je veux dire de la sphère d'une femme : car les belles-lettres, la poésie et la philosophie ne sont pas ce qu'il faut à une maîtresse de maison ; et, lorsque l'occasion de te marier se présentera, ton goût presque exclusif pour les sciences sera peut-être un obstacle à un bon parti.

— Je m'y attends, et c'est pour cela que je me sens disposée à mourir fille ; mais cela ne fait pas l'éloge des hommes.

Pour sentir tout ce qu'un pareil dialogue peut porter de tumulte dans l'âme il faut être passionné et amoureux comme je l'étais. Je me trouvai malheureux. Noble et riche, je lui aurais donné cent mille écus, et je l'aurais épousée à l'instant même. Elle me dit que Sardini était à Milan, malade de vieillesse.

— Lui avez-vous fait une visite ? lui demandai-je.

— Je n'ai jamais vu Milan.

— Est-il possible ! à si petite distance !

— Que voulez-vous ? les distances sont relatives.

Quelle belle expression ! c'était me dire, sans fausse modestie, que les moyens manquaient, et je lui sus gré de cette franchise. Mais, dans la disposition de cœur où elle m'avait mis, de quoi ne lui aurais-je pas su gré ! Il y a des moments dans la vie où, je ne dis pas une femme belle, aimable, spirituelle, mais la femme que nous aimons peut nous faire faire, par simple induction, tout ce qu'elle veut.

Je lui fis des instances si tendres, qu'après le café elle me mena dans un cabinet près de sa chambre pour me montrer ses livres. Elle n'en avait qu'une trentaine ; mais ils étaient bien choisis, quoiqu'ils n'allassent pas au-delà de la littérature d'un jeune homme qui a terminé ses études à la rhétorique. Ils ne suffisaient point pour un esprit tel que Clémentine. Elle ne pouvait y puiser ni les leçons d'histoire, ni aucune partie de la physique qui pouvait l'arracher à l'ignorance sur l'essentiel et lui fournir un aliment pour les délices de la vie.

— Vous apercevez-vous, ma chère Hébé, des livres qui vous manquent?

— Je m'en doute, mon cher Iolas, sans pourtant savoir au juste ce qu'il me faudrait.

— Charmant enaïveté, femme adorable. Laissez-moi faire.

Après avoir passé une heure à parcourir les écrits de Sardini, je la priai de me faire voir du sien.

— Non, me dit-elle, il y a trop de fautes.

— Je m'y attends; mais ce que j'y trouverai de bon l'emportera sur le mauvais.

— J'en doute.

— N'en doutez pas. Je pardonnerai à la langue, au style, aux idées absurdes, au défaut de méthode, et même aux vers manqués.

— C'est un peu trop, Iolas; Hébé ne croit pas avoir besoin d'une indulgence si vaste. Tenez, monsieur; voici tous mes griffonnages: épluchez mes fautes et mes défauts. Donnez-vous libre carrière.

Ravi d'avoir réussi par la ruse, en piquant son amour-propre, je commence par lui lire très-lentement une chanson anacréontique, donnant, par le son de ma voix, du relief aux beautés et jouissant de la joie qui brillait dans tous ses traits en s'entendant si belle. Quand je lisais un vers que j'avais rendu plus touchant par le changement de quelque syllabe, elle s'en apercevait, car elle me suivait des yeux; mais, bien loin de se trouver humiliée, elle me savait gré de la correction. Elle trouvait que mes coups de pinceau, en augmentant le coloris, n'empêchaient pas que le tableau ne fût son ouvrage; et elle était ravie de voir que je trouvais à cette lecture un plaisir plus grand peut-être que celui qu'elle en éprouvait elle-même. Notre jouissance réciproque dura trois heures. Ce n'était que la jouissance de l'âme; mais, comme nous étions amoureux, il serait difficile d'en imaginer une plus pure et plus voluptueuse à la fois. Heureux et très-heureux si nous avions su nous en tenir là; mais l'Amour est un traître, un trompeur, qui se rit de tous les mortels qui s'imaginent pouvoir badiner avec lui sans tomber dans ses filets. Quand on s'amuse à jouer

avec des charbons ardents, comment ne pas se brûler?

La comtesse vint nous interrompre pour nous inviter à passer en société. Clémentine se hâta de remettre tout à sa place et me remercia du plaisir que je lui avais procuré avec une reconnaissance qui se manifestait par le feu qui animait toute sa figure. Quand elle parut ainsi dans l'assemblée, on lui demanda si elle venait de se battre, ce qui ajouta encore à sa rougeur. Cela pouvait paraître suspect.

La table de pharaon était prête; mais, avant de prendre place, j'ordonnai à Clairmont de s'assurer de quatre bons chevaux pour le lendemain au point du jour: je voulais aller à Lodi et être de retour pour dîner.

Tout le monde ponta comme le jour précédent, moins l'abbé, qui, à ma grande satisfaction, ne parut point; mais en revanche nous avons un chanoine qui pontait à un ducat, et qui en avait une pile devant lui. Cela me fit augmenter la banque, et, à la fin du jeu, je fus ravi de voir que tout le monde était content, excepté le chanoine, qui avait perdu une trentaine de sequins; cependant cette perte n'altérait pas sa bonne humeur.

Le lendemain au point du jour, et sans en prévenir personne, je me rendis à Lodi, où je fis l'acquisition de tous les livres qui convenaient à la belle Clémentine, qui ne parlait que l'italien. J'achetai des traductions que je fus fort surpris de trouver à Lodi, qui jusqu'alors ne m'avait paru respectable que par son excellent fromage, connu dans toute l'Europe sous le nom de *parmesan*. Cet excellent fromage est de Lodi et non de Parme, et, le même jour, je ne manquai pas d'ajouter un commentaire à l'article *Parmesan* dans mon Dictionnaire des fromages, ouvrage que j'avais entrepris et que j'ai abandonné dans la suite, ayant reconnu l'entreprise au-dessus de mes forces; de même que J.-J. Rousseau trouva au-dessus des siennes celui de la botanique. Ce grand homme, bizarre et singulier, avait à cette époque adopté le pseudonyme de Renaud le botaniste: *Quisque histrioniam exercet* (1).

(1) Chacun joue son rôle.

Mais Rousseau, si éloquent, n'avait ni l'inclination de rire, ni le sublime talent de savoir faire rire.

L'idée me vint de donner un grand diner à Lodi le surlendemain ; et un projet de cette nature ne demandant point une longue délibération, je me rendis dans le meilleur hôtel pour faire les arrangements. J'ordonnai un repas choisi pour douze personnes ; je donnai des arrhes et je fis signer au maître obligation et quittance, avec promesse de sa part de me faire dépenser le plus possible.

De retour au château de Saint-Ange, je fis porter un grand sac plein de livres dans la chambre de Clémentine. A cette vue, cette délicieuse fille resta comme pétrifiée. Il y avait plus de cent volumes ; poètes, historiens, géographes, physiciens, philosophes, rien ne manquait à la collection. J'y avais aussi quelques bons romans traduits de l'espagnol, de l'anglais et surtout du français ; car, à l'exception d'une quarantaine de poèmes, nous n'avons pas en italien un seul bon roman en prose.

Cependant, que les étrangers n'aillent pas tirer avantage de cet aveu pour s'adjuger la supériorité : l'Italie a peu de chose à envier aux autres peuples, et possède mille chefs-d'œuvre que toutes les nations doivent lui envier. Quelle est celle qui possède l'équivalent du chef-d'œuvre de l'esprit humain, connu sous le nom d'*Orlando furioso* ? Aucune, et cet ouvrage merveilleux ne passera jamais dans une autre langue par la voie de la traduction. L'homme qui a fait l'éloge le plus beau et le plus vrai de l'Arioste est le grand Voltaire à l'âge de soixante ans. S'il n'avait pas, par cette palinodie, rectifié l'erreur du jugement qu'il avait porté sur ce grand génie, la postérité aurait sans doute refusé, au moins en Italie, de lui ouvrir les portes de l'immortalité, que du reste il a acquise à tant de titres. Il y a maintenant trente-six ans que je lui ai dit ce que je consigne ici, ou à peu près, et le grand homme me crut. Il eut peur et fit bien.

Je demande pardon à mes lecteurs, si j'en ai après ma mort, d'interrompre ainsi mes narrations. Qu'ils veuillent bien se rappeler que je suis vieux en écrivant mes souve-

nirs, et que la vieillesse est parleuse. Le temps de l'indulgence viendra aussi pour eux; et alors ils verront que, si les hommes de mon âge aiment à se répéter, à divaguer même, ce n'est que parce qu'ils ne vivent plus que de souvenirs, puisque la réalité est si peu de chose pour eux et que l'espérance n'est plus rien.

Je reviens à mon sujet, que je n'ai point perdu de vue. Clémentine, absorbée entre l'étonnement et l'admiration, promenait ses regards des livres à moi, et de moi aux livres; elle semblait douter que ce trésor dût lui appartenir. Enfin un peu de calme s'étant répandu sur ses esprits, elle me dit avec le ton du sentiment le plus profond de tendresse et de reconnaissance: — Vous êtes donc venu à Saint-Ange pour me combler de bonheur!

C'est en un pareil moment que l'homme devient un dieu, car il est impossible que l'être qui profère ces mots ne soit pas déterminé à faire à son tour tout ce qui dépend de lui pour rendre heureux celui qui a fait si facilement son bonheur.

Le plaisir que cause l'expression de la reconnaissance sur les traits de l'objet qu'on adore a quelque chose de suprême, d'indéfinissable. Si vous ne sentez pas cela comme moi, mon cher lecteur, je vous plains; et je juge que vous ne pouvez être qu'avare ou maladroit, et par conséquent indigne d'être aimé.

Clémentine, après avoir fait une apparition à table et fort peu d'honneur au diner, se retira dans sa chambre, où je ne tardai pas à la rejoindre; et là nous nous occupâmes à arranger les livres. Elle fit venir un menuisier pour lui commander une bibliothèque grillée et fermant à clef. — Elle fera, me dit-elle, mes délices quand vous ne serez plus ici.

Le soir elle fut heureuse au jeu et d'une gaieté charmante. J'invitai toute la compagnie pour diner; mais, comme il était pour douze personnes, la comtesse Ambroise s'engagea de trouver à Lodi les deux convives qui manquaient, et le chanoine se chargea de conduire sa dame avec sa fille et son fils.

Le lendemain fut un jour de repos et de bonheur; je le passai sans sortir du château, occupé à donner à mon Hébé une idée de la sphère et à la mettre sur la voie de goûter Wolf. Je lui fis présent de mon étui de mathématiques, qui lui parut un don inestimable.

Je brûlais pour cette charmante fille; mais son penchant pour les sciences et la littérature aurait-il suffi pour me rendre amoureux d'elle si, préalablement, je n'avais été ébloui par ses charmes?

C'est fort douteux. J'aime un mets qui flatte mon palais; mais, s'il ne commence point par flatter ma vue, je le rejette comme mauvais. La superficie est toujours ce qui intéresse de prime abord; c'est le siège de la beauté: l'examen des formes et des qualités vient en second lieu, et, s'il enchante, il embrase. L'homme qui ne va pas jusqu'à la recherche des qualités de l'esprit et du cœur est superficiel; mais c'est par la superficie que toute impression amoureuse commence, si l'on en excepte pourtant ces phénomènes qui viennent de l'imagination, véritable chimère que la réalité détruit presque toujours.

Lorsque j'allai me coucher, plein de l'image de Clémentine, je me mis à réfléchir sur moi-même, et je fus tout étonné de devoir m'avouer que, dans nos tête-à-tête, elle ne me causait pas la moindre distraction, quoique nous fussions des heures entières en présence l'un de l'autre. Cependant ce qui m'imposait n'était ni la crainte ni la timidité, qui m'était étrangère, ni une fausse modestie, ni ce qu'on se plait à nommer devoir. Ce n'était pas non plus vertu, car je ne ravale pas la vertu à ce point; qu'était-ce donc? Je ne me fatiguai pas à m'en rendre compte. Je savais seulement que ce platonisme ne pouvait pas durer longtemps, et je m'en sentais mortifié; mais cette mortification était une vertu à l'agonie. Les belles choses que nous lisions nous intéressaient si fort, que cet intérêt absorbait le sentiment amoureux qui nous faisait trouver tant de délices à être l'un près de l'autre; mais, comme on dit, le diable n'y perdait rien. En présence de l'esprit, le cœur perd son empire; la vertu triomphe, mais le com-

bat doit être court. Nos victoires nous abusèrent : nous nous crûmes sûrs de nous-mêmes ; mais cette sûreté était un colosse aux pieds d'argile, et ne venait, sans doute, que de ce que nous savions bien que nous aimions, mais nous ignorions si nous étions aimés. L'édifice devait s'écrouler avec la découverte.

Cette confiance téméraire me porta à l'aller trouver pour lui dire quelque chose relativement à notre course à Lodi : les voitures étaient déjà prêtes. Elle dormait encore, et en m'entendant dans sa chambre, elle se réveilla en sursaut. Je ne pensai pas même à lui faire des excuses. Elle me dit que l'*Aminta* del Tasso l'avait tellement intéressée qu'elle l'avait lue avant de se coucher.

— Le *Pastor fido* vous plaira bien davantage.

— Est-il plus beau ?

— Non pas précisément.

— Pourquoi donc croyez-vous qu'il me plaira davantage ?

— Parce qu'il a un charme qui attaque le cœur. Il attendrit, il séduit, et nous aimons la séduction.

— Il est donc séducteur ?

— Non, mais il est séduisant comme vous.

— Cette distinction est essentielle. Je le lirai ce soir. Je vais m'habiller.

Elle s'habilla sans se souvenir que j'étais un homme, mais sans blesser la décence. Cependant je crus m'apercevoir qu'elle aurait été plus réservée si elle avait su que j'étais amoureux d'elle ; car, pendant qu'elle passait sa chemise, qu'elle laçait son corset, lorsqu'elle se chaussa et qu'elle attacha ses jarrettières au-dessus du genou, je vis des lueurs de beauté qui me séduisirent, et je fus obligé de sortir avant qu'elle fût prête, pour dissiper un peu l'ardeur qu'elle avait allumée dans tous mes sens.

Je pris dans ma voiture la comtesse Ambroise et Clémentine, et je me plaçai sur le strapontin, tenant sur mes genoux le petit poupon sur un beau coussin. Mes deux belles compagnes se pâmaient de rire, car j'avais l'air d'une nourrice, tant je m'y prenais avec grâce. A moitié chemin,

le jeune nourrisson eut besoin de teter. La jolie maman s'empressa d'exposer à son avidité un globe charmant, que je dévorais des yeux et qu'elle n'était pas fâchée que j'admirasse. Je convoitais cet admirable tableau : ma joie était visible. L'enfant étant rassasié quitta le sein rebondi de sa mère, et, à l'aspect de la liqueur qui s'épanchait avec abondance : Ah ! madame, m'écriai-je, c'est un meurtre ! Permettez à mes lèvres de recueillir ce nectar qui me rendra semblable aux immortels, et ne craignez point mes dents. J'en avais alors !

La comtesse riant et ne s'opposant pas à mes désirs, je me mis à l'œuvre, regardant mes deux compagnes, qui n'en pouvaient plus de rire, et qui semblaient avoir pitié de moi. Ce rire délicieux échappe à la peinture. Homère, le divin Homère seul a su le rendre quand il nous représente Andromaque et Astyanax qu'elle tient entre ses bras au moment où Hector la quitte pour retourner à l'armée.

Insatiable de faire rire, je demandai à Clémentine si elle aurait le courage de m'accorder la même faveur.

— Pourquoi non, me dit-elle, si j'avais du lait !

— Il vous suffit d'avoir la source : je me charge du reste.

A ces mots cette charmante personne rougit si fort, que je me repentis de les avoir prononcés : mais je changeai de propos et bientôt il n'y parut plus. La gaieté fut constamment de la partie, et nous étions déjà descendus à l'auberge de Lodi que nous n'avions pas eu le temps de nous apercevoir que nous étions en route.

La comtesse envoya de suite chez une dame de ses amies, en la priant de venir dîner avec nous et d'amener sa sœur. Pendant ce temps j'envoyai Clairmont chez un marchand de papier, où il acheta un superbe portefeuille en maroquin, fermé à clef, du papier, de la cire d'Espagne et des plumes en abondance, avec un encrier, plioir, cachet, canif et tout ce qui constitue un nécessaire de bureau. C'était un présent que je voulais placer devant ma Clémentine avant dîner. J'eus le plaisir de voir à son ébahissement tout le bonheur que ce cadeau lui procurait et je pus lire sa reconnaissance dans ses beaux yeux. Il n'y a point

de femme loyale qu'un homme ne soit certain de conquérir à force de lui imposer de la reconnaissance. C'est toujours le moyen le plus sûr de parvenir, mais il faut savoir s'y prendre.

L'amie de la comtesse vint avec sa sœur, jeune personne qui pouvait le disputer en beauté à tout son sexe; j'en fus ébloui, mais la déesse des amours elle-même n'aurait pu dans ce moment m'enlever à Clémentine. Après les embrassements d'amies charmées de se revoir, on me présenta avec des compliments jusqu'aux nues, et pour y mettre un terme je dus dire quelques plaisanteries et faire rire.

Nous eûmes un diner somptueux et délicat. Au dessert, la société s'augmenta de deux convives volontaires: le mari de la dame et l'amant de la sœur; ils furent les bienvenus, car ils contribuèrent à augmenter la gaieté. Pour couronner le champagne, cédant aux vœux de la société, je leur fis une banque de pharaon, et au bout de trois heures nous quittâmes la partie; j'étais enchanté d'avoir diminué ma bourse d'une quarantaine de sequins. C'étaient ces petites pertes à propos qui contribuaient à me donner la réputation du plus grand joueur de l'Europe.

L'amant de la belle se nommant Vigi, je lui demandai s'il descendait de l'auteur du treizième chant de l'Énéide. Il me répondit que oui, et qu'en l'honneur de son aïeul il avait traduit ce chant en stances italiennes. M'étant montré curieux de voir sa traduction, il me promit de me la porter le surlendemain à Saint-Ange. Je lui fis compliment sur l'ancienneté de sa noblesse, car Maffeo Vigi florissait au commencement du quinzième siècle.

Nous repartimes à l'entrée de la nuit, et en moins de deux heures nous arrivâmes à Saint-Ange. La lune qui éclairait tous mes mouvements me força à résister à la tentation que m'inspirait une des jambes de Clémentine, qui, pour mieux tenir son petit neveu sur ses genoux, avait placé son pied sur le strapontin. La jolie maman ne pouvait se taire sur le plaisir que je leur avais procuré,

et chacun renchérissait sur les éloges qu'on me prodiguait.

N'ayant point envie de souper, nous nous retirâmes dans nos appartements, et j'accompagnai Clémentine, qui me confia qu'elle était honteuse de n'avoir aucune idée de l'Énéide. Vigi devait venir avec la traduction de son treizième chant, et ne savoir pas en dire un mot ! Je la consolai. — Nous lisons cette nuit, lui dis-je, la belle traduction de ce poème faite par Annibal Caro. Vous la possédez, et vous avez aussi celle d'Anguillara, les Métamorphoses d'Ovide, et celle de Lucrece par Marchetti.

— Mais je voulais lire le *Pastor fido*.

— Allons au plus pressé ; nous le lisons une autre fois.

— Je ferai tout selon vos conseils, mon cher Iolas.

— Cela fera mon bonheur, mon Hébé.

Nous passâmes donc la nuit à lire ce magnifique poème en vers blancs italiens ; mais cette lecture fut souvent interrompue par le rire spirituel que ma charmante écolière ne pouvait retenir quand certains passages venaient chatouiller ses sens de trop près. Elle éclata en entendant le hasard qui mit Énée dans le cas de donner à Didon une bonne marque de sa tendresse dans une position très-incommode, et bien plus encore quand cette amante, se plaignant de la perfidie du fils d'Anchise, lui dit : « Je pourrais te pardonner encore, si, avant de m'abandonner, tu m'avais laissé un petit Énée que j'aurais le plaisir de voir folâtrer dans ma cour. » Clémentine avait raison de rire, car le reproche est fort plaisant ; mais d'où vient qu'on n'éprouve pas ce besoin quand on lit en latin :

. . . . Si quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas. . . .

Il n'y a que la beauté grave de la langue qui puisse donner à cette plaisante plainte un vernis de dignité.

Nous ne finimes cette intéressante lecture qu'au point du jour.

— Quelle nuit, mon cher ami ! me dit Clémentine avec

un soupir exclamatif. Je l'ai passée dans la joie de mon cœur, mais vous ?

— Moi, je l'ai passée avec un plaisir extrême en voyant le vôtre.

— Et si vous n'aviez pas vu le mien !

J'en aurais eu beaucoup, mais beaucoup moins. J'aime infiniment votre esprit, chère Clémentine ; mais dites-moi, je vous en prie, si vous croyez possible que l'on puisse aimer l'esprit de quelqu'un sans aimer aussi son enveloppe ?

— Non, car sans l'enveloppe l'esprit s'évaporerait.

— La conséquence à tirer de ce raisonnement est donc que je dois vous aimer beaucoup, et qu'il est impossible que je passe six ou sept heures tête à tête avec vous sans mourir d'envie de vous couvrir de baisers.

— C'est vrai, et je crois que nous ne résisterons à cette envie que parce que nous avons des devoirs, et que nous nous sentirions humiliés si nous les violions.

— C'est encore vrai ; mais si vous êtes faite comme moi, cette contrainte doit vous être fort pénible.

— Peut-être autant qu'à vous-même ; mais je crois que la résistance à certains désirs ne coûte qu'en commençant. Peu à peu on s'accoutume à s'aimer sans aucun risque, sans effort pour se contenir. Nos enveloppes, qui d'abord sont si attirantes, finissent par devenir indifférentes ; et quand cela sera venu pour nous, nous pourrons passer ensemble des heures et des journées entières sans qu'aucun désir étranger vienne nous distraire.

— J'en doute pour ce qui me regarde ; mais nous verrons. Adieu, trop belle Hébé.

— Adieu, bon Iolas. Bon sommeil.

— Mais tout plein de votre image.

CHAPITRE XIII.

Partie de plaisir. — Ma triste séparation de Clémentine. — Je pars de Milan avec la maîtresse de Croce. — Mon arrivée à Gènes.

Les anciens, dont l'imagination fertile, brillante et mobile allégorisait les vices et les vertus, ont représenté l'Innocence, toujours confiante, jouant avec un serpent ou avec une flèche acérée ; les anciens avaient fait une étude profonde du cœur de l'homme et de la femme, et si, sous ce rapport, les modernes ont ajouté à leurs connaissances la découverte de quelque fibre démeurée cachée à leurs regards observateurs, il n'en est pas moins vrai que les ouvrages qu'ils nous ont transmis, depuis l'émblème jusqu'à l'expression philosophique, seront toujours consultés avec fruit par ceux qui seront jaloux de pénétrer bien avant dans la science du goût et de la raison.

M'étant couché, après avoir prévenu Clairmont de ne plus m'attendre, je me mis à réfléchir sur mes rapports avec l'admirable Clémentine, que la nature semblait avoir créée pour briller dans une sphère d'où, malgré les avantages d'une haute naissance, d'une beauté rare et d'un esprit extrêmement distingué, le défaut de fortune la tenait éloignée. Je riais de la voir dans un sentiment si contraire à l'expérience : comme si le moyen de faire passer l'appétit consistait à mettre devant un affamé les mets que ses sens convoitent, en lui prescrivant de ne pas y toucher. Cependant je ne pouvais m'empêcher de trouver pleins de sens ces mots qu'elle avait prononcés avec la conviction d'une naïve innocence : *qu'en résistant aux désirs, il n'arrive pas qu'on se sente humilié après les avoir satisfaits.*

L'humiliation qui lui faisait peur tenait au respect qu'elle portait à ses devoirs, et elle me faisait l'honneur de supposer que je partageais ses principes. Quoi qu'il en soit,

l'amour-propre s'en mêla, et je pris la résolution de ne rien faire qui pût me faire perdre sa confiance.

Je m'éveillai fort tard ce jour-là, comme on peut le penser, et dès que j'eus sonné mon valet de chambre, je vis paraître Clémentine qui vint d'un air joyeux me souhaiter le bonjour. Elle tenait à la main le Pastor fido et me dit qu'elle venait de lire le premier acte. — Je n'ai jamais rien lu d'aussi doux, mon cher ami, ajouta-t-elle ; levez-vous, nous lirons le second ensemble avant diner.

— Oserai-je me lever devant vous ?

— Pourquoi pas ? Un homme n'a besoin que de très-peu d'égards pour observer la décence.

— Faites-moi donc le plaisir de me passer cette chemise.

Elle se mit en devoir de la déplier et de me la passer par-dessus la tête en riant. — A la première occasion, lui dis-je, je vous rendrai le même service.

— De vous à moi, répliqua-t-elle en rougissant, il y a moins de distance que de moi à vous.

— Voilà, ma divine Hébé, ce que je ne conçois pas. Vous vous exprimez comme la sibylle de Cumes, ou plutôt comme si vous rendiez des oracles dans votre temple à Corinthe.

— Est-ce qu'Hébé eut un temple à Corinthe ? Sardini ne le dit pas.

— Mais Apollodore le dit. Ce temple était même un asile. Mais je vous ramène à la question que je vous prie de ne pas éluder. Ce que vous avez dit est antigéométrique. La distance de vous à moi doit être absolument la même que de moi à vous.

— Il se peut que j'aie dit une bêtise.

— Point du tout, Hébé ; vous aviez une idée, juste ou non, permettez-moi d'insister. Je veux que vous me la disiez.

— Eh bien ! les deux distances sont différentes à l'égard de l'ascension et de la descente, ou chute, comme vous voudrez. N'est-il pas vrai que la chute est naturelle à tous les corps qui ne sont point retenus par un autre

corps qui ait la force de résister à leur puissance de gravitation, sans qu'ils aient besoin d'une impulsion, d'un élan ?

— Sans doute.

— N'est-il pas également vrai que, sans élan, il n'y a point d'ascension ?

— C'est de toute vérité.

— Convenez donc avec moi qu'étant plus petite que vous, je ne saurais vous atteindre que par un mouvement d'ascension, ce qui est toujours un effort difficile; tandis que pour venir à moi, vous n'auriez besoin que de vous laisser aller, ce qui ne présente aucune difficulté. Par la même raison, vous ne risquez rien en me permettant de vous passer une chemise; mais moi, je risquerais beaucoup en vous laissant faire la même fonction. Votre chute sur moi, trop rapide, pourrait m'opprimer. Êtes-vous persuadé ?

— Persuadé n'est pas le mot, belle Hébé; je suis ravi, extasié! Jamais, ma belle amie, paradoxe n'a été soutenu avec plus d'esprit. Je pourrais contester, vous chicaner; mais j'aime mieux me taire, admirer et vous adorer.

— Je vous remercie beaucoup, cher Iolas; mais point de grâce. Comment pourriez-vous me chicaner ?

— Dans l'adresse que vous avez mise à prendre ma taille pour motif de refus, tandis que vous ne voudriez pas m'accorder le bonheur de vous changer de chemise quand bien même je serais un nain.

— Très-bien, mon cher Iolas, nous ne pouvons pas nous en imposer. Je serais heureuse si le ciel m'avait destiné un mari tel que vous.

— Hélas! que ne suis-je digne de le devenir!

Je ne sais pas où ce dialogue aurait pu nous mener, si la belle comtesse maman n'était venue nous dire qu'on nous attendait pour dîner, ajoutant qu'elle était charmée de voir que nous nous aimions.

— A la folie, dit Clémentine, mais nous sommes sages.

— Si vous êtes sages, vous ne vous aimez donc pas à la folie.

— C'est exact, divine comtesse, dis-je, car la folie

d'amour et la sagesse ne vont guère ensemble; mais nous sommes raisonnables, et la raison de l'esprit peut s'allier avec la folie du cœur.

Nous dinâmes gaiement, ensuite nous jouâmes, et le soir nous achevâmes la lecture du *Pastor fido*. Quand nous eûmes achevé et parlé sur les beautés de ce charmant ouvrage, Clémentine me demanda si le treizième chant de l'*Énéide* était beau.

— Ma chère comtesse, il ne vaut rien, et je ne l'ai loué que pour flatter un descendant de l'auteur. Cet auteur cependant a fait un poëme sur les friponneries des paysans, et il n'est pas sans mérite. Mais vous avez sommeil et je vous épêche de vous déshabiller.

— Ne le croyez pas.

Elle se déshabilla à l'instant avec la plus grande aisance, sans accorder la moindre faveur à la cupidité de mes regards, et elle se coucha. Je m'assis auprès d'elle, elle se remit sur son séant, et sa sœur nous tourna le dos. Le *Pastor fido* était sur sa table de nuit, je le pris, et, l'ouvrant au hasard, je tombai sur le passage où *Mirtille* parle de la douceur du baiser qu'il reçut d'*Amarillis*, et j'en fis la lecture avec le ton convenable à la situation. Clémentine me paraissant aussi émue, aussi attendrie que je l'étais moi-même, je collai ma bouche sur la sienne. Quelle volupté pure! Sentant que mon *Hébé* aspirait mon baiser avec délice et n'apercevant en elle aucun indice d'alarme, j'allais la presser contre mon sein, lorsque avec une douceur angélique elle me repoussa doucement en me priant de l'épargner.

C'était la sagesse aux abois. Je lui demandai pardon, et m'emparant de sa belle main, j'exhalai sur elle toute l'ardeur dont mes lèvres étaient consumées.

— Vous tremblez, me dit-elle avec cet accent qui augmente si bien le frémissement d'un cœur amoureux.

— Oui, ma divine comtesse, et je puis vous assurer que c'est de peur de vous avoir déplu. Adieu. Je m'en vais en désirant de pouvoir vous aimer moins.

— Pourquoi? Ce désir ne peut être qu'un commence-

ment de haine. Faites comme moi, je désire que l'amour que vous m'avez inspiré s'augmente toujours en proportion de la force qui m'est nécessaire pour y résister.

J'allai me coucher fort mécontent de moi-même. Je me trouvais dans une disposition d'esprit telle, qu'il m'était impossible de décider si j'avais fait trop ou trop peu; mais n'importe le cas : le fait essentiel, c'est que j'éprouvais du repentir, et cette position est, selon moi, la plus pénible.

Je voyais dans Clémentine une femme digne de tout respect autant que du plus parfait amour; et je ne voyais ni le moyen de cesser de l'aimer, ni celui de continuer sans obtenir la récompense qu'un amant passionné attend de l'objet de son amour. Si elle m'aime, me disais-je, elle ne peut pas me le refuser; mais c'est à moi à la solliciter, et même à l'emporter, afin de justifier sa défaite. Le devoir d'un amant est d'obliger la femme qu'il aime à se rendre à discrétion, et l'amour ne saurait jamais le trouver coupable. D'après ce raisonnement, que j'habillais tout bonnement à la couleur de ma passion et de mes intérêts, Clémentine ne pouvait m'opposer une résistance absolue qu'en ne m'aimant pas, et je me sentais dans l'obligation de la mettre à l'épreuve. Ce qui me fortifiait dans cette pensée était le besoin que j'éprouvais de sortir de l'état d'irritation où elle m'avait mis et je savais que, si je la trouvais invincible, je ne tarderais pas à guérir. Mais en même temps ce moyen me faisait horreur, et l'idée de cesser d'aimer Clémentine me paraissait aussi absurde que cruelle.

Ayant passé une nuit très-agitée je me levai de bonne heure et j'allai lui souhaiter le bonjour. Elle dormait encore, mais la comtesse Eléonore s'habillait.

— Ma sœur, me dit-elle, a lu jusqu'à trois heures du matin. Maintenant qu'elle a tant de livres, elle va devenir folle. Faisons-lui une niche. Mettez-vous près d'elle de ce côté; nous rirons de sa surprise quand elle se réveillera.

— Mais croyez-vous qu'elle prenne la chose en plaisanterie!